



CAFÉ TAO

MARIANNE
MARION

Café Tao

Marianne Marion

OceanofPDF.com

Conception de la page couverture : © Les Éditions de l'Apothéose

Images originales de la couverture : Shutterstock 1542781199

Sauf à des fins de citation, toute reproduction, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de l'éditeur.

Distributeur : Distribulivre

www.distribulivre.com

Tél. : 1-450-887-2182

Télécopieur : 1-450-915-2224

© Les Éditions de l'Apothéose

Lanoraie (Québec) J0K 1E0

Canada

distribulivre@bell.net

www.leseditionsdelapothese.com

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives Canada, 2021

ISBN papier : 978-2-89775-501-0

ISBN epub : 978-2-89775-559-1

Imprimé au Canada

OceanofPDF.com

Remerciements

À mes premières ferventes lectrices, Christina et Élodie.
Vos remarques et vos encouragements ont fait toute la différence.
Café Tao n'aurait jamais vu le jour sans vous.
Vous êtes, chacune à votre façon, les sœurs que je n'ai jamais eues.

Inconditionnellement, à Justin.
La confiance aveugle que tu me témoignes,
projet après projet, est un vrai cadeau du ciel.
Ton support et ton amour n'ont aucun égal.
Tu es derrière chacune de mes réalisations.
Juste merci d'exister.

À mes amies, pour votre présence et vos belles pensées.
Même si j'ai longtemps caché ce projet à certaines d'entre vous.
La vie goûterait beaucoup moins le ciel si je n'avais jamais croisé votre
route.

Marianne

*« Il y a deux choix fondamentaux dans la vie :
Accepter les choses telles qu'elles sont,
ou accepter la responsabilité de les changer »*

**— Denis Waitley,
conférencier motivateur**

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Noémie

— Alors Noémie, as-tu décidé en quoi tu allais t'inscrire l'année prochaine ?

C'est au moins la quinzième fois qu'on me pose la question depuis le début du party de famille, ma tante Micheline et ses lèvres tachées de vin rouge n'y faisant pas exception. Ils se sont passé le mot, on dirait. Comme si, à 17 ans, c'était facile de choisir précisément un travail pour le reste de ta vie. Ma vraie réponse oscillait plutôt entre « j'en ai aucune idée » et « j'ai envie de prendre une année sabbatique pour y penser », mais j'avais appris, cette année-là, qu'une réponse de ce type était dangereuse pour la santé mentale des baby-boomers (surtout celle de mes parents). J'avais donc pris l'habitude de répondre quelque chose qui s'avérerait satisfaisant pour eux et qui achetait la paix.

— Oui, je m'inscris au DEP d'esthétique pour le 1^{er} septembre.

— Ah bon ? C'est sûr que tu feras pas des millions avec ça, en tout cas. En même temps, depuis que tu as redoublé ta sixième année, on se doutait bien que tu ne ferais pas médecine comme ton cousin Marc. Il faut le faire quand même, redoubler le primaire, une fille en plus ! Au moins dis-toi que tu es belle, c'est déjà ça. Une belle grande blonde aux yeux bleus comme toi ! Tu fais bien de choisir un métier qui te correspond, en plus ce n'est pas trop intellectuel. Au fond, tu as raison. Plus j'y pense, plus je me dis que c'est fait pour toi. Je suis contente que tu aies trouvé ta voie. Ça ne doit pas être contingenté en plus ce programme-là ?

C'est comme si je venais de recevoir un *slaphshot* en plein visage. De marbre, je rage à l'intérieur. Voilà ce que je suis pour le monde entier, à commencer par ma propre famille... une belle blonde naïve incapable de

faire autre chose que se maquiller et pomponner les autres ? Personne ne s'est jamais dit que je voyais, dans l'esthétique, un moyen de créer un lien humain avec une autre personne ? Un moyen de changer le quotidien des gens en leur faisant vivre un moment agréable dans leur journée ? Pour moi, c'est une forme d'art. Et si ma mission, dans la vie, était d'aider le commun des mortels à se trouver beau à travers des soins et des moments pour eux dans un quotidien pourri, stressant et psychotoxique ? Si au moins tout ce beau monde-là avait pris le temps de m'interroger sur le sens profond que je donne à ce choix de carrière ou sur ce que je veux *dans* la vie plutôt que ce que je veux faire pour gagner ma vie... mais non. J'avoue que je ne suis peut-être pas très douée au niveau scolaire. Je n'y comprends rien moi à leur système rigide et cadré, je n'y ai jamais trouvé ma place. Par exemple, je ne comprends pas pourquoi quand on étudie la géographie, on ne parle pas des voyages et qu'on ne projette pas des panoramas du monde entier qui nous donnent envie de croquer le globe et de partir voir le monde. J'ai obtenu 62 % à leur maudit test du ministère en géographie parce que je n'arrivais pas à mémoriser dans quelle région administrative se trouvent les foutues Appalaches. Personne n'a pris le temps de nous montrer la beauté de cet endroit. Donc, pendant que les futurs médecins/avocats/ingénieurs de ma classe mémorisaient frénétiquement des notes manuscrites dans un livre sans images, je dessinais des montagnes imaginaires dans mon cahier et j'imaginai des randonnées spectaculaires au sommet du monde... des randonnées que je ne ferai probablement jamais, à ce rythme-là.

Retour à la réalité : Micheline n'a pas tort... on est en janvier, les inscriptions aux programmes postsecondaires se font dans quelques semaines et avec ma très *bof* moyenne générale, disons que les choix me semblent limités. D'ailleurs, mes parents me le rappellent tellement souvent qu'il m'est clairement impossible de faire l'autruche à ce sujet.

— Noémie, est-ce que tu m'écoutes au moins ?

Ma tante Micheline m'interrompt dans mon long entretien avec moi-même.

— Toujours dans la lune celle-là ! Elle ne changera jamais...

Elle marmonne en se servant un énième verre de vin, l'air de penser qu'elle détient tous les secrets de la réussite sous sa robe de velours mauve. Pff, elle peut bien parler elle. On n'a pas toutes la chance de marier l'homme de sa vie à 18 ans et d'être mère au foyer pendant qu'il fait prospérer l'entreprise de construction qui leur offrira, trente-sept ans plus tard, leur retraite dorée, piscine creusée et hivers au soleil compris. Qu'est-ce qu'elle en sait, elle, de l'angoisse de choisir un métier qu'on devra exercer jusqu'à 65 ans et de la pression de faire le bon choix du premier coup ? Je n'ai pas envie de me tromper, de retourner à l'école et d'y être encore à 25 ans pendant que mes amies auront toutes une grosse maison et deux beaux enfants et qu'elles iront à Prague avec leur mari pour leur lune de miel. Puis, il y a Jay aussi qui me met la pression... Lui, ça fait déjà deux ans qu'il travaille à l'usine où son père l'a fait entrer et qu'il économise pour qu'on puisse acheter un terrain où se construire d'ici quelques années, comme tous ses amis. Si je devais lui dire que je prends une année sabbatique pour apprendre à me connaître et voir le monde... c'est sûr qu'il me laisserait et je me retrouverais seule. Même si je lui demandais de venir avec moi, il refuserait catégoriquement. Il me ressortirait les mêmes phrases que la semaine passée quand on s'est chicanés à ce propos : « Noé, ça m'épuise tes constantes remises en question. Il me semble que ça pourrait juste être simple, non ? T'aimes ça te peigner pis peigner tes amies, deviens coiffeuse. T'aimes ça te mettre belle pis tu trouves toujours ce qui met les autres en valeur, deviens esthéticienne. Mais, juste s'il te plaît, arrête de tourner en rond pis de te torturer avec des trucs inutiles. Tu penses que moi j'ai niaisé huit ans avant de rentrer à *shop* ? Ben non, j'avais la chance de travailler à 20 \$/h en commençant avec un secondaire 4 pis je l'ai saisie. Avec l'*overtime*, ça fait pas loin de 50 000 \$ par année. Pour un gars de 19 ans, je trouve que je réussis pas mal bien ma vie. Pis à part de ça, on est ensemble depuis deux ans, tu m'aimes non ? Si on veut construire notre maison dans les prochaines années, faudrait pas que tu commences à travailler dans quatre ans là. » Disons qu'on est loin d'être le couple que je suis sur *Instagram* qui parcourt la côte ouest américaine en *Westfalia* et qui vit d'autoroutes, de paysages exceptionnels, d'amour et d'eau fraîche. Je les envie, mais bon, en même temps, je sais pertinemment que je ne suis pas faite pour cette vie-là. Je suis

bien trop insécure. Moi, il me faut plus que du vent, il me faut de la stabilité et des garanties.

— Ouf ! C'est exténuant avoir 17 ans dans un party de famille. Est-ce que toutes les matantes saoules t'ont aussi demandé ce que tu voulais faire dans la vie, toi ?

Voilà qu'elle arrive encore en coup de vent : ma cousine Kariane, mon idole. Kariane a le même âge que moi, des *dreadlocks*, un sourire ravageur, une assurance à toute épreuve et une fougue qui ne lui vient clairement pas de notre côté de famille. Kariane aurait facilement pu devenir tout ce qu'elle voulait, de mannequin à neurochirurgienne, mais en réalité (et selon ses propos), elle « emmerde » complètement les gens superficiels, les modes qui ne durent pas et les « moutons » qui les suivent. Elle ne veut pas non plus passer « ses plus belles années de jeunesse » sur un banc d'école à rêver du « après ». Elle a cette urgence de vivre qui ne s'apprend nulle part. Elle a complètement brisé le moule de notre famille de banlieue ouvrière. Elle est végane depuis bien avant que ce soit à la mode et elle a planifié de passer son prochain été dans la vallée de l'Okanagan, dans le sud de la Colombie-Britannique, à cueillir des cerises. Cette année, elle nous a annoncé qu'elle était bisexuelle et elle adore argumenter sur le fait que l'on tombe en amour avec l'âme d'une personne et non pas avec son genre. Quand je suivais des cours de danse à 8 ans en tutu rose et en ballerines, Kariane harcelait ses parents pour devenir bénévole dans un organisme de préservation de l'environnement, comprenant l'importance d'agir même si elle n'était encore qu'une enfant. Ma tante Sarah, la mère de Kariane, est décédée d'un cancer il y a quelques années. C'est étrange, car on s'attend d'une adolescente qu'elle pleure, qu'elle se brise à la perte de sa mère ou encore qu'elle s'abîme dans de mauvais choix... mais pas Kariane. Elle a relevé la tête et traversé cette épreuve comme un phare pour sa famille, debout dans la tempête. Finalement, ce drame n'a que renforcé sa conviction que la vie devait être magique, intense et qu'elle méritait d'être vécue. C'est une force de la nature. Kariane trace toujours son propre chemin sans se retourner et je l'envierai toujours pour ça. Elle n'a rien prévu pour l'automne prochain, à son retour de voyage, aucun projet d'études, *nada*. Elle se laisse simplement porter par la vie. Elle n'a peur de rien.

— Parle-moi en pas, matante Mitch m’a clairement insinué que j’étais trop conne pour aller au cégep.

— *Fuck*, elle peut ben parler elle. Si son mari n’avait pas fait 70 h/semaine toute sa vie, elle n’aurait jamais eu ce *standing*-là et puis elle ne jouerait pas les conseillères en orientation du dimanche dans sa robe de velours. Mais au risque de passer pour une des leurs, tu as décidé de faire quoi en septembre finalement ?

— Ben, j’en ai parlé avec mes parents et avec Jay et je vais m’inscrire au DEP en esthétique. Je pourrais travailler chez des esthéticiennes en ville quelque temps et quand notre maison sera bâtie, je pourrai même avoir mon salon au sous-sol. Ça va être pratique quand on aura des enfants. Je vais pouvoir travailler à temps partiel et pas besoin de gardienne ! C’est tout réfléchi. Reste juste à me décider, on dirait que j’hésite, mais en même temps, toutes mes amies trouvent que c’est juste trop parfait comme plan. Comme Jay l’a dit, faudrait que je me déniaise, surtout que j’ai pas vraiment d’autres plans concrets et les inscriptions sont bientôt. C’est tellement stressant tout ça !

— Hey ben, cousine, on dirait que tu as une vision assez long terme de ce à quoi va ressembler ta vie. J’imagine que t’as même un tableau *Pinterest* pour la déco de ta salle d’esthétique dans ta future maison, avoue ! T’as toujours été celle de nous deux qui suivait un chemin tout tracé et parfois je t’envie pour ça. C’est difficile d’entretenir des relations et d’avoir des plans à long terme quand tu as la bougeotte comme moi. Toi, tu capoterais, c’est sûr. Cet été, je pars début juillet pour deux mois, pas de cellulaire en plus. Liberté !

— Mais là, comment tu t’es sortie du questionnaire à Mitch ?

— Je lui ai dit la vérité, que j’avais pas de plan au retour de l’ouest, que les études présentement ça ne me disait rien et que j’avais des vues sur un programme dont j’ai entendu parler aux îles Galápagos où des bénévoles sont déployés pour sauver des tortues de mer. Étonnement, elle a acquiescé sans rien dire et a prétexté que quelqu’un l’appelait pour mettre fin à la conversation. Je pense qu’elle avait peur de se retrouver dans une conversation trop intense pour elle.

Elle me fait rire, mais elle a probablement raison.

— Tu vois Noémie, pour moi c'est encore pire. Les membres de notre famille n'ont juste plus aucune attente envers moi depuis qu'ils savent que je ne compte pas poursuivre mes études. Ils ont tellement peur de m'entendre dire les mots lesbiennes, végétarienne ou compost qu'ils me fuient comme la peste. Mais tu sais quoi, Noé ? On s'en fout de ce que Micheline pense, de ce que tes parents pensent ou même de ce que Jay pense. L'important, c'est de te choisir et d'être bien dans la vie que tu vas te dessiner.

Je ne trouve rien à dire à son commentaire. En plus, comment une fille de 17 ans née dans le 450 peut-elle finir un argumentaire par : l'important, c'est de se choisir. Qu'est-ce qui peut pousser une si jeune âme à parler comme un Bouddha des temps modernes ? J'imagine que les dures épreuves qu'elle a vécues l'ont fait grandir d'un coup. Mais bon, en même temps elle a raison, je vais devoir choisir un métier que je vais exercer presque toute ma vie ! Une discussion avec Jay s'impose quand j'irai le retrouver chez lui après le party de famille. Devant mon mutisme, elle poursuit :

— D'ailleurs, parlant de Jay. Il se défile encore pour pas venir à tes *partys* de famille ?

— Il ne se défile pas ! Tu sais, Jay, il est gêné... Il ne se sent pas super à l'aise quand on n'est pas dans sa famille...

— N'empêche Noémie c'est tes affaires là, mais quand tu vas lui avoir fait deux enfants il va bien falloir qu'il se décide à intégrer ta famille. Il peut pas toujours *gamer* chez eux en bobettes comme un ermite en mangeant des *Cheetos*.

— Eh eh, miss Clairvoyance. Facile à dire ! Si on se met sur ton cas, elle est où la belle Clara ?

— Clara et moi, on n'a jamais été un couple... on se fréquente, c'est tout. Pis si tu veux savoir, on fréquente aussi d'autres personnes et on ne croit pas aux relations fermées. On préfère diviser notre amour et notre plaisir avec d'autres. Tu vois, moi j'ai rencontré dernièrement un gars qui

s'appelle Sébastien et Clara n'est pas jalouse pour deux cennes, même s'il est pas mal beau.

Clairement, ma face de vierge effarouchée voulait tout dire parce que Kariane, fière d'elle, a fini d'une traite sa bière de microbrasserie en ricanant, m'a fait un salut de caporal pendant que je m'étouffais avec mon rosé et s'est dirigée dehors pour aller fumer. Elle semblait littéralement flotter dans ses *Converse* dépareillés avec son gros poncho de laine. Je suis incapable de lui en vouloir, maudit que je l'aime. On a cet espace juste à nous depuis notre enfance. Un endroit fermé où aucune autre personne ne peut nous rejoindre, quelque part entre nos deux personnalités totalement opposées. Nous nous aimons d'un amour infini dans nos mondes respectifs qui nous séparent et qui font en sorte que nous n'avons jamais été dans les mêmes cercles d'amis ni partagé les mêmes activités. Nous sommes juste deux filles totalement différentes qui, quand elles sont ensemble, ont une connexion que peu d'êtres humains ont déjà ressentie. Dans les faits, avec ses amis je me sentais comme Britney Spears chez les hippies. Inversement, même petite quand elle venait à mes fêtes d'anniversaire à thématique de princesses ou de *Barbies*, elle réussissait à faire pleurer les autres enfants en leur expliquant comment sont faites les croquettes de poulet qu'on était en train de manger afin de les « sensibiliser ». Nous sommes comme l'eau et l'huile, mais en même temps des âmes sœurs, liées pour toujours. Il n'y a personne que j'aime plus qu'elle sur terre. Pendant que je la regarde s'éloigner, je lui crie à travers la pièce :

— *Eh, Kariane Ouellette, oublie pas la tradition ! Demain 10 h, latté végan au Café Tao.*

C'est notre truc à nous, depuis le décès de sa mère. Nous commençons toujours notre 1^{er} janvier ensemble, devant un latté, pour partir l'année du bon pied. Parlant d'année qui se termine, plus que quelques minutes avant minuit et cette nouvelle année qui commence. Année de changements, année capitale dans l'élaboration du reste de ma vie, comme le dit si bien mon père. Je me réfugie au calme de cette fête de famille qui bat son plein, quelque part dans l'hiver de Saint-Jérôme, et je réfléchis au sens profond de toutes ces réflexions. Jay a sûrement raison, je me torture constamment pour rien... Mais comment peut-on dire qu'avoir des doutes sur son avenir

est immature ou inutile ? Le contraire serait pire, non ? Je suis perdue. J'étais convaincue qu'en trouvant l'amour et en bâtissant des projets, le reste viendrait tout seul. Qu'est-ce qui génère tout d'un coup cette peur envahissante et ce sentiment de néant ? Je croise un miroir et je m'observe. Je me trouve plutôt jolie avec mes longs cheveux blonds, bouclés à la perfection pour l'occasion. Je suis extrêmement perfectionniste quand on parle de mon apparence physique. J'ai de magnifiques yeux bleus, maquillés sobrement, mais avec style. Je porte une robe ni trop cintrée ni trop bouffante, neutre, mais chic qui me donne l'air d'avoir 25 ans et de travailler dans un bureau d'avocats. Mon père a toujours aimé dire à ses amis que j'étais une petite fille parfaite. Sa belle Noémie qui sera bien placée d'ici deux ans et qui construira une maison avec son chum du secondaire. Et s'ils avaient tous raison ? Je me fais sûrement des scénarios : les îles Galápagos, l'envie de ne pas faire de plan, ce n'est pas moi du tout et ça ne l'a jamais été. Je ne suis pas Kariane et je ne le serai jamais. Je dois arrêter de me faire des idées, c'est seulement ma peur de l'avenir qui me fait tout remettre en question comme un enfant et ruminer mes inquiétudes. J'ai toujours fait ça. La nuit avant la rentrée des classes, chaque année, je dormais une ou deux heures, d'un sommeil agité, et je finissais debout toute la nuit à changer de vêtements et à me faire des plans de comment la journée se passerait.

Relaxe Noémie, c'est juste un très très gros premier jour d'école.

J'entends le décompte qui commence.

10... 9... 8...

Sors ton sourire le plus étincelant

7... 6... 5...

Fais ta tournée de « bonne année ! » et va retrouver ton chum parfait pour te blottir contre lui et oublier tes doutes.

4... 3... 2...

Tu l'as fait ton plan d'avenir et il t'a toujours convenu jusqu'à maintenant. Suis-le. C'est ton année ma belle.

1... BONNE ANNÉE !

Bonjour l'avenir.

Kariane

Je me dirige vers la porte pour aller fumer. Mon oncle Christian, le frère de mon père, m'intercepte.

— Allo, Kariane, ton père n'est pas là ?

— Non, il ne pouvait pas venir, il fait des heures supplémentaires à l'hôpital. Tu sais comment c'est le temps des fêtes ! Une vraie folie...

Je m'éclipse dehors, sur un banc éloigné, et j'observe le ciel. Que j'aime la neige qui tombe en gros flocons. La neige, en ce temps de l'année, me fait sentir nostalgique des Noël's d'enfance, avec nos chocolats chauds et nos pyjamas de lutins à mon frère Marc et à moi. Mais ça, c'était avant. Quand maman est partie, le sapin n'a plus jamais illuminé la maison. Les chants de Noël n'ont plus jamais retenti et papa n'a jamais retrouvé son sourire. Il sourit parfois, mais jamais de ce sourire qui a illuminé mes Noël's d'enfance. Mon père est infirmier dans une unité de soins palliatifs à l'Hôpital de Saint-Jérôme. La même unité de soins palliatifs où ma mère est décédée de son foutu cancer. La vérité, c'est qu'il fait volontairement des heures supplémentaires durant les fêtes, depuis le départ de ma mère. Je ne sais pas si c'est l'idée de savoir les gens mourants seuls en ces moments de réjouissances qui le préoccupe ou celle de devoir affronter les réveillons et les *partys* sans elle qui le pousse à se volatiliser comme ça. On n'en parle jamais. Quand Marc est parti à l'université, c'est devenu encore plus silencieux dans la maison. Nous sommes devenus deux colocataires bien tranquilles, qui s'immiscent très peu dans la vie de l'autre. Deux immenses rochers sur une vaste plage silencieuse, devant un océan de non-dits.

Je regarde mon cellulaire... pas de SMS de Clara. Je relis le dernier SMS envoyé où je lui propose de m'accompagner à mon *party* de famille, il y a deux jours. SMS demeuré sans réponse. Une autre année qui se termine, inévitable heure de bilan pour tout le monde. Je fume une cigarette hors du boucan de ce traditionnel réveillon du jour de l'an. Je me regarde dans le reflet d'une fenêtre givrée et je me trouve tellement hypocrite, envers les autres et moi-même. Pour commencer, qui mange végétarien et bio pour finir

par s'envoyer 2500 produits chimiques dans le corps à coup de cigarettes dégueulasses et qui veut aller sauver les tortues de mer quand on sait que les mégots de cigarettes sont la première source de pollution océanique ? Qui est cette fille incapable d'avouer à sa cousine préférée qu'elle aime comme une sœur, que sa *wannabe* blonde qu'elle fréquente depuis six mois n'a même pas daigné répondre à son invitation pour l'accompagner à son *party* de famille... et qui détourne comme un maître ses problèmes par l'humour et les sourires ?

Une hypocrite.

Attention, bouquet final : qui craint tellement l'avenir qu'elle en fait de l'insomnie et qui a tellement peur d'être enfermée dans une vie de regrets, de doutes et de remords qu'elle préfère passer son temps à fuir plutôt que prendre des décisions et devoir vivre avec...

Une hypocrite.

Bzzzzz. Un SMS me tire de mes ruminations. Mon cœur s'arrête : peut-être Clara ?

Sébastien : *Holà ma belle. J'ai vu Clara au pub tantôt, j'en déduis que vous ne commencez pas l'année ensemble. Je sais que le temps des fêtes c'est pas facile pour toi. Passe à l'appart tantôt si tu veux, je te ferai un chocolat chaud et je te chanterai des chansons de Noël.*

Ah, Sébastien, petit être humain parfait, tellement chou et attachant. Tellement sûr de m'aimer en plus... tellement attaché à cette idée qu'il a de moi, de la moi militante, de la moi indestructible, de la moi en équilibre entre la terre et le ciel. Tellement en amour avec la moi hypocrite, cette fille que j'ai de plus en plus de mal à tolérer. Vivement la fin du secondaire, vivement la nouvelle année et la libération des regards de tout ce monde que je connais depuis le primaire. Vivement la fin des masques, des faux semblants et la fin de cette pression infinie que je ressens sur moi pour enfin vivre un nouveau départ.

Tout le monde s'agite à l'intérieur.

10... 9... 8...

J'entends ma famille crier le début du décompte, je dois me presser de rentrer.

7... 6... 5...

Essuyer cette petite larme gelée sur ma joue.

4... 3... 2...

Afficher le plus beau des sourires.

1... BONNE ANNÉE

The show must go on.

OceanofPDF.com

Chapitre 2

Noémie

Ouf. Enfin finie la tournée des « Bonne année ! ». Avec cinquante personnes dans la famille, ça en fait des becs sur les joues. Je vais enfin pouvoir retrouver mon amoureux et me lover contre lui, le meilleur remède à mes angoisses passagères. Je quitte la fête, légère à l'idée de retrouver mon *chum* dans son lit.

J'arrive devant la maison des parents de Jay et je m'immobilise un instant, comme happée. Tout est tellement sombre, le noir total dans ce bungalow des années 80, excepté une lueur de bougie à la cuisine. Pourtant, c'est soir de fête. Où sont donc les lumières, la musique, l'euphorie de cette année qui commence ? Malgré moi, cette noirceur me replonge dans mes réflexions, comme un reflet frappant de mes angoisses. Il faut comprendre que Jay et sa famille n'ont rien d'une famille de *sitcom* comique et que la vie dans cette maison est plutôt... beige. En fait, c'est assez classique : ses parents se sont connus quand ils avaient 20 ans, ils travaillent tous les deux à la même usine et ils ont trois fils : Alex, Dan et Jay. Les frères de Jay sont partis de la maison dans les dernières années pour habiter avec leurs blondes. Luce et Jean-Pierre ne prendront pas leur retraite avant d'avoir atteint l'âge de 65 ans et, comme ils disent, ils ne sont pas pressés. Ils n'ont pas vraiment de passions, de *hobbys* ou de plans pour leur retraite, après quarante-cinq années passées à aller ensemble travailler, jour après jour. Dans ce *bungalow* de Saint-Jérôme, les années se suivent et se ressemblent. Un frisson me parcourt ; on dirait que j'ai peur que ma vie ressemble à ça, quand j'aurai 50 ans. Je remarque le reflet de la télévision ouverte dans le coin du salon et Jean-Pierre qui fume, assis comme toujours sur son éternel *La-Z-Boy*. Je vais passer par le sous-sol, l'idée de devoir converser seule avec mon beau-père à cette heure ne me plaît pas du tout. On n'a

franchement aucun sujet de conversation. Je sors de ma voiture en ce très froid 1^{er} janvier et je trotte vers la porte du sous-sol que Jay m'a laissée débarrée. Je rentre discrètement, en essayant de faire le moins de bruit possible.

— Noémie ?

C'est la voix de Luce qui m'appelle de la cuisine.

— Bonsoir Luce, bonne année ! Je viens rejoindre Jay.

— Monte me voir une petite minute, s'il te plaît.

Sans grande hâte, je m'exécute. J'arrive dans la cuisine et je vois ma belle-mère assise seule à la table de cuisine devant une bougie allumée, un verre de champagne devant elle. Son mari écoute la télévision dans le salon, je le salue au passage. Jay est endormi au sous-sol, il a joué au *PlayStation* toute la soirée en réseau avec ses amis et il s'est couché bien avant le décompte de minuit. La scène que je vois me rend inexplicablement très triste et je suis prise d'une pitié immense pour cette femme que je connais pourtant depuis deux ans. Son oppressante solitude m'apparaît du coup aussi clairement qu'un éléphant dans la pièce.

— Bonne année, ma belle Noémie. Prends-tu une petite coupe de champagne avec moi ?

Je n'ai tellement, mais tellement pas envie de m'asseoir à cette table.

— Bien sûr, avec plaisir. Grosse soirée ?

— Oh non, pas vraiment. J'ai écouté le *bye bye* avec Jean-Pierre et Jay est resté en bas. Tu sais, depuis que les gars sont grands, les fêtes c'est plus vraiment pareil. Avant, on fêtait en famille et on avait plein de traditions. Maintenant, les gars passent le jour de l'an dans les familles de leurs blondes, c'est beaucoup plus tranquille. Et toi ?

Je la regarde attentivement, elle semble s'être pomponnée pour la soirée. Elle a enfilé une robe qui jure avec le décor habituel de la maison et elle s'est maquillée, un peu maladroitement. Elle semble avoir une petite larme à l'œil, peut-être la nostalgie des fêtes passées ? Cette période est souvent remplie de souvenirs, pour tout le monde.

— Ah, comme d’habitude. Ma famille loue une salle chaque année pour le jour de l’an, on est rendus trop nombreux pour faire ça dans une maison. Peut-être qu’un jour, Jay va finir par m’accompagner.

J’ai tenté de dévier la conversation sur une note plus drôle. J’étais mal à l’aise face à sa mélancolie.

— En tout cas, mon Jay a bien de la chance de t’avoir. Tu es pas mal fine avec lui. Je sais qu’il est pas toujours facile avec toi. Les hommes dans notre famille parlent pas beaucoup, mais je sais qu’il t’aime bien fort.

Elle termine son verre, se lève nonchalamment et poursuit :

— Bon, bonne année encore. Je vous souhaite beaucoup de bonheur à tous les deux et j’espère que vos projets vont se concrétiser.

Je bois ma coupe d’une traite, lui retourne les politesses et déguerpis au sous-sol, toute chamboulée de ce moment malaisant.

Quand j’entre dans la chambre de Jay et que je le vois, endormi paisiblement, mes inquiétudes s’envolent. Je regarde ses cheveux châtons, ses yeux clos. Il est en boxeur, torse nu. J’entre dans le lit et je me colle à lui. Il a tellement un corps parfait, on dirait qu’il est fait pour se coller au mien. Sa peau a une douceur et une texture que je n’ai jamais senties chez personne d’autre. C’est le premier garçon avec qui j’ai fait l’amour et, parfois, je me surprends à m’imaginer en train de dire à nos futurs enfants qu’il aura été le seul homme dans ma vie. Bon, j’omettrai de leur raconter les *frenchs* et les petites expériences faites avant lui, bien entendu. Jay a 19 ans, il ne s’entraîne pas au gym, mais comme il est sportif et que son travail à l’usine est très physique, il a une belle musculature naturelle que je pourrais caresser sans jamais me lasser. Je me fonds à lui, comme pour taire les dernières pensées de mon esprit et ne vivre que ce moment paisible. Même si nous ne sommes pas toujours d’accord, il y a quelque chose de chimique qui nous unit. Nous sommes biologiquement faits pour nous attirer et ni lui ni moi ne pouvons lutter contre ça. Nous sommes faits pour être ensemble.

— Bonne année mon cœur.

Sans ouvrir les yeux, il m’enlace à son tour.

— Bonne année mon amour.

Je l’embrasse. Il commence à se coller et à soulever ma camisole, tout en se frottant contre ma cuisse.

— Jay, penses-tu que je suis trop stupide pour aller au cégep ?

— T’es sérieuse là ? Tu veux qu’on ait cette discussion-là un 1^{er} janvier en pleine nuit au lieu de faire l’amour ? Beau commencement pour la nouvelle année.

Dans un soupir clairement exprimé, il se retourne sans me dire bonne nuit.

Je reste seule dans le noir avec mes angoisses et ce sentiment de vide effroyable que l’on doit ressentir quand l’on boit seule une coupe de champagne devant une bougie, un 1^{er} janvier, dans un bungalow de Saint-Jérôme.

Kariane

Bonne année Jean ; tous mes vœux Pierrette ; bonne année, Hugo, je te souhaite d’avoir ta promotion ; tout ce que tu souhaites pour l’année à venir ma belle Annabelle, un petit chum peut-être ?

Boom, je me retrouve face à face avec ma tante Micheline, *fuck*.

— Bonne année *matante* Mitch.

— Bonne année Kariane. Je te souhaite de trouver ta voie toi aussi, comme Noémie.

Tout d’un coup, je tombe comme étourdie et je m’éloigne à la hâte. Je ressens des palpitations dans mon sternum et je vois trouble. Je reconnais d’emblée les signaux des crises de panique... nous sommes intimes, eux et moi. J’ai commencé à en faire il y a quelques années, peu de temps après le décès de ma mère. Maudite Micheline... toujours là à piquer les gens et à mettre en lumière leurs faiblesses pour les blesser inutilement. Comment un membre de ta propre famille peut-il être aussi malveillant ? Je prends mon manteau, mon sac et je quitte sans dire au revoir à personne.

Je rumine dans ma tête : *party* de famille à marde. Je comprends de mieux en mieux pourquoi mon père les évitent systématiquement.

J'embarque dans ma voiture et je m'allume une cigarette. Je suis congelée, mais je bouillonne en même temps à l'intérieur. J'ai des sueurs froides. Je regarde machinalement mon cellulaire, espérant une bonne année de la part de Clara. *Nada*. Je pleure en rageant et je ne comprends plus rien à ce tourbillon de sentiments.

Qu'est-ce qui cloche chez moi ? Tout, clairement.

Je voudrais que ma mère soit là et qu'elle me prenne dans ses bras. Je décide finalement d'écrire à Sébastien.

Kariane : *Allo, Sébas, est-ce que ton offre de chocolat chaud tient toujours ?*

Sébastien : *Je t'attends.*

Sébastien est étudiant au cégep de Saint-Jérôme en technique de gestion d'un établissement de restauration. Il a 19 ans et c'est probablement l'être le plus sain d'esprit que j'ai rencontré de toute ma vie. Il a été accepté à l'ITHQ, la plus réputée des écoles d'hôtellerie et de restauration au Québec, mais il a décidé de quitter son Montréal natal pour venir étudier à Saint-Jérôme parce qu'il étouffait et rêvait de grands espaces. Il est parti seul et ne connaissait personne, mais il n'a jamais regretté son choix. Il habite un appartement au-dessus du Café Tao, près du cégep, café où je travaille depuis deux ans. C'est là qu'on s'est rencontrés. Je l'aime profondément et c'est réciproque. Par contre, je ne pense pas être amoureuse de lui alors que je crois que lui oui, même s'il fait semblant que notre relation ambiguë ne l'affecte pas. Nous avons cet amour-amitié tellement précieux, mais tellement flou. D'ailleurs, il n'aime pas beaucoup Clara, il trouve qu'elle est méchante avec moi. En même temps, je ne sais pas si les sentiments qu'il entretient pour moi ne lui voilent pas les yeux.

J'entre chez Sébastien et tout de suite une odeur de chocolat chaud vient réchauffer mon cœur. Il m'attend, sur le divan, sous une grosse couverture carreautee rouge en flanelle, deux tasses de chocolat chaud posées sur la table basse devant lui. Je m'emmitoufle avec lui dans la couverture et pose

ma tête sur son torse, en détaillant son visage. Je regarde ses cheveux bruns, légèrement bouclés et sa barbe à demi entretenue. Je sais que je le trouve beau, mais je n'ai pas le même serrement au ventre que lorsque je regarde Clara ou même parfois d'autres garçons. Ce que je sais, c'est qu'il me fait sentir bien. Tranquillement, je glisse mes mains sous son t-shirt pour sentir la chaleur de son corps. Il n'est pas particulièrement athlétique et a même un petit « mou » de bedaine, mais sa chaleur a quelque chose de tellement rassurant, comme un feu de foyer en hiver. Tranquillement, je soulève son chandail et me colle contre son corps.

— Kari, ça me dérange pas, mais si tu fais ça pour te venger de Clara, j'ai pas envie d'être cette personne-là. Si tu le fais, ça doit être pour toi, parce que TU en as envie.

Sans répondre, je soulève mon propre chandail, dégrafe mon soutien-gorge et plaque mes lèvres aux siennes. À ce moment, je ne peux pas dire honnêtement ce qui m'anime, la peine, la colère, le désir... l'amour. Tout ce que je sais, c'est qu'il répond à mes baisers et que bientôt, entre deux gorgées de chocolat chaud, notre moment d'intimité a un goût de temps des fêtes, de neige à gros flocons et de chansons de Noël. Ce soir-là, nous avons fait l'amour tendrement, en harmonie, loin de mes tumultes intérieurs. À ce moment-là, je n'étais pas hypocrite, je n'étais pas brisée, je n'étais qu'une fille de 17 ans blottie contre un garçon gentil, un premier janvier d'une année pas comme les autres. Nous nous sommes endormis enlacés, sous la couverture carreautee, à l'abri du monde. Ce moment aurait pu durer toujours, mais, une heure plus tard, je suis réveillée par la vibration de mon cellulaire, dans mon sac. SMS de Clara. Je regarde l'heure, 3 h 05.

Clara : *Je suis au pub, ça ferme et j'ai pas de lift. Peux-tu venir me chercher ?*

Je me retourne et je regarde à nouveau Sébastien, endormi profondément. Il a l'air tellement paisible. Je regarde son visage enfantin puis à nouveau mon cellulaire, troublée.

Kariane : *Attends-moi, j'arrive dans 10 minutes.*

Clara a cette espèce d'emprise inexplicable sur moi. Elle est mon talon d'Achille. Sébastien se trompe en disant qu'elle est méchante avec moi,

c'est juste qu'elle n'a pas la même vision de l'amour que la majorité des gens et ne souhaite pas être exclusive dans notre relation. Avant elle, je n'avais jamais réfléchi à ça et quand nous avons commencé à nous voir, tout ça m'allait. Mais, au fil du temps, je crois que je suis tombée éperdument amoureuse d'une fille pour qui je ne serais jamais qu'une partenaire parmi d'autres. Mais, je sais que lui avouer mes sentiments se solderait par une « rupture » de cette espèce de relation et je ne suis pas prête à ça. En plus, je n'ai pas l'habitude de montrer mes faiblesses à qui que ce soit, je ne vais quand même pas commencer à dire à tout le monde que moi, celle qui prône l'amour libre, je suis triste et amère parce que Clara voit d'autres gens... franchement. Je prends mes affaires silencieusement et je sors pour m'engouffrer dans le froid mordant de cette nuit avancée après avoir jeté un dernier regard sur mon ami-amant qui dort encore. J'essaie de ne pas penser à ce qu'il dira en réalisant que j'ai filé en pleine nuit, sans même lui dire au revoir. Arrivée devant le pub, je vois Clara debout sur le bord du pub, fumant une cigarette. Chaque fois, sa beauté me frappe comme la foudre et son sourire me fait perdre toute la colère qui m'habite. Ses longs cheveux roux sont recouverts de flocons de neige épais et ses yeux verts pétillants le sont encore plus dans le blanc de l'hiver. J'oublie le fait qu'elle n'a pas répondu à mon SMS, qu'elle n'est pas venue à mon *party* de famille et qu'elle m'a laissée commencer l'année sans elle. J'oublie tout et je me retrouve transportée par la joie de la voir, la joie qu'elle m'ait écrite à moi en cette nuit de fête. Elle entre dans l'auto en se secouant la tête pour enlever les flocons.

— Bonne année Clara !

— Coudonc, c'était donc ben long. Il me semble que ça fait genre une heure que je t'ai textée. On va-tu chez nous ou chez vous ?

Chapitre 3

Noémie

Le moment est juste parfait.

La plage, le coucher de soleil, le feu de camp au bord de l'eau...

Je regarde Jay rire et se bagarrer avec ses amis pendant que nous, les filles, on est assises dans la boîte du *pick-up*, un verre à la main. Je prends des photos mentales de ce décor parfait. L'école est enfin terminée, on fête tranquillement la fin d'un très grand chapitre : fini le secondaire. Le soleil de fin de soirée illumine tout sur son passage, nos sourires contagieux, notre joie, notre allégresse. Jay revient en courant et me soulève dans ses bras pour m'embrasser vivement. Il me redépose doucement et on s'assoit côte à côte pour regarder le soleil terminer sa course derrière les montagnes. Je ne voudrais absolument rien changer à ces instants inoubliables.

Ce matin, je suis allée reconduire Kariane et Clara à la gare d'autobus à Montréal pour leur périple dans l'Ouest canadien. J'avais le ventre noué, ça me faisait étrange de la voir partir comme ça. J'avais envie de pleurer. Comme d'habitude, Kariane, elle, était joyeuse, légère. Ses yeux pétillaient, mais elle me regardait drôlement.

— Ça va Noé ? Tu vas pas pleurer quand même.

— Oui, oui, ça va, c'est juste que je vais m'ennuyer. En plus, on pourra pas fêter la fin du secondaire ensemble. Ça me fait tout drôle.

Il y a aussi le fait qu'on n'avait jamais été séparées aussi longtemps, depuis notre enfance. J'avais l'impression qu'on m'enlevait une partie de moi. Je n'ai pas osé lui dire, son enthousiasme était trop beau à voir. Son bonheur me rendait heureuse et je voulais le préserver à tout prix.

— T’inquiète, on aura amplement le temps de fêter le tout un million de fois à mon retour.

Je l’ai serrée dans mes bras, beaucoup trop fort et beaucoup trop longtemps. À un moment, Clara a interrompu notre étreinte.

— Hey hey, je vais commencer à être jalouse moi là.

Pffff, comme si elle pouvait être jalouse... Il faudrait qu’elle commence par aimer quelqu’un d’autre qu’elle-même.

Un coup de coude dans mes côtes me sort de mes réflexions.

— Ça va mon amour ? Tu as l’air ailleurs.

— Je pensais à Kariane.

— T’inquiète Noémie, ta cousine va bien, tu la connais. Pas besoin de t’inquiéter. Viens, on va aller rejoindre les autres sur le bord du feu.

Jay me prend la main et m’entraîne avec lui. On se blottit ensemble devant les flammes, partagés entre notre chaleur et la chaleur du feu qui crépite devant nous. Je suis tellement heureuse. Chaque chose est revenue à sa place et je suis prête à affronter l’avenir avec lui, pour le meilleur et pour le pire. Maintenant, je le sais.

La vie ne pourrait jamais être plus belle qu’en ce moment précis.

Chapitre 4

Kariane

Réveil sans cadran. Néant.

Quelle heure est-il ?

Depuis que je suis revenue de Colombie-Britannique, il y a une semaine, le temps n'a plus de sens. Nostalgie du retour ou ambivalence face au « après » ?

J'ouvre les rideaux et je sors par la porte patio qui mène à mon balcon. Début d'automne timide, à peine quelques feuilles virent tranquillement au pourpre dans les arbres. Je respire la brise fraîche, je tire la couette de mon lit à l'extérieur et je m'assois pour regarder les autobus scolaires passer.

Larme tranquille sur ma joue.

J'ai toujours adoré les rentrées scolaires. Les vêtements neufs achetés en août, mais qu'on a le droit de porter seulement à la rentrée des classes. Les livres qui sentent encore la librairie. Les nouveaux professeurs, les amis qu'on n'a pas vus de l'été. J'habite près de l'école secondaire et, quelques semaines avant la rentrée, j'avais l'habitude d'aller m'y promener et de regarder par les fenêtres. Je voyais le concierge cirer les planchers, puis aligner les pupitres, les professeurs décorer leurs classes pour accueillir les élèves. J'étais fébrile et excitée. En réalité, j'ai toujours adoré l'école. J'aime les matières, apprendre, la vie sociale, les activités prévues pour chaque fête, etc. C'est pour cette raison que les gens, surtout ma famille, ont été tellement surpris (et déçus) d'apprendre que je ne comptais pas poursuivre mes études, à la fin de mon secondaire. Pour être honnête, je les comprends. Mais qu'est-ce que j'aurais pu faire ? Quel chemin aurais-je pu choisir me garantissant que je n'allais pas m'enfermer dans une vie dont je ne voulais pas ?

J'envoie un SMS à Noémie. Elle commence son DEP en esthétique aujourd'hui. Elle doit être survoltée.

Kariane : *Bonne première journée ma cousine préférée ! Je compte sur toi pour briller comme une STAR ! Tu es la MEILLEURE !*

Noémie : *Merci!!!!!! Je suis énervée beeeen raide. On s'est pas vues depuis ton retour du BC maudit !! C'est quoi tes plans ? Café au Tao cette semaine ?*

Kariane : *No plans, i'm just trying to relax. Parfait pour le latté, j'attends ton appel.*

Encore une nouvelle larme qui roule sur ma joue. Je ne l'ai jamais avoué à Noémie, mais j'envie tellement sa stabilité et son assurance face à la vie. Elle a un plan et elle s'y tient, *that's it*, pas de niaisage. Elle a trouvé l'amour, dessiné des projets de vie, choisi un métier et puis BOOM ! Elle fait en sorte que ça se réalise. Elle est forte, c'est mon héroïne. Rien ne la déstabilise et elle ne doute jamais. Elle a seulement 17 ans et elle pense comme une femme adulte, stable et confiante.

J'entends la porte qui coulisse et mon père entre sur le balcon.

— Allo ma puce. Ça va ? ... Tu as l'air triste.

— Oh, non, non, ça va. Pis, ta nuit à l'hôpital ?

— Ah, ça va. Le monsieur dans la 2 est décédé cette nuit. Ils vont admettre un nouveau patient cette après-midi.

— Good. Good.

Nos conversations ressemblent toujours à ça depuis le décès de ma mère et le départ de Marc, l'enfant prodige, à l'université. Mon frère et moi ne sommes pas très proches. Il étudie en médecine et il est la grande fierté de la famille. Moi, je suis « l'excentrique », celle qu'on ne comprend pas et qu'on ne veut pas trop provoquer. De toute façon, mon père a beaucoup trop peur d'entrer dans des sujets avec moi qu'il ne saurait pas gérer : amour, sexualité, etc. Alors, d'habitude il me parle de la météo.

— Il paraît qu'on va avoir un automne froid.

Je ne sais pas pourquoi, mais à ce moment je sens une implosion d'émotions en moi. J'ai envie de fondre en larmes et de me blottir dans ses bras, comme quand j'étais enfant et que j'avais de la peine. J'ai envie de lui parler du néant qui m'habite et du sentiment de vide qui me remplit en cette journée de rentrée scolaire que j'aimais tant, avant. J'ai envie de pleurer doucement et qu'il me flatte le dos comme quand j'avais peur la nuit. J'ai envie qu'il soit ce papa fort et rassurant pour m'aider à traverser mes tourments. Mais, je ravale mes larmes en fixant les arbres devant la maison.

— Ah oui ? En tout cas, les feuilles commencent tranquillement à changer de couleur.

Après cette conversation vide de sens qui nous caractérise si bien, il s'éclipse pour aller dormir sans autres mots, me laissant seule à mes réflexions. Il travaille de nuit toute la semaine et dort le jour. On ne se voit que brièvement le matin et le soir, quand je suis à la maison. Avant mon départ au BC, ça m'allait très bien. Par contre, aujourd'hui j'aurais eu envie de sa présence tranquille à côté de moi sur le balcon même pour parler de la pluie et du beau temps.

Je n'ai pas revu Sébastien depuis mon retour de Colombie-Britannique. En réalité, depuis la fameuse nuit du premier janvier, nos rapports ont été plus compliqués. On n'en a jamais reparlé, mais je sais que mon départ sans un mot l'a blessé et qu'il n'aimait pas me voir avec Clara. Alors, on se voyait au Tao avec des amis, mais plus rarement seuls tous les deux. Peut-être qu'après cette nuit-là, il avait simplement appris à me voir avec des yeux plus réalistes, avec tous mes défauts et qu'il a arrêté de m'idéaliser... je ne sais pas. Il a peut-être compris quelle hypocrite j'étais. Néanmoins, en ce moment, je voudrais vraiment qu'il me berce encore une fois dans sa couverture de flanelle carreautee, en buvant un chocolat chaud. J'ai besoin que quelqu'un me dise que ça va bien aller.

Après quelques semaines dans la vallée de l'Okanagan avec nos amis à rire, à vivre et à s'aimer, Clara a fini par se faire de nouveaux amis et elle nous a plantés là, au beau milieu de notre escapade, pour partir avec eux. Elle m'a encore une fois brisé le cœur, mais, au final, c'était elle tout craché et je ne comprends même pas pourquoi ça m'a encore surprise. Elle n'a pensé qu'à sa personne et son bonheur, comme d'habitude. Le matin de

notre retour, nous l'avons attendue à l'arrêt d'autobus *Greyhound* avec son billet et elle ne s'est jamais présentée. Je n'ai pas eu de nouvelles d'elle depuis et je ne sais même pas si elle est rentrée. Je scrute minutieusement sa page *Facebook* tous les jours, mais rien, silence radio.

Je décide d'écrire à Sébastien, car il me manque, mais, en réalité, je sais que j'ai égoïstement besoin d'une présence rassurante.

Kariane : *Allo Sébastien. Je ne sais pas si tu savais, mais je suis revenue du BC. As-tu des cours aujourd'hui ?*

Sébastien : *Tiens, une revenante. Je t'ai entrevue au Tao la semaine dernière, je me demandais quand tu me redonnerais des nouvelles. J'ai pas de cours avant 15 h. Café ?*

Noémie

Je suis debout depuis 4 h même si mon cadran était programmé pour sonner à 6 h 30. Je suis beaucoup trop nerveuse pour cette dernière rentrée scolaire de ma vie. Je me suis aplati les cheveux cinquante-trois fois et j'ai changé de vêtements au moins vingt fois.

Une vraie folle.

S'il me reste encore des cheveux à 8 h ce matin, je vais être bien chanceuse. Qu'est-ce qu'on porte à une première rentrée scolaire en esthétique ? Rien de trop voyant, mais en même temps, si je m'habille comme une avocate spécialisée en divorce les filles vont me haïr illico, non ? J'aurais peut-être dû me friser les cheveux. J'ai l'air plus jeune et facile d'approche avec les cheveux frisés, selon ma mère. D'ailleurs, c'est quoi l'idée d'intégrer un programme où il n'y a que des filles ? *My God*, j'ai l'impression que je vais me faire juger en trois minutes et que si elles ne m'aiment pas, je vais passer un an et demi dans un programme avec zéro amie. Je ne sais pas ce que je ferai si ça arrive. En plus, Jay n'a même pas voulu dormir ici hier soir pour me voir partir à ma première journée scolaire. Il m'a dit que j'étais trop paquet de nerfs et qu'il devait être reposé pour aller au travail. Ça m'a fait de la peine, mais je ne lui ai pas dit et il a raison, il n'a pas à gérer mon hystérie. Sa job n'est pas facile et il doit

effectivement être en forme le matin. N'empêche que j'aurais aimé ça qu'il soit là, peut-être que ça m'aurait calmée, qui sait...

6 h 15.

Bon, j'ai en masse le temps de me friser les cheveux. Je vais brancher mon fer à friser. Je vais mettre ma robe t-shirt noire. Ça fait ressortir mon blond et mes yeux bleus sans faire fille de bar. Ou peut-être que c'est trop chic ? Je vais mettre un blouson jeans par-dessus, ça va faire plus *cozy*.

Oui, c'est ça, LE *kit* parfait.

7 h 30.

Je descends à la cuisine.

Mes parents m'attendent à la table, j'ai l'impression que je viens de tomber dans un guet-apens. Mon père s'exclame :

— WOW ! Ma petite fille parfaite qui entre dans le monde des adultes aujourd'hui ! Toujours coiffée et habillée parfaitement, en toute occasion. Dire que dans quelque temps, tu auras même ton propre salon d'esthétique, dans le sous-sol de ta maison neuve. Que je suis fière de toi !

Et ma mère qui renchérit :

— Dire qu'il y a 17 ans, j'avais un tout petit bébé qui dépendait de moi et qu'aujourd'hui tu es prête à conquérir le monde et que bientôt tu vas te lancer dans le monde des affaires. Un vrai miracle que le temps va vite !

Voilà mes parents qui me traitent comme si j'avais éradiqué le SIDA en m'inscrivant dans un DEP en esthétique, rien pour diminuer mon niveau de stress. C'est le syndrome de l'enfant unique, j'imagine, tous ses espoirs placés en un seul être humain. Depuis ma jeunesse, mes parents me talonnent pour développer « mon potentiel ». À 5 ans, j'ai commencé les cours de piano, à 7 ans, j'ai fait de la natation et de la peinture, 8 ans de la danse classique et à 10 ans des cours d'espagnol. Soyons honnêtes, j'étais nulle en espagnol, mais mes parents ne trouvaient pas que le dessin était une passion sérieuse, alors on oublie les cours ! En réalité, je sais que mes parents sont déçus que je ne sois pas douée à l'école et que je ne fasse pas médecine comme mon cousin Marc, même s'ils ne me le disent pas. Un

deuxième médecin dans la famille, ils se seraient évanouis de fierté. Ils étaient exaspérés par le fait que je sois toujours dans la lune en espagnol, que j'improvise en piano plutôt que de suivre les mesures et que je sois toujours deux temps en retard dans les chorégraphies de danse. Je m'attendais à ce qu'ils fondent en larmes quand nous avons parlé du DEP en esthétique, mais, au final, je crois qu'ils avaient tellement peur que je « ne fasse rien de ma vie comme Kariane » selon leurs dires, qu'ils se sont consolés. Je crois qu'ils fondent tous leurs espoirs sur l'idée que j'ouvre mon propre salon et que je fonde ma propre *business*. Comme ça, en jouant au golf, quand leurs amis leur demanderont ce que fait leur fille dans la vie, ils pourront répondre qu'elle est propriétaire de son salon d'esthétique. Ça leur enlèvera la honte possiblement mortelle de dire à voix haute que leur fille est esthéticienne. Franchement, comme si le plus important dans la vie n'était pas d'être heureux et de se sentir à la bonne place, au bon moment, avec la bonne personne et... parlant de la bonne personne :

— Jay ne t'accompagne pas pour ta première journée scolaire ?

Ma mère a le don de m'énervier encore plus que je le suis déjà.

— Non... il avait peur que je sois trop nerveuse, que je le réveille tôt et qu'il soit fatigué pour son *shift*.

— Ah bien oui, il a bien raison, c'est vrai que tu es souvent très irritante quand tu es stressée. Il fait bien de se reposer, il a des grosses journées au travail.

Jay, le saint homme. Celui qui offrira un avenir stable à sa pauvre fille incapable de réussir sans un homme. Bien sûr, elle prend pour lui. Le contraire m'aurait étonnée. J'aurais aimé que ma mère, pour une fois, se centre sur moi... sur mon besoin d'être rassurée par l'homme que j'aime et qui partage ma vie depuis deux ans. Mais bon, aussi bien espérer de la neige en juillet.

Mon cellulaire vibre dans mon sac. Un SMS de Kariane qui me souhaite une bonne rentrée. Enfin quelqu'un qui croit en moi et qui pense que je peux réussir ce que j'entreprends. C'est elle qui ajoute le sourire qui manquait à mon *kit* parfait de rentrée scolaire. D'ailleurs, je trouve qu'elle est restée étrangement secrète et distante depuis son retour de voyage. Je me

demande comment elle va. J'espère que ce n'est pas encore la maudite Clara qui la torture. Comme je la déteste, celle-là ! Je vais lui offrir d'aller prendre un café, peut-être qu'elle aura envie d'en jaser.

OceanofPDF.com

Chapitre 5

Noémie

Je suis tellement heureuse que je flotte sur un petit nuage. La vie ne pourrait pas être mieux qu'elle ne l'est en ce moment. J'ai commencé mon DEP depuis deux mois et j'adore ça ! En plus, ce n'est pas pour me vanter, mais je suis dans les meilleures de ma classe. Il y a deux-trois filles qui ne m'aiment pas beaucoup, mais bon, j'essaye de ne pas en faire trop de cas. Je ne sais pas ce qui les dérange le plus, ma personnalité ou le fait que je réussisse bien. Comme dit ma mère, on ne peut pas plaire à tout le monde ! ... même si j'essaye fort. Quand je rentre dans la classe, je les vois en gang qui me fixent, mais j'essaye de faire comme si de rien n'était. En plus, je me suis fait deux nouvelles amies dans le DEP, Mélanie et Sarah. On dirait que ça me stresse moins quand elles sont là, j'ai moins peur d'être toute seule. Les premières semaines, c'était plus dur. Agathe, du Salon d'esthétique Agathe, m'a téléphoné aujourd'hui. Ma mère est sa cliente depuis trente ans et elle lui a dit que je faisais mon cours d'esthétique, pendant sa séance d'épilation. Elle m'offre de travailler à temps partiel comme réceptionniste le temps que je fasse mon cours question d'apprendre tranquillement les facettes du métier. Elle est trop fine !!! Je suis tellement contente. En plus, elle m'a dit que quand j'allais avoir fini mon DEP, elle allait me prendre comme esthéticienne. Je capote ! Cette semaine Jay m'a fait une surprise et il m'a amenée voir le terrain qu'il voulait acheter pour construire notre maison. Il l'achèterait tout seul comme j'ai pas encore fini l'école, mais dans deux ans, on pourrait se bâtir. C'est tellement parfait ! J'ai l'impression d'être sur mon X, être enfin à la bonne place au bon moment. Je sens que je n'ai plus de doutes et que tout se déroule exactement comme prévu. Ça fait longtemps que je n'ai pas ressenti ça. Pour continuer, je vais avoir 18 ans la semaine prochaine et on va sortir dans un *nightclub* pour fêter ça ! Youhou ! Je ne sais pas encore si je vais inviter Kariane. Elle n'aime pas vraiment mes amies, ni mon chum et elle

déteste les bars où on danse, mais c'est ma cousine préférée et elle *feel* pas fort depuis deux mois. Ça pourrait lui changer les idées, mais je suis tellement sûre qu'elle va refuser et si elle ne le fait pas, elle va assurément me dire oui juste pour me faire plaisir et s'emmerder.

Bon... Je vais lui envoyer un SMS et on verra, je ne peux rien faire de plus.

Noémie : *Holà cousine. On sort en gang pour mes 18 ans la semaine prochaine, on va aller danser dans un bar ! Je sais que c'est pas trop ton truc, mais j'aimerais vraiment ça que tu sois là. En plus, on va monter en limousine tout le monde ensemble ! La grande classe :) S'il te plaît, viiiiiiiiiens. Ça va te changer les idées.*

...

Pas de réponse.

Deux jours plus tard, je reçois comme simple réponse :

Kariane : *OK. Pis j'amène quelqu'un.*

Hum... ce quelqu'un, j'espère que c'est pas Clara la *bitch* qui serait revenue dans le décor. J'ai zéro le goût de la voir à ma fête celle-là. En plus, si elle est là, tout le monde va être mal à l'aise et elle est bien capable de planter Kariane au bar et de gâcher la soirée de tout le monde. Grrr. J'anticipe déjà le pire. Mais bon, en même temps je ne peux pas dire à Kariane que je ne veux pas qu'elle vienne, déjà qu'elle a accepté de venir à ma fête juste pour me faire plaisir. Eh misère. Je peux pas croire qu'une fille forte comme Kariane accepte de vivre une relation aussi toxique. Elle pourrait sortir avec n'importe qui et elle choisit la seule fille sur Terre qui la maltraite. Kariane fait comme si elle vivait bien avec ça, mais à voir la tête qu'elle fait depuis qu'elle est revenue seule de son voyage, je commence à me dire qu'elle ne me dit pas tout.

My god, je viens de penser, je dois TELLEMENT aller magasiner pour trouver la robe parfaite pour le grand soir ! On a 18 ans juste une fois dans une vie, pas le choix d'être la plus époustouflante du bar ! J'ai tellement hâte !

Kariane

Mon café est rendu froid. Il est aussi froid que la pluie dehors, que je regarde tomber à travers la fenêtre du Tao. Mon quart de travail commence dans quinze minutes et j'ai une face d'enterrement.

— J'haïs novembre.

— Je veux pas te faire de la peine *sweetie*, mais tout le monde haït novembre.

Même si ses propos ne sont pas tellement réconfortants, la chaleur dans sa voix l'est. Je regarde ses grands yeux bruns et je remarque pour la première fois la longueur impressionnante de ses cils. Sébastien a de très longs cils pour un garçon, ce qui adoucit encore plus le regard qu'il a sur moi en ce moment.

— Tu as répondu quoi à ta cousine pour sa sortie au bar en limousine ?

— *Nada*. Je joue à l'autruche en espérant que cette invitation se volatilise. J'ai autant envie d'aller là que d'être crucifiée.

— Franchement Kari. T'exagères pas un peu ? En plus, je sais à quel point tu aimes ta cousine, fais un effort.

— Mouin. OK. Mais tu viens avec moi.

— Deal. Tout ce que madame désire. Je jouerai même ton *bodyguard* personnel si des *douchebags* en chandail V-neck rose t'approchent, promis. En plus, je suis pas sorti dans un *nightclub* depuis que j'ai quitté Montréal. Ça va être drôle.

Sur ce, il se lève, m'embrasse sur le front en souriant et quitte le café vers l'escalier qui mène à son appartement. Je le regarde s'éloigner tranquillement. Il est devenu ma zone de confort, un rempart contre le monde extérieur. J'ai encore dormi chez lui cette nuit. Ça m'arrive fréquemment depuis l'automne. On dort toujours ensemble, enlacés, mais il ne s'est plus jamais rien passé de sexuel entre nous. Il m'embrasse sur le front, dans les cheveux et me serre fort dans ses bras, mais il réprime toutes mes avances. Le matin venu, on descend prendre un café ensemble et on poursuit nos routes respectives, jusqu'à la prochaine fois ou jusqu'au jour

où quelque chose viendra rompre ce doux équilibre. L'autre jour, alors que je tentais de lui retirer son chandail, il a déposé lentement une main sur la mienne et m'a dit : « Tu sais, je sais que tu ne m'aimes pas, mais moi je t'aime beaucoup et je ne veux plus jamais me sentir comme je me suis senti le 1^{er} janvier au matin quand j'ai ouvert les yeux et que j'ai réalisé que tu étais partie rejoindre Clara. Plus jamais ». J'ai alors retiré ma main, arrêté mon geste et déposé ma tête sur sa poitrine. Sa voix était douce, honnête et exempte de reproches. Je n'étais ni fâchée ni triste. Je savais qu'il avait raison et que mes agissements l'avaient blessé. Je savais aussi que j'étais chanceuse de partager avec lui cette relation, mais que c'était très fragile et qu'un jour ou l'autre quelque chose chamboulerait cette bulle de bonheur que nous avions. Ce jour-là, il m'avait également annoncé qu'à la fin de sa technique, il partirait en France faire un stage en hôtellerie dans un vignoble prisé et qu'il ne savait pas s'il reviendrait tout de suite après. Il partait au début de l'été, il laisserait son appartement au-dessus du café et retournerait peut-être à Montréal à son retour. Il ne savait pas trop en fait, il n'avait pas envie de faire de plan. Égoïstement je n'avais pas envie qu'il parte. J'avais envie de le garder avec moi pour toujours, même si je n'étais pas amoureuse de lui. J'avais simplement peur qu'une autre fille soit assez lucide pour voir à quel point il était merveilleux et qu'elle l'aime à sa juste valeur. Je détestais amèrement cette fille même si elle n'existait que dans mes angoisses et mes projections malsaines de l'avenir.

Je réponds au SMS de Noémie.

« OK. Pis j'amène quelqu'un. »

J'aurais au moins pu prendre la peine de m'excuser du délai ou lui montrer une quelconque excitation, mais non. Carapace. Orgueil. Distance. On dirait que je suis devenue cette fille que plus rien ne touche. Je n'ai même pas envie d'y aller à sa fête avec ses amies esthéticiennes et les amis de gars misogynes de Jay. Tout le monde va me regarder comme si j'étais une énergumène pas rapport, comme s'ils avaient jamais vu une fille avec des *dreads* de leur vie. D'ailleurs qu'est-ce qu'on peut bien porter pour aller veiller ? Je suis pas sûre que mon traditionnel *look* jeans, *Converse*, t-shirt de Johnny Cash fasse réellement l'affaire sur de la musique électronique

dans un bar rempli de filles en talons hauts. *Eh boy*, dans quoi je me suis embarquée encore ?

10 h.

Mon *shift* commence. Soupir. On installe un grand sourire... Voici votre cappuccino au lait de soya madame, un muffin avec ça ?

OceanofPDF.com

Chapitre 6

Noémie

Dernier jour de mes 17 ans, l'excitation est à son comble ! J'ai ce sentiment incroyable de gouverner le monde, d'avoir tout compris à la vie. Demain, je serai majeure, j'étudie un métier que j'aime et j'ai un chum génial, trop beau et avec qui je bâtis un avenir. Sérieux, je plane littéralement dix pieds au-dessus de ma tête. J'ai envie de sortir et de crier mon bonheur à tout le monde !

— Jay ! Habille-toi, on s'en va magasiner, tu me l'avais promis. Je veux une nouvelle robe pour sortir demain soir. Il faut que je commence ma vie d'adulte en force ! En plus, on prend pas une limousine en vieilles guenilles.

— T'es sérieuse ? T'as genre 8000 robes dans ta garde-robe et il mouillasse dehors.

— Oh que si je suis sérieuse, monsieur ! En plus, c'est ma fête alors tu peux RIEN me refuser !

— Ouin. C'est ben parce que c'est ta fête, mais je t'avertis, on fait pas 200 magasins là. *Anyway*, il faut que j'aille au *Sports Experts*, j'ai pété mon bâton de hockey et je dois en acheter un autre. On fera ça en même temps.

— OK *deal*. Sur le chemin, je vais arrêter au Tao porter une camisole à Kariane, je pense qu'elle travaille. Je veux m'assurer qu'elle n'arrive pas dans la limousine avec un poncho ou un chandail de Green Peace !

Jay est encore en boxeur dans son lit, moi je suis prête depuis quinze minutes et je me bats avec des cils récalcitrants à mon mascara. En temps normal, son manque d'enthousiasme m'aurait déçue, mais aujourd'hui rien ne peut gâcher ma bonne humeur ! Il lambine encore.

— Jay, debout !

Il me regarde, l'air malicieux.

— Viens prendre ta douche avec moi.

— Euh, t'es malade ! Je viens de passer trente minutes à m'arranger pour sortir, je vais pas aller me mouiller la tête certain. Grouille, si on veut avoir le temps d'en profiter.

Jay sort de son lit, passe derrière moi, m'embrasse dans le cou et va partir la douche dans la salle de bain du sous-sol. Il revient dans la chambre, m'embrasse à nouveau au passage et me saisit de ses deux bras musclés, beaucoup plus fort que moi. Il m'entraîne de force vers la douche malgré mes cris hystériques.

— Non Jay, NON !!! Mes cheveux vont être dégueulasses !

— Oh oui, tu t'en viens avec moi. J'ai pas mal de plans pour nous deux avant d'aller magasiner, madame la fêtée.

Mes cris deviennent rapidement des fous rires et nous rentrons finalement tous les deux dans la douche.

Deux jeunes amoureux.

Kariane

— Allo Kariane.

C'est mon père qui rentre du travail, étonné de me trouver à la table de cuisine un jeudi matin.

— Je pensais que tu ouvrais le café ce matin.

— Oui, mais j'ai demandé à une collègue de me remplacer, je *feelais* pas.

Silence gêné. Mon père fait réchauffer son souper et s'assoit à la table, sans dire un mot.

— Papa, je ne t'ai jamais raconté ça, mais sais-tu ce que ta sœur Micheline m'a dit, au jour de l'an l'année passée ?

— ...

— Je te souhaite de trouver ta voie. Non mais, faut-il être conne juste un peu pour dire ça à une fille de 17 ans, voyons donc.

Je m'attendais à ce qu'il me bredouille quelques paroles inaudibles avant de s'enfuir en courant, prétextant un sommeil à rattraper. Au fond, j'avais parlé davantage pour moi que pour lui, ces foutus mots me trottaient dans la tête depuis des semaines « je te souhaite de trouver ta voie ». Je fixais le temps morose à l'extérieur, maudissant novembre et les temps pluvieux, autant ceux que j'observais par la fenêtre que ceux que j'observais à l'intérieur de moi.

— Tu sais ma puce, quand ta tante Micheline était jeune, elle rêvait d'être avocate en droit criminel. Elle était la meilleure de sa classe et avait beaucoup d'aplomb et d'assurance. Elle te ressemblait beaucoup, d'ailleurs. Le ciel semblait être la limite pour elle.

Surprise par la tangente de la conversation, je sors de ma morosité. Je me tourne vers mon père, étonnée par ses révélations. J'ai envie d'en savoir plus.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

— Elle est tombée amoureuse. Elle a rencontré son mari l'été avant de commencer ses études puis elle a commencé à sortir avec lui. Tranquillement, ses rêves sont devenus les siens et, avant qu'elle ne s'en aperçoive, elle était enceinte et mariée à un homme qui travaillait 7 jours sur 7 pour bâtir sa compagnie. Elle n'est jamais retournée à l'école et elle a vécu une vie tranquille, élevant presque seule ses deux enfants.

— C'est tellement triste.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Non mais, franchement ! Elle a abandonné tous ses rêves pour un homme peu présent et elle s'est retrouvée enfermée à la maison à faire la cuisine et le ménage avec deux enfants au lieu de plaider au tribunal.

— Kariane, ta tante Micheline est probablement la personne qui a le moins de regrets que je connaisse. Elle n'a jamais regardé en arrière et elle a bel et bien trouvé sa voie. Ce n'était peut-être pas la voie qu'elle pensait chercher, mais c'était la sienne. Elle est encore aujourd'hui très amoureuse

de son mari. Je ne te dis pas qu'elle sait parler aux gens ni que c'est la personne la plus délicate qui soit, je suis d'accord avec toi, mais elle est vraiment heureuse. Elle a adoré être une mère et une épouse, plus qu'elle n'aurait aimé gagner tous les procès du monde.

Je suis comme foudroyée par cette histoire. Là où je voyais une femme faible et dominée par son mari, qui avait mis tous ses rêves de côté pour qu'il vive les siens, mon père voit deux amoureux transis, ayant dessiné une vie faite pour eux. Je suis abasourdie.

— Alors, pourquoi penses-tu qu'elle m'ait dit ça ? Je te souhaite de trouver ta voie.

— Je pense que Micheline voit en toi la jeune fille fougueuse et fonceuse qu'elle a été autrefois. Mais je crois qu'elle y voit aussi une jeune fille intègre, forte et loyale capable de porter ceux qu'elle aime sur ses épaules. Elle ne t'a pas dit « je te souhaite de trouver un métier » ou « je te souhaite de continuer l'école », mais bien je te souhaite de trouver ta voie. Parce qu'elle sait que, pour quelqu'un comme toi, la voie peut être bien loin de l'endroit où tu la cherchais au départ. Mais ce n'est que mon opinion.

Sur ces mots, mon père se lève, met son assiette dans l'évier et se prépare à aller se coucher. Je m'apprête à me replonger dans mes réflexions, le cerveau en ébullition devant toutes ces nouvelles informations qui me bouleversent. Mon père s'arrête sur le pas de la porte.

— Tu devrais venir faire du bénévolat sur mon unité de soins palliatifs.

Et il quitte la pièce me laissant avec mon néant.

Noémie

— Noé, ça fait deux heures qu'on marche. Tu as acheté un bonnet et un sac à main, mais aucune robe. Je commence à être un peu tanné de magasiner là. En plus, tantôt les gars vont *gamer* en ligne et j'aimerais ça être revenu à temps pour embarquer avec eux.

— Ben là ! Je pensais qu'on passait la journée ensemble. En plus, je veux aller à la petite boutique sur la rue principale et passer au Tao. On

pourrait prendre un café là-bas ?

— Bof... tu sais que j'aime pas ben ça ces places de « grano » là... Écoute, on va aller à ta boutique, choisis-toi la robe que tu veux et je te la paye. Après on passe au café de ta cousine, tu lui donnes la camisole pis on va aller manger à la brasserie en allant chercher mon bâton au *Sports Experts*. Ensuite, je te dépose chez toi pis moi je vais gamer avec les gars. On va avoir passé presque toute la journée ensemble à magasiner. Parfait ça ?

— Oui OK...

Tout à coup, je commence à me sentir comme la température automnale, grise et froide. Crime, ça serait quoi de fournir un effort une fois de temps en temps pour faire des trucs que j'aime, comme magasiner ou aller prendre un café ? En plus, j'aime même pas ça la brasserie pis les serveuses en petits *tops* décolletés d'arbitre, c'est assez ordinaire comme décor pour un couple. C'est clairement pas pour me faire plaisir qu'on va là. C'est pas comme si je lui avais jamais dit en plus... L'an passé, on a fait un break de deux semaines en plein pour des affaires de même. Il avait fait des efforts quelque temps, mais là on dirait que c'est revenu exactement comme avant. Je me regarde dans le rétroviseur, je me trouve laide. Mon entrain du matin a disparu, mes cheveux sont tous gonflés par l'humidité de la douche et de la pluie et mon mascara a coulé.

On entre dans ma boutique préférée et il s'assoit sur le gros banc de cuir devant les cabines d'essayage.

— Je t'attends ici, j'ai les jambes mortes.

Ben oui, hein, pas capable de magasiner deux heures avec moi, mais un tournoi de *dek hockey* de deux jours, pas de problème ! Parfait, moi aussi je suis capable de jouer à ça. Je fais lentement toutes les rangées et les étagères de la boutique, je choisis une quinzaine de morceaux et je fais l'essayage le plus long et le plus rigoureux de toute ma vie, essayant les nombreux modèles en différentes grandeurs et couleurs, lui demandant son avis chaque fois. Un lent supplice bien mérité pour monsieur jambes en compote.

— La grise ou la blanche ?

— N’importe, les deux sont belles.

— S’il te plaît, aide-moi à choisir ! J’aime les deux.

— En tout cas, t’as des plus belles fesses dans la grise.

Commentaire poche... ou *cute* ? Je sais plus trop. Je prends la robe grise, je dépose l’amoncellement de vêtements utilisés comme accessoires de torture au comptoir de la salle d’essayage en prétextant que ça ne faisait pas et je me dirige vers la caisse. D’un coup, une camisole noire attire mon regard, dans un étalage près du sol, loin des regards. On peut y lire : « *I make my own sunshine* ».

Je souris. Jay me regarde drôlement.

— Pourquoi tu souris ?

— Je vais l’acheter à Kariane. Je pense que c’est exactement ce qu’il lui faut.

Je pense à la tête qu’elle fera en la voyant et je suis morte de rire. Elle qui s’attend à ce que je lui amène un truc uni et ben *straight*, elle va faire le saut. On se dirige vers la caisse et Jay me prend la robe et la camisole des mains.

— C’est moi qui paye, pour ta fête. Tu pourras pas dire que je te gâte pas mon cœur.

Je l’embrasse pour le remercier et sors l’attendre. N’empêche qu’au lieu de m’acheter une robe à 100 \$, pour me gâter, il aurait simplement pu passer la journée avec moi à flâner au café comme je voulais. Les gars ne comprennent jamais rien. La pluie se transforme en douce neige. Jay sort de la boutique et me donne le sac. Le Café Tao est en face de la boutique. Je m’apprête à traverser quand il s’arrête.

— Qu’est-ce que tu fais, tu viens pas avec moi ?

— Ben, ta cousine est bizarre. Je pense qu’elle ne m’aime pas. Je vais te laisser y aller et je t’attends dans le *pick-up*. C’est correct ?

My God, hein. C'est pas tout à fait ce que j'appellerais une relation fusionnelle.

— Ben oui là.

Frustrée, je traverse la rue et je fonce vers le Tao. Au moment où je pousse rageusement la porte pour entrer, elle s'ouvre sous mes mains et je percute de plein fouet le garçon qui en sort, échappant mon sac de vêtements qui se renverse sur le trottoir. L'inconnu agrippe la camisole et la regarde un instant avant de me la tendre en souriant, le regard espiègle.

— « I make my own sunshine ». C'est vrai, je suis assez d'accord.

Autour de moi le temps s'arrête l'espace de quelques secondes. Comme un film au ralenti, je détaille ses yeux, son sourire et ses cheveux un peu bouclés. Mon cœur bat dans mes oreilles, si bien que je porte peu attention à ce qu'il me dit. Le temps que je rassemble mes idées pour lui répondre, il a déjà tourné les talons et continué sa route. Mais qu'est-ce qui vient de se passer ? Je reste figée dans l'embrasement de la porte et je me répète tranquillement les mots qu'il m'a prononcés. Un sourire niais s'installe sur mon visage. Je me dirige vers le comptoir du café et demande à la serveuse où est Kariane, surprise de ne pas la voir au comptoir comme tous les jeudis.

— Kariane a pris sa journée, elle ne se sentait pas bien.

Surprise, je quitte le café et embarque dans le *pick-up* de Jay, toujours le même sourire niais aux lèvres.

— Bon, tu as retrouvé ton sourire. Il était temps ! Veux-tu qu'on aille au *Sports Experts* avant ou après le resto ?

— J'ai pas vraiment faim. Est-ce que tu pourrais me déposer chez Kariane en route plutôt ? Elle est malade, je vais aller la voir.

— C'est ça, tu passes la journée à me faire la morale que je veux aller *gamer* pis finalement tu me plantes pour aller voir ta cousine. On dirait que tu sais vraiment pas ce que tu veux aujourd'hui.

Je l'ignore volontairement, tout en regardant par la vitre. J'observe la neige qui tombe, toujours habitée par cette joie enfantine inexplicable. Je

dois absolument parler à Kariane de ce qui vient de se passer.

— Bon, encore dans la lune. C'est beau, je te dépose chez Kariane, mais tu ne pourras pas me reprocher qu'on a rien fait pour ta fête.

OceanofPDF.com

Chapitre 7

Kariane

Une lumière intense pénètre dans mes yeux, réveil brutal. J'entrouvre une paupière, comateuse, et je vois le rideau de ma fenêtre grand ouvert sur un matin de novembre immaculé de blanc. J'ai la haine envers la terre entière que ce rideau soit resté ouvert. Mal de tête fulgurant, bouche sèche... je recolle tranquillement les morceaux de la veille. Je repense à ma journée triste, à cette grande conversation avec mon père qui m'a chamboulée, à Noémie qui débarque comme le soleil au printemps et à notre superbe soirée de cousines à boire du rosé pétillant de dépanneur en écoutant pour la deux cent millième fois notre film culte à toutes les deux : *Mange, prie, aime*. Un léger sourire se dessine sur mes lèvres, définitivement le premier de la journée et peut-être le seul qui verra le jour. Je repense à Noémie et à son arrivée en trombe hier après-midi, excitée comme si elle avait *frenché* Justin Timberlake et réclamant une soirée de filles pour sa dernière nuit en tant que mineure. Je la regarde qui dort à côté de moi, elle me semble paisible. Je sors doucement du lit, sans la réveiller. Premièrement, j'ai beaucoup trop mal à la tête pour me claquer un round deux de discussions de filles et deuxièmement, je me rappelle qu'elle aura besoin d'énormément de sommeil si elle veut être présentable pour sa grande soirée de 18 ans qu'elle attend avec impatience depuis qu'elle a genre 12 ans. *Oh my God*, la pauvre, elle va devoir sourire et jaser avec tout le monde pendant toute la soirée avec sa gueule de bois légendaire, ouf ! Pendant ce temps-là, je vais boire une petite bière bien tranquille avec Sébastien dans un coin du bar probablement en gardant mes lunettes de soleil à l'intérieur, sans parler à personne et en tentant de me faire oublier. Dans le cas présent, c'est plutôt un avantage quand personne ne s'attend à te voir danser. Je descends les escaliers, active la cafetière et m'assois à ma place habituelle à la table de cuisine pour regarder l'hiver qui arrive prématurément. Quand j'étais jeune, je voyais ma mère prendre son café

tous les matins à cet endroit et regarder elle aussi dehors, tantôt les bourgeons et les oiseaux, tantôt nos petits voisins faire des bonshommes de neige. Cette femme était d'un calme et d'une douceur, c'était tellement apaisant. Elle était comme le silence au petit matin. Après sa mort, je n'ai retrouvé ce calme et cette douceur nulle part. C'est pour ça que j'aime tant me lever avant tout le monde et profiter de ce moment unique dans la journée, j'ai l'impression de retrouver une partie d'elle.

Les mots de Noémie me reviennent, ceux qu'elle a prononcés au moment où elle débouchait la deuxième bouteille de vin, très très peu de temps après avoir terminé la première, si mes souvenirs sont exacts.

— Toi là, crois-tu à ça le coup de foudre ?

J'ai failli m'étouffer avec ma gorgée.

— Hein ? Tu veux dire, comme dans les films-là ?! Étincelles, papillons, musique de fond et tout le tralala ?

— Ben non, niaiseuse... Plus comme le temps qui arrête, qui ralentit la première fois que tu vois une personne, que tu as l'impression d'en être amoureuse instantanément et de connaître la personne depuis toujours.

Sa question me surprenait beaucoup, surtout venant d'une fille qui sort avec le même gars depuis le secondaire 4 et qu'elle le connaît depuis l'école primaire. Je trouvais que ça sortait de nulle part.

— Euh. Ben, je sais pas. Je m'attendais pas trop à un questionnement aussi profond. Personnellement, je crois pas être capable de ressentir ça, en tout cas ça m'est jamais arrivé. Je suis pas assez romantique pour ça, je suis pas sûre que j'ai tous les bons morceaux à la bonne place pour que ça m'arrive un jour.

— Arrête ! C'est pas une question d'être romantique. C'est chimique. T'as même pas ressenti ça avec Clara ?

— Même pas avec Clara.

— Pis avec Sébastien, ton mystérieux amant dont tu me parles, mais que tu ne m'as jamais présenté ?

— Sébastien c'est juste un ami. Disons comme un grand frère. Ouin, disons un grand frère qui n'est pas de ta famille et avec qui tu dors en cuillère. Mais tout habillés ! Sauf une fois. Pis que tu aimes beaucoup. Mais pas assez. Pas de cette façon-là en tout cas.

L'alcool me faisait perdre mon assurance habituelle et je m'emmêlais dans mes pinceaux, trahissant une part du chaos qu'il y avait dans ma tête. Elle m'a alors regardée d'une drôle de façon. J'appréhendais la suite. Pour la première fois de ma vie, j'étais légèrement mal à l'aise face à elle. Par contre, c'est sa réponse qui m'a encore plus déstabilisée.

— T'es tellement hot, Kariane. Sérieux, je t'envie. C'est clair que t'as jamais ressenti ça pour personne, un coup de foudre, *fuck* c'est toi la foudre !! Tu ne te laisseras jamais emprisonner dans une relation qui ne te ressemble pas, toi...

Son commentaire me donnait autant envie de rire que de pleurer. Bon, elle était saoule et c'était franchement mignon de voir dans ses grands yeux cette espèce d'admiration naïve qu'elle entretient à propos de moi depuis notre enfance. Elle est sans aucun doute mon meilleur public pour toutes ces fausses impressions que je véhicule à propos de moi. En même temps, je m'en voulais de ne pas lui avoir raconté toute la vérité sur le fait que Clara était partie et que ça m'avait anéantie. Je lui avais raconté qu'elle était partie pendant notre voyage, mais que ça m'arrangeait bien parce que j'étais libre de voir qui je voulais, notamment Sébastien. Je sais qu'au fond d'elle, elle savait que je n'allais pas bien, qu'elle le ressentait, mais qu'elle ne m'en parlait jamais. Elle attendait sûrement que je sois prête. Je me sentais hypocrite même avec la personne la plus proche de moi, celle que j'aimais le plus au monde. Je reviens dans l'instant présent en voyant le voisin déneiger les quelques millimètres de neige sur sa voiture comme s'il s'agissait de la tempête du siècle. Je regarde la neige fondre tranquillement sur le pavé et je me sens comme elle.

Hier soir, Noémie m'a raconté sa brève rencontre avec l'inconnu-homme-de-ses-rêves. Honnêtement, je ne l'avais jamais vue comme cela, elle brillait presque dans le noir tellement elle était scintillante. Avec du recul, je me dis qu'elle devrait se sentir comme ça plus souvent au lieu de s'en faire avec les moindres détails de sa vie, elle serait moins stressée. Elle

était tellement belle quand elle me parlait de son coup de foudre, je rêve de me sentir comme ça l'espace d'un instant. Je tourne dans ma tête les mots qu'elle m'a dits : « Tu ne te laisseras jamais emprisonner dans une relation qui ne te ressemble pas, toi (...) » et je n'arrive pas à savoir si elle faisait allusion à sa relation avec son chum ou si elle divaguait seulement à cause du vin pétillant. Je l'entends descendre les escaliers et ça me tire de mes réflexions. Peu importe mes craintes, je ne crois pas que ce soit la bonne journée pour remettre en question sa relation de deux ans avec son chum.

— *Ayoooooooooye*. Mal de tête fois un million à matin.

Elle sort à peine des vapes et elle s'écroule sur la chaise devant moi.

— *Hey hey hey !* Bon matin la fêtée ! 18 ans HIP HIP HIP, HOURRA.

J'ai quand même trente minutes de réveil et un café d'avance sur elle.

— *Shut up*. Café tout de suite, pis en intraveineuse s'il vous plaît.

— Ouin, tu es pas mal moins fringante qu'hier soir quand tu as débarqué avec tes deux bouteilles de vin et ton histoire de coup de foudre. En plus, je veux pas t'écœurer, mais dans douze heures ben pile, tu vas être pognée dans une robe qui te pète sur le corps, assise dans une limousine, à boire du mousseux cheap en trinquant à ta majorité et en prenant des *selfies*. Est-tu pas belle la vie à 18 ans, *hein !*

Le doigt d'honneur magistral qu'elle m'adresse à ce moment précis étant grandement mérité, je garde le reste de mes moqueries pour moi. Au même moment, mon père entre dans la cuisine témoin de ce grand geste tendre entre cousines.

— Tiens, tiens, les deux enfants terribles, vous avez une mine d'enterrement à matin, grosse soirée ?

Noémie et moi pouffons de rire au même moment comme deux adolescentes prises en flagrant délit. Ça nous rappelle drôlement une scène similaire, quelques années auparavant, quand nous avions viré notre première brosse avec la crème de menthe verte de mon père, cachées dans le grenier. Un souvenir épouvantable, mais au combien mémorable ! Il continue :

— Bonne fête ma nièce préférée. Je ne pourrai pas aller à ton souper de fête samedi parce que c'est ma fin de semaine à l'hôpital et je ne pouvais pas échanger. T'as pas ton auto ? Veux-tu que j'aille te porter chez toi ? On ne laisse pas marcher la fêtée.

Noémie m'adresse un demi-sourire. Elle savait très bien qu'il esquiverait son souper de fête, mais elle semble tout de même déçue.

— Merci ! C'est pas grave pour mon *party* de fête, on se reprend la prochaine fois. Merci pour l'offre de *lift*, mais Kariane travaille à midi au Tao, je vais embarquer avec elle et elle va me laisser en chemin.

— Ouais, comme ça elle va peut-être foncer une deuxième fois par mégarde dans son bel inconnu.

Noémie me donne un coup de pied sur le tibia, en dessous de la table, avec une fougue impressionnante pour une fille qui a une aussi intense gueule de bois.

Elle m'adresse un regard équivalent à une menace de mort. Il faut croire que l'heure n'est plus à l'allégresse et aux coups de foudre avec des hommes mystères.

Noémie

La première chose dont je me suis souvenue ce matin, c'est la dégueulasse impression que j'avais d'avoir trompé Jay quand je me suis couchée hier soir après avoir parlé avec Kariane, pendant des heures, de mon *wannabe* coup de foudre. Je crois même qu'après la deuxième bouteille de vin, je l'appelais l'inconnu-homme-de-mes-rêves... la honte. Un coup l'excitation passée, je me suis sentie infidèle et menteuse, des sentiments que j'expérimentais pour la première fois de ma vie. Pendant notre *break* de l'année passée, Jay avait couché avec une autre fille, mais moi je l'avais attendu. Je me demande s'il a éprouvé les mêmes regrets que moi, quand il était avec cette fille. *Anyway*, je déteste me sentir comme ça. Je ne sais pas comment les gens font pour tromper leur chum ou leur blonde, dans la vraie vie en plus et pas seulement dans leurs rêveries. La deuxième chose qui m'est venue en tête en me réveillant abruptement ce

matin, c'est la sortie de ce soir pour ma fête et je me suis mise instantanément à angoisser sur comment j'allais réagir quand j'allais être avec Jay, devant tout le monde et que je devrai vivre avec mon malaise. En plus, avec la gueule de bois que j'ai, la soirée promet d'être fastidieuse. D'un coup, je m'offre une superbe tape dans le front et je m'adresse à moi-même : « Noémie, t'es donc ben épaisse. T'as foncé dans un gars pis tu t'es imaginé le marier et lui faire trois enfants. T'as pas trompé ton chum là. C'est beau, on se réveille. Ça fait des années que tu t'imagines ta fête de 18 ans, arrête de capoter pour rien et profite-en donc ! » N'empêche que je me sens mal, même si j'ai juste fantasmé comme une adolescente, saoule avec ma cousine, sur un gars que je ne reverrai jamais. Je ne peux rien y faire, je suis faite de même. Je descends rejoindre Kariane et instantanément ses cris de bonne fête me rappellent mon mal de bloc intense et ma déshydratation sévère.

— *Shut up.* Café tout de suite, pis en intraveineuse s'il vous plaît.

Kariane a retrouvé son humour et son assurance légendaire, mais des bribes de nos conversations d'hier me reviennent, peu à peu. Je scrute ses yeux à la recherche d'une tristesse que j'étais sûre d'avoir devinée lors de nos discussions sur l'amour de la veille... *nada*. J'avais peut-être halluciné. Je *feélais* tellement fleur bleue hier soir, j'aurais probablement pu inventer une vie amoureuse secrète à n'importe qui, même à Luce, la mère de Jay.

Lorsque mon oncle quitte la cuisine pour aller dormir, nous remontons à l'étage pour nous préparer à quitter la maison, Kariane pour aller travailler et moi pour tenter de récupérer un peu d'énergie en prévision de la soirée à venir. Tout d'un coup, je regrette d'avoir organisé une grosse fête aussi pimpante et j'anticipe les pires scénarios : la probabilité gênante que personne ne parle dans la limousine, une soirée plate au bar, mes nouvelles amies d'esthétique qui ne s'entendent pas avec la gang, etc. Je veux tellement que tout se passe bien que je commence à sentir un nœud dans mon estomac. À moins que ce soit l'alcool de la veille ?

— *Eh*, Noé, j'ai super faim. Ça te tente-tu qu'on parte plus tôt et qu'on mange un morceau au café avant que je commence à travailler ?

Je ressens un léger vertige et les papillons reviennent. Je rejoue dans ma tête le moment où j'ai foncé dans le gars aux cheveux bruns bouclés. Je ne peux m'empêcher de me demander s'il sera encore au café. « *I make my own sunshine...* c'est vrai, je suis assez d'accord. »

— Noooééé. Tu dors, ton moulin va trop vite. Je te parle. Sors de la lune.

Son allusion à la comptine de notre enfance est bien mignonne, mais elle ne calme pas mes projections mentales d'un avenir qui n'existera probablement jamais.

— Oui, oui. Un latté végan au Tao, c'est parfait.

Elle me dévisage.

— *Euh*, ça va ? T'es bizarre.

— Oui, oui, ça va. Je suis juste fatiguée pis stressée pour ce soir.

— Dé-stresse. Ça va bien aller, tu devrais prendre de grandes respirations. En passant merci pour la camisole... *I make my own sunshine*, maudite Noémie, il y a ben juste toi pour me faire porter une affaire de même en plein mois de novembre. Une chance que je t'aime et que c'est ta fête. Après la soirée, cette camisole, je la BRÛLE !

J'écoute à peine, je regarde le soleil qui se pointe maintenant à l'horizon comme pour me rappeler qu'il était toujours là.

« ... *I make my own sunshine. C'est vrai, je suis assez d'accord.* »

Chapitre 8

Kariane

— Merde Sébas, je peux pas croire que je t'ai laissé me convaincre d'aller là. En plus, dans la vie, j'ai genre trois paires de souliers en tout, incluant mes sandales et mes bottes d'hiver. Qu'est-ce que tu veux bien que je mette pour aller veiller dans un club, je ne crois pas que mes *Converse* dépareillés vont *fiter* dans le décor avec les amis de Noémie.

Sébastien, assis sur ma chaise de bureau, m'observe et rit doucement.

— Alors, j' imagine que tu vas mettre tes *Converse*, hein ! Pis depuis quand tu stresses de même avec ton apparence physique toi ? Il va falloir que tu te dépêches, il est 20 h 45. On va finir par être en retard. La limousine part à 21 h de chez ta cousine, c'est ça ?

Je lui jette un sourire légèrement désespéré.

— Je sais, je sais ! Mais c'est le fait de sortir avec les amis de Noémie qui me stresse de même. D'habitude, je trouve gentiment une excuse pour ne pas y aller, mais là c'est ses 18 ans quand même ! D'ailleurs, merci encore de m'accompagner, tu me sauves la vie. Je sais que toi non plus, c'est pas trop ton genre de soirée. Sérieux, j'adore Noémie, mais ses amies et les amis de son chum *ouf*... je ne me serais pas vue aller là toute seule.

— C'est normal, c'est ce que fait un ami.

Je fais dos à Sébastien quand il prononce ces mots et étrangement, je les reçois comme une douche froide. Au fond, je savais depuis longtemps que ce moment allait arriver un jour ou l'autre et que nous n'étions pas un couple, mais il me semble que de savoir que cette possibilité existait toujours un peu me sécurisait. Je sais que c'est égoïste, mais tant qu'il était amoureux de moi, j'étais réconfortée à l'idée de savoir qu'un plan b existait toujours et qu'il m'attendait quelque part avec un chocolat chaud et une

couverture en flanelle carreautee. Même si je suis blessée, je feins l'assurance comme toujours et je lui lance, le regard moqueur :

— D'ailleurs, ce soir c'est peut-être ta grande soirée ! Il serait pas mal temps que tu te trouves une blonde. Tu commences à être un peu collant. Comme tu es toujours avec moi, ça m'empêche de *cruiser*. Je vais finir vieille fille si on continue de même pis j'ai pas envie d'adopter des chats.

Il rit, c'est bon signe. Quelque part, je crois qu'il est soulagé de ma réaction, il devait craindre que je me braque. Même si au fond je suis froissée à l'intérieur, mais je ne le laisse pas transparaître.

— Oui, mais tu me connais, je suis un éternel romantique, j'attends qu'elle tombe du ciel, comme dans les films d'amour.

Beurk, un autre romantique.

— Oh, mon Dieu, vous me saoulez avec vos histoires d'amour à l'eau de rose ! Je sais pas si c'est les premières neiges qui vous rendent fous, mais je suis à veille de m'exiler au pôle Sud tellement je suis tannée de vous entendre parler de coup de foudre.

— Parlant d'exil, si tu veux pas que ta cousine t'envoie vivre en Sibérie pour avoir manqué sa fête, il est 21 h pile. On est définitivement en retard.

— *FUCK*. Au pire, on essaiera d'attraper la limousine en route.

J'enfile finalement mes *Converse* dépareillés, considérant que les bottes de neige doublées et les sandales en cuir n'étaient pas vraiment de mise pour un party de 18 ans, dans un *nightclub* en plein mois de novembre.

Malgré le fait que je suis pressée de partir, je regarde mon reflet une dernière fois dans le miroir. Mes *dreadlocks* jurent définitivement avec la camisole, qui pourtant, semble être de circonstance. Noémie est passée rapidement au café tantôt et elle m'a légèrement maquillée en me répétant en boucle : « T'as pas le choix, c'est ma fête et tu m'aimes. » Elle avait tellement peur que je ne sois pas sur mon 31 pour l'occasion que j'ai failli lui demander de me prêter des chaussures. Je ne l'ai pas fait, car petit un, j'avais peur de finir en bottes léopard et petit deux, j'avais peur qu'elle y voie un signe de vulnérabilité. Pour une rare fois, toute cette assurance que j'utilisais comme bouclier humain semblait me quitter. Je me regarde plus

attentivement et je me trouve finalement plutôt jolie avec ce maquillage discret, moi qui n'en porte jamais. Néanmoins, j'ai l'impression de voir une imposture dans mon reflet sans pour autant réussir à en trouver la nature. Sébastien me tire par un bras pour me rappeler que le temps n'est pas aux longues introspections.

— Grouille Cendrillon, j'ai fait partir le char et il va se transformer en citrouille si ça continue.

Noémie

20 h 50.

Oh my God, je suis tellement énervée ! Je ne tiens plus en place. Je fais les cent pas dans la maison, au plus grand désespoir de Jay qui me regarde, affalé sur le lit.

— *Hey*, paquet de nerfs, assois-toi là ! Les gens ne vont pas arriver plus vite si tu regardes par la fenêtre toutes les trois secondes.

Je lui lance un regard noir. Depuis qu'il est arrivé, on dirait qu'il fait tout pour m'énervier. Je regarde dans le miroir pour une soixantième fois de façon purement obsessionnelle compulsive. Le *look* est parfait. J'ai même réussi à cacher mes épouvantables cernes laissés comme souvenir de ma dernière nuit en tant que mineure, nuit presque aussi épique que l'épisode de la crème de menthe de notre adolescence. Je prends machinalement mon fer à friser pour corriger une dernière boucle.

— Ça suffit la maniaque. Tes cheveux vont fondre. Viens donc te coller à place avant que le monde arrive, on aurait peut-être même le temps de faire « *une petite vite* ».

— T'es malade, je vais tout défaire mes cheveux et les gens vont arriver d'une minute à l'autre. Pis toi-même maniaque, on dirait que tu penses juste à ça.

Je lui lance un deuxième regard incendiaire, mais au même moment, il m'empoigne et me tire contre lui sur le lit. Progressivement, je relâche mes défenses et je me laisse embrasser. Il glisse une main sous ma robe et moi

sous son chandail. Je caresse ses abdominaux sculptés et passe mes ongles manucurés dans sa nuque aux cheveux ras. Il frissonne. Il a cet effet sur moi, celui de me faire abandonner tout combat quand je suis dans ses bras. La sonnerie de la porte me ramène à la raison. 21 h, nos amis arrivent.

Je constate que Sarah et Mélanie sont déjà en bas en train de parler avec Joey et Jeff, les meilleurs amis de Jay. Ces trois-là sont inséparables depuis le primaire et le fait qu'ils partagent quasiment le même prénom est devenu une sorte de *running gag* pour tout le monde. On les appelle simplement les « J ». Bien sûr, Joey et Jeff ont très rapidement *spotté* mes deux nouvelles amies du cours d'esthétique. Ça fait deux ans qu'ils me demandent de les *matcher* avec des copines, mais je réalise qu'ils n'ont pas vraiment besoin de mon intervention pour les *cruiser*, elles ont l'air pas mal de leur goût.

Jay lance tout bonnement :

— *Alright*, tout le monde est là, on peut décoller. Allez hop, tout le monde dans la limousine !

— Ben non, Jay, Kariane et son amie sont pas encore là.

— Voyons donc mon cœur, tu sais bien qu'elle viendra pas.

Je regarde mon cellulaire, aucun texto. Et si Jay avait raison et qu'elle n'avait jamais eu l'intention de venir ? Je vois bien le regard compatissant qu'il me lance, il est clairement convaincu que Kariane n'a jamais eu l'intention de nous accompagner.

— Écoute, on va prendre un verre dans la limousine et si à 21 h 15 elle n'est pas là, on décolle sans elle, *ok* ?

— OK... faites *popper* le champagne !

Mon faux entrain ne berne personne. Je commence à réaliser que Jay a peut-être raison.

21 h 15.

— Mon cœur, ta cousine n'est pas là et elle ne t'a pas donné de nouvelles. On ne restera pas ici toute la soirée. On décolle et au pire elle viendra nous rejoindre là-bas, si elle te donne signe de vie.

— OK.

Je suis triste, mais Jay n’y fait pas vraiment attention et fait signe au chauffeur de partir. Nous avançons d’à peine trente mètres qu’on entend cogner vigoureusement à la fenêtre. La limousine s’immobilise et Kariane entre en trombe par la portière en s’excusant du retard prétextant un questionnement existentiel envers les bons souliers à mettre pour l’occasion. Une personne la suit. Je m’attendais à voir Clara entrer, mais je réalise que c’est un garçon qui l’accompagne. Un garçon aux cheveux bruns, légèrement bouclés.

Mon cœur s’arrête net dans ma poitrine et mon souffle fait de même.

Je regarde l’ami de Kariane et je deviens livide.

Ces cheveux bruns bouclés.

Ces longs cils qui rendent ces yeux tellement doux.

Ce sourire naturel, comme magique.

C’était lui, le garçon dans lequel j’ai foncé, dans le portique du Café Tao.

— Noémie, je te présente mon ami Sébastien.

Chapitre 9

Noémie

Il ne m'a pas reconnue. Je veux dire, je viens de passer 24 h à ressasser sans arrêt la minute où nos vies se sont croisées comme une enfant qui raconterait sa rencontre avec une licorne et lui n'a pas l'air de se souvenir de m'avoir même déjà vue. Je suis littéralement furieuse d'avoir été aussi conne. À peine entrée dans le bar, je commande une tournée de shooter et je m'enfuis sur la piste de danse avec Sarah et Mel pour nous déhancher sauvagement et ainsi extérioriser ma hargne. Dans le moment présent, c'est ce que je trouve de plus mature à faire.

— Wow Noé ! Tu es vraiment en feu ce soir ! Est-ce qu'on prend un break, je suis moooorte.

— *Oh my God* moi aussi, tu vas avoir ma peau !

Sarah et Mélanie me supplient du regard d'accepter cette pause grandement méritée.

— Allez-y, moi je continue un peu de danser, ça fait trop de bien de se lâcher un peu.

La vérité c'est que je suis de très mauvaise compagnie. Je suis triste d'avoir *surfé* sur une niaiserie de même, comme si le coup de foudre existait vraiment. En même temps, je suis dégoûtée d'y avoir prêté une si grande attention sans que ce soit réciproque. Finalement, je suis fâchée contre Jay parce qu'il reste assis à sa table avec ses amis et qu'il ne veut pas venir danser avec moi. J'évite bien entendu Kariane, car j'ai peur de me retrouver nez à nez avec Sébastien. Même si la piste de danse est devenue mon nouveau refuge, j'en sors brièvement pour essayer à nouveau d'y amener Jay. On dirait que je ressens le besoin de parader avec mon chum, devant tout le bar.

— Bébé, viens danser avec moi s'il te plaiiiiit. C'est ma fête ! Tu fais jamais rien pour me faire plaisir.

J'ai lancé cette phrase sur un ton un peu trop princesse à mon goût et il l'a remarqué.

— *Eh* toi, je sais pas ce que tu as aujourd'hui, mais depuis tantôt que t'es bête avec moi. Tu le sais que j'aime pas danser, c'est pas nouveau. Ça changera pas parce que c'est ta fête.

Frustrée, je tourne les talons et je me dirige vers le bar. J'ai besoin d'un *drink*. En chemin, je croise Kariane qui revient des toilettes.

— Toi et moi, au bar. TOUT de suite.

Elle me regarde drôlement.

— À vos ordres, mon colonel.

Le barman me donne ma commande, quatre tequilas.

— Héééépeulaï Noé, tu sors l'artillerie lourde. À quoi on boit ?

Je réfléchis un instant.

— À l'amour de *marde*.

J'ai dit ça instinctivement, mais bien sûr, Kariane ne comprend absolument rien à mon comportement.

— ... Hey ben, comme tu veux alors ! À L'AMOUR DE *MARDE* !

Cul sec.

— Kari, c'est à ton tour. À quoi on boit ?

— À novembre de *marde* !

Soudain, je m'immobilise les yeux ronds, énormes, comme si j'avais vu un fantôme. Je quitte mon tabouret en marmonnant quelque chose d'intelligible à Kariane. Elle me suit du regard un moment, mais je me perds dans la foule. Je me dirige vers la piste de danse où je vois Mel et Sarah se trémousser en compagnie... de Jeff, Joey et Jay. *Rrrrrrrrrrrrr*, je vois noir. Je fonce sur la piste de danse et je prends Jay à part :

— T'es sérieux là !? C'est quoi, quand c'est pas moi qui te le demande, tout d'un coup ça te tente de danser.

— Ça pas rapport, mes amis s'en allaient danser, je savais pas t'étais où et je voulais pas rester tout seul à ma table comme un con.

— Pis moi que je sois toute seule à danser comme une conne le soir de ma fête, tu t'en fous, hein.

— Là, Noémie, je suis plus qu'écœuré que tu m'engueules pour rien pis arrête donc de capoter avec ta fête. On dirait que tout le monde a du fun, sauf toi. Si tu te mets pas un sourire dans face *drette-là*, les gars pis moi on va juste sacrer notre camp pis tu reviendras toute seule avec tes amies dans ta belle limousine de fêtée.

Je suis maintenant rouge de colère. Je quitte la piste de danse en furie et des larmes me montent aux yeux. Non, mais quel con ! Comment peut-il ne pas comprendre comment je me sens ? Faut quand même pas avoir un doctorat pour comprendre une fille ! Pendant que je marche dans le bar, enragée sans destination précise, je vois Kariane seule au bar qui prend des *shooters*... beaucoup de *shooters*. Je décide de la rejoindre et en arrivant, je lance :

— Belle soirée de *marde*.

— À qui le dis-tu ! *Criss*, je viens de croiser Clara, main dans la main avec sa BLONDE. Miss « je crois pas aux étiquettes et je veux pas m'attacher » a une BLONDE.

Elle a l'air émotionnellement détruite.

— Ark, sérieux, je suis dégoûtée pour toi.

Elle continue à boire des *shooters* sans me prêter une réelle attention.

— En veux-tu une meilleure ? Jay danse avec mes amies, mais avec moi, pas question. Ben non, hein, qu'est-ce que le monde dirait ? Il ne se soucie jamais de ce que je veux moi.

Entre deux verres, elle me regarde et semble m'analyser. Malgré le fait que nous nous connaissons depuis dix-huit ans maintenant, je ne reconnais pas le regard qu'elle pose sur moi actuellement. Le sourire qui peut faire

fondre le monde entier a complètement disparu de son visage. Après un moment, elle se lance :

— Noé, dis-moi à quel moment tu es devenue la fille qui attend après son chum pour danser ?

Son commentaire me glace. J'attends la suite, comme une accusée à son procès.

— Ah oui et j'allais oublier : Jay, c'est un con, ça l'a toujours été et ça le sera toujours. Grandis un peu.

Même si elle ne m'a pas touché, ses paroles ont sur moi l'effet d'une très violente claque au visage. Je me dis qu'elle a clairement dépassé le stade où on est juste un peu « réchauffées » par l'alcool et que sa colère la fait totalement délirer. Je l'excuse d'avance dans ma tête, incapable d'accepter le fait qu'elle puisse me dire des choses aussi horribles en les pensant vraiment, pas Kariane, pas mon âme sœur.

— Ben voyons, Kari, que tu me dis ça. C'est pas parce que Clara a une blonde que t'es obligée de me rabaisser comme ça, je t'ai rien fait.

Je la regarde d'un air complètement dérouté, espérant des excuses de sa part ou du moins des explications.

— Si tu ne m'avais pas obligée à venir ici, rien de tout ça ne se serait produit.

Elle boit son dernier shooter en évitant soigneusement mon regard et elle pique à travers la piste de danse en me laissant seule au bar. J'éclate en sanglots et le trop-plein d'émotion sort tout d'un coup. Trop plein de Kariane et de ses mots méchants, trop plein de Jay et de sa mauvaise façon de me démontrer son amour, trop plein de Sébastien pour qui je n'étais même pas un souvenir alors que lui m'avait troublée. Finalement, j'en avais marre, marre de cette soirée *fiasco* qui aurait pourtant dû être parfaite. *My God* que je suis pathétique, une vraie mascarade. Je lance des regards de détresse en direction de la piste de danse, espérant que Jay me voit et qu'il vienne à mon secours comme un prince ou un chevalier ou *whatever*, mais rien. Je le fixe hargneusement... il est trop occupé à danser avec ses amis qui, eux, collent tout ce qui porte une minijupe sur la piste de danse. Je

cours vers l'extérieur sans manteau par cette froide nuit de novembre. J'ai tellement besoin de respirer, j'ai juste besoin d'air et de me rafraîchir les idées. J'en peux juste plus de ce bruit, de cette musique et de ce bar merdique. Je me sens déroutée. Rien ne se déroule comme je veux... j'ai 18 ans depuis moins de vingt-quatre heures et j'en ai déjà marre. Je m'assois sur le banc installé devant le bar et je tente de ravaler mes larmes, de retrouver un peu de dignité. Je me regarde dans le petit miroir que je garde dans ma sacoche et j'essaie de limiter les dégâts sur mon maquillage. Il va bien falloir que je rentre à un moment ou à un autre et que j'affronte le monde. C'est pas vrai qu'ils vont se dire que je suis allée pleurer seule dehors. Il ne faut absolument pas que ça paraisse, au moins l'air glacial va m'aider. Enfin quelque chose qui joue en ma faveur. La porte du bar s'ouvre derrière moi et j'entends résonner le bruit des *speakers* à l'extérieur, comme un rappel de l'anarchie mentale que j'ai ressentie quand j'y étais. Je ne me retourne pas, mais secrètement j'espère que c'est Jay qui est venu s'excuser et qui veut que je rentre avec lui. Peut-être que cette soirée peut encore être sauvée, tout compte fait. Je sens mon manteau glisser sur mes épaules et me couper du froid extérieur. Je suis déjà reconnaissante et je me sens prête à repartir en neuf. Je me retourne tranquillement, quand je l'aperçois.

— Je t'ai vue courir vers l'extérieur sans manteau, je me suis dit que ce devait être pas mal froid.

Sébastien. Il m'a vue triste et est venu à ma rescousse, comme ça, naturellement. Il m'adresse le même sourire tendre que lorsque je l'ai renversé au café, la veille. Un regard chaleureux, couvrant, un regard qui fait se sentir bien comme devant un feu de cheminée, en plein mois de février. Il s'assoit sur le banc, à côté de moi.

— Alors, qu'est-ce qui peut troubler de la sorte la reine de la fête ?

Je devrais me sentir gênée qu'il me voie comme ça, mais étrangement je me suis mise à lui parler comme si je l'avais toujours connu.

— Ah, je sais pas... Je pense que je suis seulement fatiguée, avec Kariane on a pas mal bu hier. J'avais beaucoup d'attentes pour ma fête de 18 ans et on dirait que tout me déçoit, rien n'est comme je l'avais imaginé.

En plus, Kariane a été pas mal bête avec moi... ça ne lui ressemble pas, je ne comprends pas ce que je lui ai fait pour qu'elle me dise tout ça.

J'aurais voulu lui dire que le fait qu'il ne m'ait pas reconnue suite à notre *eye contact* d'hier m'a fait péter les plombs comme une gamine, mais heureusement, malgré les nombreux shooter à mon actif, je me suis retenue.

— Ouin... je pense que Kariane ne va vraiment pas bien en ce moment. Je ne sais pas si tu vas me croire, mais quand j'ai récupéré ton manteau, j'ai vu Kariane danser sur un speaker avec Jeff, l'ami de ton chum. Ils se tripotaient, c'était assez troublant en fait.

Il ricane. Il ne semble ni jaloux, ni fâché de cette vision. Bizarrement, sa réaction me révolte un peu. Je lui réponds assez sèchement.

— Wow.

Surpris, il se tourne vers moi.

— Hein ? Wow quoi ?

— Ben là ! Comment tu fais pour ne même pas être un peu jaloux quand tu la surprends avec d'autres gars comme ça ? Ça ne me rentre vraiment pas dans la tête.

Son visage affiche un regard surpris qu'il ne tente absolument pas de cacher.

— Quoi ?! Ben, premièrement Kariane et moi on n'est pas ensemble. J'aurais voulu à une époque, mais plus maintenant. Au fond, je ne crois pas qu'elle ait déjà été amoureuse de moi, même pas un peu. Je ne sais pas ce que Clara lui a fait, mais elle est différente depuis qu'elle est revenue de voyage, comme brisée. Deuxièmement, contrairement à Kariane, moi je suis très vieille école en matière de relations : hétérosexuel, monogame et je ne partage pas ma blonde... je suis plate de même ! Je sais, je sais, je ne suis pas de mon époque, mais bon, que veux-tu, on est comme on est et moi je suis un dinosaure.

Le ton de la conversation est redevenu léger et facile. Les mots coulent naturellement entre nous et ce moment est définitivement le moment le plus

agréable de ma soirée. Nous restons un moment immobiles dans la nuit à respirer tranquillement le froid, paisibles, puis il relance la conversation.

— Toi, ça fait longtemps que tu es avec ton *chum* ?

Au même moment, la porte s'ouvre brusquement et Jay sort, l'air impatient.

— Crime, c'est là que t'étais. Ça fait dix minutes que je te cherche. Pas de danger que tu me le dises que tu vas dehors. En tout cas, c'est l'heure de partir, la limousine nous attend en arrière. Tes amies sont où ? Je rentre dire aux gars que je t'ai retrouvée, pogne les filles et on se retrouve tous en arrière dans cinq minutes.

Il referme la porte et le boucan cesse au même moment. La nuit retrouve son calme. Sébastien me lance un autre de ses regards compatissants et je me dis que je dois faire pitié comme un chiot, car c'est le énième regard de ce genre qu'il porte sur moi. On rentre ensemble et je retrouve Kariane toujours à se déhancher sur le *speaker*, cette fois-ci avec une rousse en mini-jupe et mes deux amies esthéticiennes. Avec l'aide de Sébastien, on les traîne toutes de force dans la limousine malgré leurs retentissantes plaintes.

— *Eh* on avait du *fuuuun* là.

— « Casseux de party ».

— Ramène-moi sur le *dancefloor*, je veux le numéro de la rousse. J'aime les rousses.

Clairement, Kariane a décidé de tourner la page « Clara » d'une façon assez drastique en substituant une rousse pour une autre. Une fois toutes les charmantes filles ivres, qui n'avaient plus rien à voir avec de belles et candides princesses, entassées dans la limousine, le chauffeur décolle pour nous déposer chacun chez soi, moyennant un impressionnant pourboire. Après avoir déposé Jeff et Sarah chez cette dernière (après que Jeff se soit essayé sur Kariane quelques minutes auparavant, un gentleman quoi) et Joey et Mélanie sur un coin de rue sombre pendant qu'ils s'enfuyaient en ricanant, comme deux adolescents, je me retourne vers Jay et je me rends compte qu'il s'est endormi sur la banquette. Je soupire, exaspérée. Il ne

reste donc que Kariane, Sébastien et moi. Je suis toujours extrêmement frustrée par ce que Kariane m'a dit, mais elle ne semble plus s'en souvenir. Un malaise palpable règne dans la limousine et Sébastien ne semble plus savoir où se mettre entre mon air bête et Kariane qui parle sans arrêt, sautant du coq à l'âne.

— As-tu vu comment elle est laide, la blonde de Clara. N'importe quoi ! Je peux pas croire que je suis partie sans le numéro de la fille sur le *speaker*, je suis trop conne. Eh, on va tu manger des ailes de poulet, j'en ai pas mangé depuis des années, il me semble que ça serait bon.

— Ouin ben t'es végane, je te rappelle. On vous dépose où ?

Sébastien me regarde, l'air sincèrement désolé de la situation.

— Je pense que je vais l'amener chez nous. Son père doit travailler cette nuit et je veux pas qu'elle soit toute seule. J'habite l'appartement en haut du Café Tao.

Arrivés devant le Tao, Kariane, devenue verte, sort en trombe et se met à vomir à quelques pas de la porte de la limousine.

— Oups, désolé pour ça aussi, me dit Sébastien.

Il n'arrête pas de s'excuser pour tout, même ce dont il n'est pas responsable. Je trouve ça charmant. Il est en train de se glisser en dehors de la limousine quand je lui dis :

— Il va falloir que tu arrêtes de t'excuser pour tout, tout le temps.

Il arrête son geste, se retourne et me lance un dernier regard qui me semble cette fois-ci légèrement aguicheur.

— OK, mais j'ai des dernières excuses à formuler. Je m'excuse, car si j'avais su que la camisole était pour Kariane, quand on s'est foncés dedans hier au café, je t'aurais dit de la porter. Tu aurais été resplendissante là-dedans ce soir.

Il ferme la porte derrière lui. Mon cœur fait trois tours.

Je me pince : ça vient vraiment d'arriver. Lui aussi m'a reconnue.

OceanofPDF.com

Chapitre 10

Kariane

J'entends une porte se refermer doucement, ça me tire d'un sommeil agité dans lequel j'ai fait un rêve étrange. J'étais seule sur un grand terrain vague ou presque rien ne poussait. Le soleil était voilé et je frissonnais malgré la saison qui semblait être chaude. Devant moi, un chien était assis et me regardait. On aurait dit un loup, en plus petit. Ce chien qui semblait tout droit sorti des pays nordiques était immobile et me fixait de ses deux yeux dépareillés, un bleu et un brun et son regard semblait me transpercer. Son œil brun semblait doux, compréhensif et son œil bleu projetait plutôt un regard dur, comme tyrannique. J'étais seule sur ce terrain et je hurlais de toutes mes forces au chien de partir, de s'en aller loin. Devant son attitude impassible, je me suis mise à feindre de lui donner des coups de pied pour le faire décamper, pour lui faire peur, mais il restait de marbre. J'étais hors de moi, excédée. Je pleurais de rage et je hurlais à l'animal de me laisser seule, mais il refusait d'obtempérer. Lorsque j'ai finalement ouvert les yeux, des larmes étaient encore présentes sur mes joues. Je me lève pour réaliser qu'un soleil de plomb passe par les fenêtres de l'appartement de Sébastien qui lui est assis à la table de la cuisine avec deux cafés du Tao.

— Tiens, une revenante. Je savais bien que l'odeur de la caféine te ramènerait à la vie. Est-ce que tu vas bien ? On dirait que je t'ai entendue pleurer en rentrant.

— Oui, ça va. J'ai fait un cauchemar. Sûrement ma rencontre d'hier avec Clara qui m'a viré l'esprit à l'envers. C'est toi qui m'as ramenée ici ? On dirait que je me rappelle plus trop la fin de la soirée d'hier.

— Quels moments tu as oubliés, au juste ? Celui où tu *cruisais* l'ami camionneur au chum de ta cousine, celui où tu envoyais promener tout le

monde parce qu'on t'empêchait de retourner danser sur le *speaker* du bar ou celui où tu as vomi en sortant de la limousine ?

Son sourire ne trompe personne, il prend définitivement un vilain plaisir à me remémorer tous mes moments glorieux de la veille.

— Sadique. Donne-moi mon café.

Nous sommes assis à la table de Sébastien comme tant d'autres matins, mais quelque chose est différent. Comme si l'air que nous respirions tous les deux n'était pas le même.

— Coudonc, t'as donc ben l'air de bonne humeur toi à matin. On dirait pas un gars qui a passé la soirée à ramasser son amie saoule et qui a réussi à lui faire monter deux étages d'escaliers en métal à 3 h du matin pour finalement dormir tout coincé sur son divan deux places parce que ladite amie lui a volé son lit.

Il a réellement l'air radieux.

— Je sais pas trop, je me suis réveillé comme ça à matin. C'est sûrement parce qu'on est le 1^{er} décembre, ça a quelque chose de féérique. En plus, je vais pouvoir arrêter de t'entendre chialer sur ton interminable *spleen* de novembre, c'est un bonus.

Je lui lance un regard mi-sceptique, mi-offusqué. Je décide de ne pas répondre et je plonge mon attention dans l'observation des détails de mon gobelet de café. Je sais trop bien qu'il a raison et que depuis le mois de septembre, je ne fais que traîner ma carcasse entre le boulot et mes déprimés. Pauvre Sébastien, c'est lui qui passe le plus de temps à m'entendre me plaindre et jamais il ne me fait de reproches, ni ne se risque à me faire la morale. Il est seulement là, patient, gentil, aimant. Et si c'était lui, le chien-loup dans mon rêve ?

— Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas Kariane, mais je pense que tu devrais appeler ta cousine pour t'excuser.

Son commentaire me surprend et me tire de l'observation de mon gobelet de café.

— Pourquoi tu me dis ça ?

— Elle ne m’a pas dit grand-chose, mais de ce que j’ai compris, tu lui aurais dit quelque chose de très blessant hier soir. Je l’ai vue sortir en trombe du bar après votre conversation au comptoir et elle pleurait.

Je ne sais pas pourquoi, mais en entendant ces mots, je ressens une rage intense monter en moi et je suis incapable de la contenir. Je suis piquée.

— Ben c’est ça ! Tu vois une fille que tu connais depuis trois minutes pleurer, elle te dit que c’est de ma faute et toi automatiquement tu la crois ! WOW ! Ça devrait pourtant pas me surprendre : Kariane la méchante, Kariane la pourrie qui fait juste de la marde autour d’elle. Kariane qu’il faut contenir parce qu’elle n’est pas capable de garder une amitié avec un gars sans coucher avec lui, Kariane qui a fait fuir Clara... En fait, Kariane qui fait fuir tout le monde. C’est ça ?

Je le fusille littéralement du regard. Son visage affiche une incrédulité totale. Il est figé, comme une statue ou comme un animal qui essaie d’être invisible aux yeux de son prédateur. Il se dit assurément : fais le mort, si tu bouges pas, la grosse méchante bête va partir. Tout ce dont j’ai envie, c’est de virer son appartement à l’envers, de fracasser son miroir, de lancer des choses contre le mur et même de le frapper lui ! Après tout, il est responsable de ce déluge. Finalement, j’attrape mon sac et mes *Converse* dans mes mains et je quitte par l’escalier, pieds nus et sans manteau. Je n’entends pas sa voix essayer de me retenir. Arrivée en bas des escaliers, je cours. Je cours sans m’arrêter, de toutes mes forces. Mes bas sont trempés, mais je continue. J’ai l’impression que si je m’arrête de courir, je vais me briser. Après un certain temps, peut-être dix minutes ou une heure, je m’échoue sur un banc de parc. Je n’ai plus aucune notion du temps ou de l’espace. Je regarde autour de moi, c’est un parc que je n’ai jamais vu. Je réalise seulement à ce moment que c’est une journée particulièrement chaude et ensoleillée, pour un début décembre. Je ne suis jamais venue dans ce parc, mais je m’aperçois qu’il est magnifique, comme enchanté. À cet instant, seule dans ce parc inconnu qui me semble pourtant si familier, j’éclate en sanglots. Je pleure comme un torrent. Je pleure sans arrêt et plus je pleure, plus je sens la tristesse monter en moi, me submerger totalement.

Je suis épuisée.

Je voudrais que ma mère soit là et qu'elle me prenne dans ses bras.

Je voudrais mourir pour la rejoindre pour qu'elle ne me manque plus jamais.

Noémie

Je fixe attentivement le plafond de la chambre de Jay. Nous sommes intimes, le plafond et moi. Nous avons partagé tellement d'insomnies et de longues réflexions, des pensées que je ne pouvais pas partager avec mon chum, soit parce qu'il dormait, ou parce que je savais qu'il ne comprendrait pas. Je connais chacune de ses craques, chaque détail anodin qui le caractérise. Bien qu'il soit d'un blanc immaculé, il s'est terni avec les années. Il me semble triste, seul. Ce matin, je me sens comme lui. Je ne sais pas quelle heure il est, mais la lumière dans la fenêtre me laisse penser qu'il est assez tôt. J'ai très mal dormi et je suis réveillée depuis très longtemps, dans une immobilité totale. Jay dort à poings fermés et je n'ai pas envie qu'il se réveille. Je ne veux pas avoir à discuter avec lui de la soirée d'hier. Il ne sait rien des propos blessants de Kariane ou du doux réconfort de Sébastien. J'entends du bruit à l'étage, mais je n'ai pas du tout envie de partager la matinée avec Jean-Pierre et Luce. La simple idée d'être assise avec eux dans le silence fait naître en moi des angoisses profondes. Je laisse s'écouler les secondes, les minutes. Tout à coup, j'entends vibrer mon cellulaire dans mon sac à main. Sûrement l'alarme programmée pour me rappeler de prendre ma foutue pilule contraceptive. Soudainement, je me mets à en vouloir à cette alarme car elle risque de réveiller Jay et qu'elle m'oblige à sortir de mon immobilisme. Je n'ai pas envie qu'il se réveille et, en me levant, je n'aurai plus la protection du silence pour cacher mes pensées. Je me tire finalement hors du lit, en silence. Je prends ma tablette de pilules et je pars à la recherche d'un verre d'eau en maudissant la situation. En arrivant à l'étage, je vois Luce assise au salon, un café à la main.

— Allo Noémie. Jay dort encore ? Grosse soirée ? La cafetière est pleine, prends un café et viens me raconter ça, ta belle soirée de 18 ans.

Merde.

Malgré ma soudaine envie de partir en courant, j’obtempère et je m’assois au salon avec elle. Mes parents m’ont appris à être polie, je ne peux quand même pas m’enfuir chaque fois que je souhaite me soustraire à une conversation malaisante avec mes beaux-parents, déjà que Jean-Pierre passe son temps à dire que je ne sors jamais de la chambre de Jay. Je cache mon inconfort et je tente de lancer la conversation.

— Jean-Pierre n’est pas là ?

— Non, il est allé aider Alex à corder son bois de chauffage. Quelle idée de faire ça en décembre ! Tu vas voir bientôt, des enfants c’est un contrat à vie ! Quand tu penses qu’ils sont rendus adultes et matures, c’est là que tu réalises que tu auras toujours besoin de leur tenir la main.

Elle a dit ça sans grande émotion, ni joie ni tristesse. Elle est difficile à déchiffrer, comme impassible. Je l’observe dans la lumière du matin et pour la première fois je la regarde vraiment avec attention. Elle a des traits délicats, elle devait être plutôt jolie à mon âge. Par contre, je la trouve négligée dans son vieux pyjama usé, orné de quelques trous laissés par les années. Comme si elle avait laissé le temps gagner le combat. D’un coup, elle m’intrigue.

— Luce, tu étais comment à mon âge ?

Surprise, elle me regarde avec l’œil moqueur.

— Wow, tu en as des questions philosophiques pour une fille qui vient de se lever.

Elle sourit et soudainement ses yeux semblent revêtir un voile de nostalgie.

— À 18 ans, j’avais toujours la tête dans les nuages. Avec des copines, nous sommes parties sur le pouce jusqu’à New York. C’était des années différentes, il y avait moins de danger et de gens dérangés, dans ce temps-là. J’étudiais le cinéma et je voulais être réalisatrice. Je ne veux pas me vanter, mais selon les garçons, j’étais même plutôt jolie.

Je suis déstabilisée : Luce, une artiste !?

— Wow ! Et qu’est-ce qui s’est passé ensuite ?

— Ah, ben tu sais comment c'est. Un jour, on rencontre quelqu'un de qui on tombe amoureuse. Tranquillement, on achète une maison, on fait des enfants. La vie ne peut pas être éternellement faite de rêves et de projections. On finit tous, un jour ou l'autre, par se caser et être plus réalistes dans nos aspirations.

Je ne sais pas pourquoi, mais cette conversation me rend de plus en plus anxieuse. Luce était une rêveuse et on dirait qu'elle a été happée par une désarmante fatalité qui brise les glorieux avenir. Je trouve ses révélations d'une tristesse à en mourir.

— Tu dois avoir des regrets.

Je réalise que j'ai lancé ça comme une affirmation, pas une question.

— Des regrets ? Oh, mon Dieu, non, jamais.

Confuse, je lui lance un regard perplexe.

— Noémie, quand je regarde mes fils et que je les vois grandir, je suis tellement reconnaissante de ces cadeaux de la vie. Si j'avais suivi mon chemin dans le cinéma, je n'aurais pas tout ça aujourd'hui. Je serais peut-être seule et triste, qui sait. Ma famille est ma plus belle réalisation.

À ces mots, je tombe songeuse et continue à boire tranquillement mon café. Moi qui avais toujours imaginé ma belle-mère comme un être triste, amer et esseulé, voilà que je découvre qu'elle mène une vie qu'elle aime et dont elle est fière. Je ne sais pas comment on peut vivre heureuse et sans regret quand on a abandonné tous ses rêves en chemin, ça ne me rentre tout simplement pas dans la tête.

— Quand je te regarde Noémie, je te trouve chanceuse. Tu es tellement mature. Tu as trouvé le métier que tu veux faire du premier coup et tu as trouvé l'homme de ta vie au secondaire. Tu te sauves tellement d'années de questionnements, de rêves irréalistes et de temps perdu avant de commencer ta vie d'adulte. Imagine dans trente ans, ce sera sûrement toi qui seras assise tranquillement avec ta belle-fille à prendre un café en papotant.

Ses mots, lancés comme des félicitations et se voulant gratifiants, produisent l'effet d'une bombe dans mon cerveau en ce premier jour du dernier mois de l'année. La fille qu'elle vient de me décrire me semble être

une étrangère à mes yeux. Et si je n'en voulais pas, de cette vie froide remplie de 1^{er} janvier à boire seule mon champagne à la table, dans une robe de soirée que personne ne remarque ? Et si je n'en voulais pas de ce bungalow sombre, de ces enfants ayant quitté le nid dont on doit éternellement s'occuper et de cette certitude d'avoir bien fait d'abandonner ses rêves ? Et si je voulais travailler dans le cinéma et partir moi aussi en voyage à New York sur le pouce ? Je refuse d'être résignée. Malgré le regard doux et tendre de ma belle-mère, je me sens vivre une désagréable implosion que je ne contrôle pas du tout. C'est très effrayant pour une *freak* du contrôle comme moi. Toutes mes certitudes perdent tout à coup leur sens. J'ai pourtant toujours eu un plan très clair en tête et je m'y suis tenu. J'étais satisfaite de ma vie et je ne rêvais que de notre future maison, de mon futur salon d'esthétique et de nos futurs enfants à Jay et à moi. Je réalise que je n'avais jamais remis en question cet amour que j'ai pour lui, pas une fois depuis bientôt trois ans... jusqu'à il y a deux jours. Jusqu'à ce moment où j'ai renversé Sébastien dans le portique du Tao et où j'ai ressenti ce choc indescriptible... ce coup de foudre. Depuis cet événement, notre relation me semble à mille lieues de ce dont je rêvais. J'ai perdu toutes mes convictions.

— Ça va Noémie ?

La voix de Luce me rappelle à l'ordre, je dois sortir de ce capharnaüm émotionnel. J'ai peur ! Elle doit bien remarquer le néant dans mes yeux.

— Excuse-moi Luce, je pense que je vais descendre, j'ai un peu mal au cœur. Disons qu'on a pas mal bu, hier soir.

C'était un mensonge. Le mal de cœur n'était pas physique, il était émotionnel.

Je perds mes repères.

Je descends les escaliers sur la pointe des pieds. J'entre dans la chambre en voleur dans le but de ramasser discrètement mes choses et de me sauver pour aller réfléchir chez moi à ce raz-de-marée d'émotions qui n'arrête pas de tout renverser sur son passage. Plus il fait de dégâts, plus il se renforce pour devenir un tsunami. Soudainement, je réalise : MERDE. Je n'ai pas mon auto, elle est restée à la maison. Je suis coincée ici. J'appellerais bien

Kariane, mais je suis encore fâchée par ce qu'elle m'a dit. Je me sens prise au piège dans cette chambre où le plafond, qui avait l'habitude d'être un allié et un confident, semble maintenant descendre tranquillement vers moi pour venir m'écraser au sol. Au même moment, les couvertures se mettent à bouger. Je me fige. Je ne veux absolument pas parler à Jay. Je ne veux absolument pas avoir cette discussion avec lui... pas maintenant.

Il ouvre les yeux.

— Tu t'en vas où comme ça ?

Je suis coincée. Je me sens comme un animal en cage. J'étouffe.

— Noémie ?

— Est-ce qu'on peut aller faire un tour de *pick-up*, il faut qu'on parle...

Chapitre 11

Noémie

Je n'ai pas de nouvelles de Kariane depuis ma fête. J'ai beau lui écrire des dizaines de textos, elle ne me répond pas. C'est insensé, je n'arrive pas encore à comprendre ce qui s'est passé entre nous... Pour commencer, ses paroles blessantes et maintenant ce silence inexpliqué. Je ne sais pas ce que j'ai fait de mal, si ce n'est que de lui laisser l'air dont elle semblait avoir besoin pour aller mieux et de ne pas la confronter. Kariane a toujours eu besoin de temps et d'espace pour aller mieux, comme un animal qui se cache dans la forêt quand il est blessé. Mais cette fois-ci, quelque chose me semble différent, ça m'inquiète. Nous n'avons jamais été aussi longtemps sans nous voir ou nous parler, depuis notre enfance. J'essaie encore de lui envoyer un SMS.

Noémie : Kariane, réponds-moi... Je suis super inquiète. Je m'excuse si j'ai fait quelque chose de mal, mais au moins réponds-moi, on pourra en parler. J'ai besoin de comprendre ce que je t'ai fait et de savoir que tu vas bien.

...

Toujours ce silence radio qui me glace le sang. Je finis par m'imaginer les pires scénarios. Je décide de me rendre au Café Tao pour finalement la confronter, ce qui ne me ressemble pas, mais qui me semble être la meilleure solution. En plus, comme on est jeudi, c'est sûr qu'elle est là. J'ai soigneusement évité l'endroit ces derniers temps pour ne pas la provoquer, mais là ça suffit, la situation a assez duré ! Quelque part ça faisait aussi mon affaire d'éviter le Tao pour ne pas y croiser Sébastien...

Après avoir répété frénétiquement à voix haute, pendant tout le trajet, ce que je dirais à Kariane une fois en face d'elle, me voilà plantée devant le Tao, les mains moites et le cœur qui bat la chamade. Cette confrontation me

rend nerveuse sans bon sens. En arrivant au comptoir, je vois une petite blonde très discrète en train de classer méticuleusement les sachets de thé dans une grande boîte de bois, comme si le sort du monde en dépendait. Son visage m'est inconnu.

— Euh, allo. Est-ce que Kariane est là ?

— Salut, je m'appelle Zoé. Non, je crois qu'elle ne travaille plus ici. Si j'ai bien compris, j'ai eu son poste après qu'elle ait démissionné. Je ne l'ai jamais vue.

Je tombe des nues. Kariane qui quitte le Tao qu'elle aime tant alors qu'elle y travaille depuis qu'elle a l'âge légal de travailler ? Voyons donc, ça ne fait aucun sens... Il doit lui être arrivé quelque chose.

— Est-ce que tu veux commander quelque chose ?

— Euh, non... ça va, merci.

Au même moment, une voix familière retentit derrière moi.

— Allo Zoé, la demoiselle et moi on va prendre deux cafés. Tu me les mets dans des gobelets pour emporter, s'il vous plaît.

Je me retourne, surprise ! J'aperçois Sébastien derrière moi. Il porte un *trenchcoat* noir et un foulard vert émeraude qui donne une lueur dorée à ses yeux bruns, comme du miel. Il s'est laissé pousser une légère barbe depuis la dernière fois que je l'ai vu, ce qui lui donne un air plus vieux, plus sage (et, disons-le, terriblement sexy). Même si j'ai essayé très fort de ne pas penser à lui depuis ma rupture avec Jay, mes pensées s'évadaient souvent en pensant à ces yeux qui ne ressemblent à ceux de personne d'autre et à ce sourire qui me fait fondre à tout coup. Zoé nous tend nos deux cafés au moment précis où je réalise que je suis toujours debout, figée et que je n'ai même pas encore dit un mot à Sébastien. Je rougis instantanément et je lance un léger « salut » gêné. Je réalise que j'ai probablement l'air d'une évadée d'asile et je n'ai qu'une envie : disparaître. Il ricane, lui aussi semble un peu timide.

— Salut. Veux-tu monter deux minutes ? J'aimerais ça te parler de Kariane.

Je le suis sans dire un mot à l'extérieur du café puis dans les escaliers de fer menant à son appartement, anxieuse à l'idée de me retrouver seule avec lui. Pourtant, notre conversation sur le banc devant le bar le soir de ma fête m'avait semblé tellement naturelle. La vue de ces escaliers me rappelle la soirée de mes 18 ans quand nous avons déposé Sébastien et Kariane et où mon cœur s'est emballé lorsque je me suis rendu compte qu'il s'était souvenu de moi, de notre brève rencontre devant le café. Je réalise que je suis encore dans la lune : CONCENTRATION NOÉMIE. Arrête de rêvasser, tu vas débouler les escaliers et avoir l'air d'une vraie folle. Essaie d'avoir l'air normale, pour une fois.

En entrant dans l'appartement, je suis surprise par la beauté des lieux et du rangement impeccable. J'en profite pour détourner la conversation vers un sujet plus léger.

— Mon Dieu ! C'est donc bien rangé ici, on dirait que tu attends de la visite. Tu fais ça souvent, ramener les filles qui se commandent des cafés au Tao ?

Je suis tendue comme une corde et détendre l'atmosphère me semblait une bonne idée, mais tout ce qui sort de ma bouche me paraît maintenant complètement stupide.

Étonnement, ma blague le fait rire. Fiou.

— Non, ma mère est une folle dingue du ménage, elle m'a légué quelques troubles obsessionnels compulsifs. Tu peux t'asseoir, fais comme chez toi.

Je m'assois au bout de la table, super loin de lui, comme si je ne pouvais pas tolérer une distance de moins de deux mètres entre nous sans disjoncter. Il continue.

— Kariane a démissionné du Tao la semaine passée et elle a pris l'avion pour les îles Galápagos, ce matin.

Sa phrase m'a fait l'effet d'une douche froide. Tout d'un coup, je perds mon sourire candide.

— Hein ! Ben voyons, je capote ! Comment ça elle ne me l'a pas dit. Je n'y comprends rien...

Des larmes me montent aux yeux. Je les ravale par orgueil.

— En fait, elle ne me l’a pas dit à moi non plus. Je ne l’ai pas revue depuis ta fête et elle ne répond pas à mes messages. Je suis allé chez elle ce matin et c’est ton oncle qui m’a dit qu’elle était partie. Il croyait qu’elle nous l’avait dit. Il m’a parlé vaguement d’un programme de bénévolat.

— Pour sauver les tortues de mer.

Je l’interromps, je sais exactement où Kariane est partie sans qu’il ait besoin de me le préciser. Cette nouvelle me jette à terre. Je suis déroutée.

— Qu’est-ce qu’elle a Sébastien ? Même si on est totalement différentes, on s’est toujours tout dit comme deux sœurs. Je la connais depuis toujours et pourtant on dirait qu’elle agit comme une étrangère. Je suis larguée.

— Honnêtement, je n’en sais pas plus que toi. On s’est chicanés le lendemain de ta fête parce que je lui ai dit qu’elle aurait dû s’excuser pour t’avoir fait de la peine et depuis ce temps-là, elle m’ignore complètement. Je ne comprends pas non plus pourquoi elle est tellement en colère, je n’ai pas voulu m’immiscer dans votre conflit, mais vu l’état dans lequel tu étais le soir de ta fête, ça m’a semblé la bonne chose à faire.

Surprise, je le regarde bêtement. Il a pris ma défense ? Soudain, une idée me traverse l’esprit, comme un éclair. Une idée qui, selon moi, pourrait expliquer pourquoi elle nous ignore tous les deux. Je lance, sans réfléchir :

— Tu crois qu’elle sait pour nous deux ?

Les mots étaient sortis trop vite de ma bouche, encore une fois. Je les ai regrettés à l’instant même où je les ai prononcés. Je suis mortifiée, j’atteins le summum de la honte. Voyons donc, je parle comme si on avait eu une aventure amoureuse trépidante alors qu’on se connaît à peine. Clairement mes émotions se reflètent dans mon visage, car Sébastien me regarde avec un sourire niais, mais amusé, les sourcils légèrement froncés. J’enfouis ma tête dans mon foulard, les joues maintenant pourpres, et je rêve de m’enfuir par la porte pour me sauver de ce moment de honte digne des pires comédies romantiques poches. Les secondes me paraissent des heures.

— Pour nous deux ?

Je veux mourir MAINTENANT et qu'on m'enterre sans pierre tombale pour ne plus jamais être retrouvée tellement j'ai honte.

Sébastien continue :

— Tu penses qu'elle sait que tu m'as foncé dedans dans le portique du Tao et que depuis ce moment-là je n'ai jamais arrêté de penser à toi ?

Kariane

Aéroport Montréal-Trudeau – Zone internationale

Je me sens vivre à nouveau. À mes yeux, les sentiments que l'on ressent quand on part en voyage n'ont pas d'égal émotionnel.

Liberté.

Il n'y a aucun endroit que j'aime autant dans le monde entier que la zone internationale d'un aéroport. J'ai l'impression d'être un enfant de la terre et de n'appartenir à rien ni personne. Une inconnue qui n'appartient à aucun pays, un humain sans participe passé.

J'ai laissé mon téléphone cellulaire à la maison. J'en avais marre de lire les textos de Noémie et de Sébastien qui m'implorait presque de leur faire signe de vie. C'était trop d'attention pour moi, je n'en voulais pas. Je n'avais pas non plus envie de répondre à leurs incessants « Comment ça va ? » et je ne savais plus quoi dire à mon père qui me suggérait sans cesse de devenir bénévole dans son unité de soins palliatifs. Probablement écœuré de me voir traîner dans la maison avec ma face d'enterrement. Comme si passer mes journées à voir des gens mourir dans les mêmes chambres lugubres, où j'ai entendu les dernières respirations de ma mère, pouvait faire de moi une meilleure personne. Belles conneries.

Je veux juste avoir la paix.

Qu'est-ce qu'ils ne comprennent pas dans « Laissez-moi tranquille » ?

« Les passagers du vol A-432 en direction de San Cristobal sont priés de se rendre à la porte d'embarquement – Premier appel. »

J'ai encore rêvé à ce foutu chien-loup aux yeux dépareillés cette nuit. C'est arrivé plusieurs fois depuis quelques semaines. Toujours là, impassible, de marbre face à mes cris, mes coups et mon courroux. Je sais qu'il est vivant, car ses yeux plissent sous la menace des gifles et je vois ses côtes se soulever et se relâcher, à chaque respiration. Avec son épais pelage blanc duveteux, il jure avec les lieux secs et désertiques, comme un palmier sur une banquise. À chaque nouveau rêve, je le déteste encore plus et il reste là à me regarder m'épuiser devant lui. Je le haïs. Je me rends tranquillement vers ma porte d'embarquement. J'ai des papillons dans le ventre et j'ai hâte de me retrouver dans la chaleur et les lieux paradisiaques, loin du froid et des amertumes de ma vie d'ici. C'est un programme de trois mois. Ce devrait être suffisant pour repartir sur de nouvelles bases, repartir en neuf sans les dégâts causés par l'ouragan Clara. Tout est de sa faute, elle m'a émotionnellement détruite. Être loin d'elle ne peut être que le seul remède à mes problèmes. Si je suis chanceuse, à mon retour elle aura déménagé loin avec sa pimbêche. Sinon c'est moi qui déménagerai. Une grande ville comme Montréal, ce serait parfait pour un nouveau départ, anonyme. J'entre dans l'avion, je case ma valise de cabine et je prends place dans mon siège, côté hublot. Je regarde à l'extérieur et je me sens légère comme un nuage. Je me sens déjà mieux, prête à l'aventure. Je laisse tout le négatif ici, je suis maintenant un poids plume.

Une enfant de la terre face aux beautés grandioses d'un monde infini.

Chapitre 12

Noémie

J'observe Sébastien pendant qu'il se prépare pour partir au cégep. *My God* que je le trouve beau quand il est sérieux comme ça. Il est actuellement en fin de session et il est super stressé. Il étudie beaucoup et il prépare son stage de fin de DEC en France. Il part au début de l'été et il y restera quelques semaines. Il ne m'a toujours pas demandé de l'accompagner ni même parlé de ce qui se passera pour nous deux quand il partira. Je le regarde dans la lumière du matin et j'ai des papillons dans le ventre. Maintenant trois mois qu'il m'a avoué que lui aussi il avait eu un coup de foudre pour moi et nous ne nous sommes presque pas quittés depuis. Pour la première fois de ma vie, je suis avec une personne avec qui je sens que je peux être moi-même. Je lui parle de mes doutes, de mes craintes, de mes rêves et il me comprend et me respecte. Il me parle aussi de ses angoisses, de sa peur de l'échec et de son rêve de posséder son propre complexe hôtelier. Il rêve de partir en voyage autour du monde pour observer les différentes pratiques hôtelières. Quand je le vois parler de ses rêves avec des étoiles dans les yeux, je retombe encore plus amoureuse de lui. Je ne pensais pas que l'amour pouvait être comme ça. Je n'ai pas d'école aujourd'hui. Je traînasse tranquillement et je griffonne les yeux de Sébastien sur mon bloc à dessins, pendant qu'il finit de se préparer. Il vient m'embrasser dans le dos et dans la nuque avant de quitter pour le cégep.

— Bonne journée mon amour. Je finis mes cours à 17 h. Est-ce que tu repasses ici en finissant au salon d'esthétique ?

Merde. Agathe. Je regarde l'heure : 7 h 45. J'avais complètement oublié que je travaillais ce matin. J'étais trop occupée à déshabiller Sébastien du regard. Une chance qu'il n'a pas cédé à mes yeux inquisiteurs, je serais encore plus en retard ! Déjà qu'il ne me reste définitivement pas assez de temps pour me laver les cheveux ce matin avant de partir, eh misère.

— Bonne journée à toi aussi. Non, je vais faire un détour par chez mon oncle en finissant de travailler. Kariane revient aujourd’hui. Comme elle n’a pas répondu à mes messages pendant tout son voyage, j’ai décidé qu’elle n’aurait pas le choix de me parler si je me rendais chez elle et que je la confrontais devant mon oncle. Je vais lancer ça dans l’univers et espérer qu’elle ne me tue pas.

— Ouf ! Bonne chance *my love*. Si jamais tu ne survis pas, sache que je t’aimais.

— Je t’aime aussi.

Il quitte l’appartement en veste de jeans, avec sa tuque et son foulard. Je devrai lui reparler de l’adage « En avril, ne te découvre pas d’un fil ». Je me lève, paresseusement. J’étire les secondes pour rester encore dans son lit, ses draps, ses odeurs. J’ai ce sentiment de plénitude et de bonheur que je déguste à pleines dents. Je me rends dans la salle de bain, me brosse les cheveux et les remonte en chignon vite fait bien fait. Hop, le brossage de dents, deux trois petits coups de mascara juste pour dire et direction l’infernal salon d’esthétique de l’impératrice Agathe. Je barre la porte, je descends les escaliers et je marche en accéléré les dix minutes qui me séparent du salon. Mon emploi de réceptionniste, que j’avais été si contente de décrocher en début d’année, s’avère une réelle déception. Je déteste travailler pour elle ! Moi qui pensais avoir trouvé la job parfaite pour approfondir mes connaissances en esthétique et voir les facettes du métier, je me rends compte que tout ce qu’elle fait c’est critiquer l’apparence physique de ses clientes dès qu’elles quittent le salon ou encore leur suggérer des soins dont elles n’ont pas besoin. Sa voix nasillarde résonne encore dans mes oreilles : « Oh mon Dieu, elle aurait peut-être moins de boutons si elle faisait attention à ce qu’elle mange, pauvre fille, elle fait juste engraisser chaque fois que je la vois » ou encore « Madame, vous allez à un mariage avec un maquillage de professionnelle, mais pas de manucure ? Aussi bien y aller avec une robe de friperie ». Ses commentaires m’agacent. Je la trouve méchante et superficielle, comme si le maquillage et les ongles réglaient tous les problèmes dans la vie. En plus, je n’y échappe pas : « Je ne peux toujours pas croire que tu as laissé ton beau chum qui travaillait à l’usine pour un gars qui vit en appartement et qui pense que

traîner dans des hôtels du monde entier va l'aider à gagner sa vie ? Pffff ». Je ne comprends définitivement pas son besoin maladif d'être méchante avec les gens, de les rabaisser ou de les faire se sentir mal dans leur peau. Est-ce qu'elle fait ça pour se remonter ou c'est simplement un loisir pour elle ? Mystère. Ce n'est tellement pas pour cette raison que j'avais choisi de travailler en esthétique à la base. Elle est en train de me désillusionner du métier en seulement quelques mois, c'est sûrement un nouveau record. J'arrive finalement au salon avec dix minutes de retard. Je pousse la porte et je trouve Agathe assise à la réception. Elle fait mine de m'ignorer de façon assez théâtrale. Je la connais, c'est sa technique pour me faire sentir coupable dès que je fais quelque chose qu'elle n'aime pas, une erreur ou un commentaire qu'elle ne valide pas. Je commence à être habituée. Soudainement, elle se tourne vers moi, me détaille des yeux et me regarde avec horreur, comme si elle avait vu un revenant.

— Ben voyons Noémie, as-tu dormi en dessous d'un pont ?

Son commentaire me saisit. Je me regarde vite dans la glace et je ne vois pas ce qu'elle trouve de si horrible dans mon apparence physique. Elle continue :

— Quand je t'ai engagée, tu étais tellement belle, toujours coiffée et habillée à la perfection pour venir travailler. Je me voyais en toi et j'avais l'impression que tu serais parfaite pour travailler avec moi et pour maintenir le *standing* du salon Agathe. Je te voyais presque déjà comme ma relève, j'étais prête à tout t'enseigner. Mais depuis quelques semaines, tu te laisses aller royalement. On dirait que j'ai engagé une sans-abri.

Je rage, mais je suis tellement énervée que je n'arrive pas à formuler une seule phrase. Elle prend mon silence pour une faiblesse et elle reprend de plus belle :

— Bon écoute, rentre chez toi, je vais m'occuper de l'accueil aujourd'hui, je n'ai pas envie que la première personne que mes clientes voient en arrivant ait l'air de ça. Pour tes prochains quarts de travail, je m'attends à ce que tu mettes plus d'efforts dans ton apparence physique. C'est pas un magasin à grande surface ici, mademoiselle.

Elle tourne les talons et s'en va préparer ses salles. Je vois noir et je suis profondément offusquée d'être jugée sur mon apparence physique, moi qui n'ai jamais été aussi bien dans ma peau qu'actuellement. Pour la première fois dans toute ma vie, je réussis à me trouver jolie au naturel. C'est quoi, si on ne prend pas deux heures à se peigner et à se maquiller, on ne mérite pas de travailler pour un être suprême comme Agathe ? Rrrrrrr. Je sors du salon hors de moi, mais la vibration de mon téléphone me sort de mes ruminations. C'est Mel.

Mélanie : *Noémie ! On sort ce soir Sarah et moi, tu viens avec nous. PAS LE CHOIX :)*

Noémie : *Merci de l'invitation, mais je ne peux pas, je suis déjà prise ce soir.*

Mélanie : *Ouin depuis que tu as un nouveau chum, on te voit jamais, juste dans les cours, mais c'est à peine si tu nous parles. Tu as pas mal changé depuis que tu es avec Sébastien...*

Rrrrr, mais qu'est-ce qu'elles ont toutes ce matin avec leur morale à deux balles. C'est quoi, j'ai pas le droit d'être heureuse moi aussi ? Pour une fois que tout va bien pour moi, on dirait que l'univers complote pour anéantir mon bonheur. En plus, je ne suis même pas avec Sébastien ce soir si ça se trouve, je vais être avec Kariane ! Elles disent que j'ai changé, mais ce n'est pas de ma faute. On dirait que j'ai de moins en moins d'affinités avec elles. Ces temps-ci, aller danser et magasiner chaque semaine ça me tente de moins en moins, j'ai le droit non ? Comme si ça me prenait une permission céleste pour être dans un *mood* différent, ça m'enrage. Bon, je dois me ressaisir. Je vais acheter la paix et leur proposer une autre date.

Noémie : *Fin de semaine prochaine ?*

Je marche vers chez moi, en réfléchissant au retour de Kariane. Ouf ! On dirait que je ne sais plus à quoi m'attendre avec elle. Elle a été tellement méchante avec moi la dernière fois. J'ai hâte de la revoir, mais je ne sais vraiment pas ce que je vais lui dire. Si ça se trouve, elle ne sait même pas que je ne suis plus avec Jay et que je sors avec Sébastien. Je ne sais pas comment elle va prendre la nouvelle, surtout après quatre mois d'absence dans ma vie. Je ne sais même pas si elle a déjà eu des sentiments pour lui. À

vrai dire, on ne sait jamais avec elle. Je n'ai même jamais eu l'occasion de lui dire que c'était lui, le gars du coup de foudre au café ! Il me semble qu'en sachant ça, elle ne pourra pas faire autrement que d'être heureuse pour nous. Peut-être que je me fais des films avec des scénarios déjà tout préparés dans ma tête. Pour commencer, il faudrait qu'elle accepte de me parler, ce qui n'est réellement pas une certitude. Kariane est tellement imprévisible. Dans quel état sera-t-elle après ces longues semaines sans donner signe de vie ? Je regarde mon cellulaire à nouveau de manière obsessive. Mélanie n'a pas répondu à mon dernier SMS. Tout ça m'angoisse à l'infini. Kariane qui revient, Sébastien qui part en stage en Europe, Agathe qui me vire parce que j'ai pas l'air d'une pub de mascara, Mel et Sarah qui passent leur temps à me faire sentir mal de passer moins de temps avec elles... J'ai la tête qui tourne et l'estomac en vrac. Je chambranle un peu en marchant. Je m'arrête pour souffler.

8 h 20.

J'ai encore quelques heures avant d'aller chez Kariane. Je dois me ressaisir. Je presse le pas vers la maison. Je vais lui dessiner une banderole « Welcome home ! ». Après des mois dans son refuge à tortues, à défaut de lui avoir manqué, peut-être que mes dessins vont lui avoir manqués. Sébastien dit que mes dessins sont magiques et qu'ils créent des sentiments réels chez les gens. Il est tellement *cute* quand il me dit que je devrais vivre de mes dessins, franchement ! C'est tellement pas réaliste. J'imagine la tête que feraient mes parents si je leur disais que je compte vivre de mon art, ils s'étoufferaient avec leur camomille. Au moins, comme je suis majeure, ils ne pourraient plus me donner en adoption.

Kariane

Je sens les freins d'atterrissage ouvrir et ensuite entrer en contact avec le sol. Si certains ont peur des atterrissages, moi je les aime particulièrement. Ils me font sentir vivante, comme un électrochoc. C'est peut-être la sensation du vide qui se termine, de la matière qui revient border l'avion comme une réalité assourdissante. Ces trois mois de bénévolat sur cette île des tropiques ont ravivé quelque chose en moi, une vitalité que je n'avais pas ressentie depuis des mois. Je vois mon reflet dans le hublot. J'ai coupé

mes dreadlocks et mes cheveux ont tranquillement repoussé pour me faire un carré aux épaules. Ils ondulent naturellement. J'ai le teint bronzé qui me donne l'air d'être fouguese, en pleine santé. Dans l'image reflétée, je ne vois plus cette fille triste et aigre que j'ai laissée en zone internationale, il y a trois mois. Je reviens en même temps que le printemps et je me sens comme lui, annonciatrice de temps plus cléments. Ce retour a des airs de poèmes. J'ai cette vieille toune de Beau Dommage qui joue en boucle dans ma tête, depuis que le pilote a annoncé que nous entamions notre descente sur Montréal :

« Pas de banderoles, pas de discours
C'est rien qu'un chat de ruelle
Qui rentre dans sa cour
Sans trompette ni tambour
Après un long détour
J'suis revenu dans le quartier
Revenu pour y rester
C'est le retour du flâneur
Après un long détour ».

J'ai coupé les ponts avec le monde occidental pendant toute la durée de mon programme, mis à part les appels hebdomadaires avec mon père qui se résumaient à valider que j'étais toujours vivante, de lui qui me parle des décès sur son unité et de la météo au Québec. Pas de cellulaire, pas de Wifi. J'avais besoin de me ressourcer, de me retrouver seule pour arrêter de détruire tout ce qu'il y avait de beau autour de moi et pour arrêter de me détruire moi-même. J'ai réfléchi pendant tout ce temps aux moyens nécessaires pour repartir sur de bonnes bases. Pour commencer, je dois absolument voir Noémie ! Je dois impérativement m'excuser pour mon comportement. J'avais tellement de rage et de tristesse en moi et je n'arrivais plus à la canaliser et à l'adresser à la bonne personne. Pauvre elle, elle m'a servi d'exutoire. Comment me faire pardonner alors qu'elle-même a toujours été si douce et présente pour moi, une vraie sœur ? Et puis Sébastien... le pauvre, il n'a sûrement rien compris à mes excès de colère. Lui qui a été si patient et gentil avec moi, malgré mes coups bas, mes incertitudes. Il mérite des explications. Finalement, je dois passer au Tao. Je

ne peux pas croire que j'ai aussi bêtement démissionné d'un emploi que j'aimais tant, sans explications, sans préavis. J'espère qu'ils auront une petite place pour moi et qu'ils accepteront de me redonner une chance. C'est un des seuls endroits au monde où je me suis sentie bien après le décès de ma mère. Je suis bel et bien consciente que j'en demande beaucoup en même temps à l'univers. J'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir à mes erreurs, mais on dirait que les solutions pour les réparer sont plus difficiles à trouver et à mettre en marche. J'imagine que tout le monde aura besoin de temps pour me pardonner et moi je devrai tenter d'être patiente pour la première fois de ma vie. Soyons honnêtes, la patience n'a JAMAIS été mon fort. Soudain, un léger sourire se trace sur mes lèvres. Je repense aux paroles de José le matin de mon départ pour le Canada me citant les paroles de John Green : « Alors je suis retourné dans ma chambre et je me suis écroulé sur mon lit, en me disant que si les gens étaient de la pluie, j'étais de la bruine et elle, un ouragan. ». Dans les premières semaines du programme de bénévolat, il riait souvent devant mon impatience, mon orgueil et de mon indélicatesse. Lorsque je me fâchais devant mon incapacité à faire une tâche, il me ramenait à l'importance d'être là, de profiter de la vue et d'apprendre tranquillement les facettes du travail. Je l'entends encore ricaner et me dire « *Calmos*, Tempête. C'est une tortue, elle ne risque pas de s'enfuir en courant » ou encore « Doucement *Speedy Gonzalez*, y'a pas le feu. Tu ne vas pas sauver toutes les tortues de mer aujourd'hui ». Au fond de moi, je suis convaincue qu'il avait compris depuis le tout premier instant que c'était moi que je tentais de sauver. L'organisme pour lequel travaille José accueille chaque année des dizaines de bénévoles prêts à traverser le globe pour venir aider leur cause. Je ne suis sûrement pas la première âme en peine qu'il voit passer au refuge, depuis les cinq ans qu'il y travaille. Il est lui-même un Québécois exilé au sud pour fuir ses démons. Je repense à notre première soirée à discuter sur la plage en buvant une bière, quelque temps après mon arrivée et notre discussion me revient, telle une douce nostalgie.

— Alors chef, qu'est-ce que tu faisais avant de devenir gestionnaire d'un refuge pour tortues de mer à des milliers de kilomètres de chez toi ?

— Moi ? J'étais cuisinier. Ah oui, et j'étais un salaud égocentrique.

J'ai ri malgré moi. À son regard, j'ai compris que ce n'était pas une blague.

— Un jour, j'en avais assez d'être un salaud et de vivre dans un monde qui m'écœurait. Je suis parti en quête de quelque chose de plus significatif et je suis venu ici avec ma copine de l'époque, Katia, que j'avais convaincue de tout laisser tomber pour partir avec moi. La pauvre ! Tout ce qu'elle voulait c'était une maison, des enfants et un chum qui l'aimait. Je crois qu'elle pensait qu'une fois que j'aurais fait le tour de cette quête, qu'elle trouvait probablement futile, nous pourrions enfin avoir la vie qu'elle voulait. Elle est restée ici quelques mois et quand je lui ai dit que je ne comptais pas rentrer, elle est repartie seule avec son cœur brisé. En fait, je suis toujours un salaud égocentrique, mais maintenant je ne fais plus souffrir personne et je sauve des tortues de mer.

J'ai regardé l'océan, pensive.

— Ton histoire me fait drôlement penser à ma cousine Noémie, d'une certaine façon. C'est une perle avec une personnalité incroyable, mais elle a tellement peur de l'avenir, qu'elle se cloître dans des murs qu'elle a elle-même érigés et elle reste dans une relation vide de sens par peur de vivre autre chose. Je suis souvent triste pour elle, mais bon, on ne peut pas dire que j'ai été d'une grande aide dans la dernière année. Quelque temps avant de partir, je lui ai crié dessus, sans explications, et j'ai dénigré sa relation avec son chum. C'était inutile, c'était méchant et c'était gratuit.

— Je crois qu'on a tous un salaud égocentrique qui sommeille en nous. Et toi, tornade. C'est quoi ton histoire ?

J'ai pris un moment de silence avant de lui répondre, un moment d'introspection. Les mots sont montés, contre ma volonté. Je me suis entendue les prononcer, comme s'ils sortaient de la bouche de quelqu'un d'autre.

— Ma mère est décédée il y a quelques années et maintenant je suis en colère tout le temps. J'en veux à la vie, j'en veux aux gens comblés, à ceux qui ont des certitudes. J'en veux aux imbéciles heureux qui avancent sans se poser de questions, j'en veux aux gens qui trouvent l'amour, à ceux qui ont une vocation. J'en veux à la société qui est vide de sens pour moi et j'en

veux aux humains d'être aussi laids. Et j'ai peur, je suis terrorisée, tout le temps. Peur de bâtir une vie qui ne me ressemble pas. Peur que mon père meure et me retrouver orpheline à 18 ans. Peur de trouver le bonheur, au cas où il ne resterait pas.

Après ces phrases lourdes de sens, il a gardé le silence un moment. Nous étions assis tous les deux face à l'océan et un calme absolu régnait, autant sur la plage qu'entre nous. Un calme qui se passe de commentaires. Je le regardais dévisager les douces vagues, de ses yeux verts perçants, et je me demandais à quoi il pensait. Dans la lueur de la lune, je le trouvais assez joli avec ses cheveux châtons mi-longs qui étaient lâchement retenus par un élastique à la base de la nuque. Il avait des traits durs, comme quelqu'un qui traîne une très longue vie de fardeaux derrière lui ou même plusieurs vies. Son travail avec les tortues le gardait en forme, mais il subsistait un air préoccupé, un sourire voilé. Après quelques instants, il a esquissé un demi-sourire et s'est tourné vers moi.

— Hey tornade, et si tu étais ici parce que c'était le moment d'arrêter d'être en colère ?

— Et toi, José, est-ce que la colère est partie ?

— Un jour, ça viendra et ce jour-là je serai prêt à rentrer. »

Un bruit strident me sort de ma nostalgie, signe qu'on peut maintenant prendre nos valises et sortir de l'avion. J'espère que mon père m'attendra à la sortie de l'aéroport. Je lui ai dit de ne pas venir, que je prendrais un taxi, mais au fond de moi je voulais qu'il vienne me chercher. Je crois que je voulais surtout qu'il ait envie de venir. Je voulais qu'il se soit ennuyé de moi et je voulais qu'il me prenne dans ses bras comme quand j'étais petite.

Chapitre 13

Noémie

Kariane et moi marchons tranquillement dans la rue, en cette froide fin d'après-midi de printemps, entre les flaques d'eau et les bancs de neige grisâtres. Malgré la température, je suis sur un nuage. Je ne comprends toujours pas les événements, mais je suis littéralement aux anges ! Quand Kariane m'a vue dans sa cuisine avec ma banderole québécoise « Welcome home ! », elle m'a sauté dans les bras et elle s'est mise à pleurer. Kariane a pleuré !! C'était tellement inattendu de sa part, cet élan d'amour, mais je suis plus que ravie de la tournure des événements. J'avais à la fois l'impression de retrouver une partie de moi qui me manquait terriblement et d'être face à une nouvelle personne que je n'avais jamais vue de ma vie, une inconnue familière. C'était *weird*, mais en même temps agréable. Je me suis aussi mise à pleurer en la serrant contre moi. Elle m'avait tellement manqué. Dès qu'elle s'est ressaisie, elle m'a tout de suite crié :

— AU PUB !!! *Right now!* Une bière s'impose.

Elle avait raison. On avait tellement de choses à se raconter. Mon oncle était allé la chercher à l'aéroport. J'entends encore son petit ton tendre et paternel quand il a dit :

— C'est ça, hein ! Aussitôt revenue qu'elle me quitte encore ! Et pour une fille plus jeune et plus belle en plus !

Il avait l'air content de la voir. Il ne lui dira jamais, mais je crois qu'elle lui manque beaucoup quand elle n'est pas là. Il doit trouver la maison extrêmement silencieuse sans elle. Nous arrivons au pub et nous prenons une table près de la fenêtre pour continuer à nous nourrir des quelques rayons de soleil encore présents en cette fin d'après-midi. En arrivant, Kariane dépose son manteau pour aller saluer rapidement Benjamin le barman qui est un de ses amis. Je la regarde et son sourire me réconforte. Je

m'étais tellement ennuyée de ce sourire que rien n'arrête, de cette fille soleil qui est le centre de l'univers de tout le monde. J'ai l'impression de la voir revivre. Je la trouve tellement belle, une force pure, une lumière qui annonce la fin de mon hiver. Lentement je me remets à penser, comme si je sortais doucement d'un coma et l'anxiété refait rapidement surface. J'ai des sueurs froides. Je m'étais tellement laissé emporter par nos retrouvailles et par ma joie de la voir heureuse et souriante, que je n'ai plus pensé à ce que j'avais à lui dire. Comment être celle qui va gâcher tout son bonheur en lui disant que je suis en couple avec son ancien *kick* depuis déjà trois mois ? Et si elle avait encore des sentiments pour lui ? J'ai peur d'anéantir sa joie nouvellement retrouvée qu'elle avait perdue depuis si longtemps. Et si elle espérait le voir à son retour pour lui dire qu'elle l'aimait ? Je respire fort. Je ne me sens pas bien. Kariane revient.

— Ça va Noémie ? T'es toute pâle. On dirait que tu vas t'évanouir.

— J'ai quelque chose à te dire. J'aime mieux te le dire tout de suite. J'ai pas fait ça dans ton dos et j'aurais voulu te le dire avant, mais tu me répondais pas. Tu t'étais évanouie dans la nature. Oh, Kariane, je me sens tellement mal.

Je me suis mise à pleurer, comme une fillette. Ça m'arrive souvent quand le stress est trop fort et que je n'arrive plus à contenir mes émotions.

— Ben voyons Noé ! Qu'est-ce qui peut bien se passer de si grave ? Je suis sûre que tu capotes pour rien. Crache le morceau.

Kariane s'était habituée depuis notre enfance à me voir éclater en sanglots pour des niaiseries. Elle était immunisée et mes larmes ne l'attendrissaient plus.

— Ben, y s'est passé pas mal d'affaires dans ma vie depuis ma fête.

— OK...

— Premièrement, j'ai laissé Jay.

— *HALLELUJAH*. Maudite bonne affaire. Continue.

— Ben tu te rappelles, le gars du café, mon coup de foudre instantané.

— Honnêtement, avec tout le vin qu'on a bu, tout le temps que tu as passé à m'en parler et le mal de bloc du lendemain, c'est gravé dans ma tête pour toujours. Mais c'est quoi le rapport ?

— Ben le gars...

— ACCOUCHE NOÉMIE.

Son expression faciale bascule entre celle d'une fille qui écoute un *thriller* passionnant et celle de quelqu'un qui s'apprête à recevoir un diagnostic incurable dans un hôpital.

— C'est Sébastien.

—

Kariane ne dit plus un mot, comme heurtée. Elle se contente de me regarder, les yeux ronds.

— Ben là, Kari. Dis quelque chose.

Soudainement, elle se lève sans dire un mot. Je reste là dans le néant. Je me sens comme sur une potence dans une place publique à attendre que le bourreau fasse sa job. Mais il ne se passe rien. Elle ne prend pas son manteau. Elle tourne les talons et se dirige vers le bar. Quelques instants plus tard, elle revient avec deux *shooters* de Tequila.

— *I DRINK TO THAT !*

Je la fixe, abasourdie.

— Pour vrai, tu n'es pas fâchée ?

— Ben non ! Il mérite quelqu'un qui l'aime vraiment et ce quelqu'un, c'était définitivement pas moi. Eh ça veut-tu dire qu'il ne part plus pour son stage en France cet été ?

— Non, il y va toujours. Il part début juin.

— C'est cool ça. Donc, tu vas aller le rejoindre ?

— Ben non, je peux pas. Mon programme d'esthétique est en accéléré, donc je vais aller à l'école presque tout l'été pour finir plus tôt.

— Ah, c'est donc ben plate ça. Ça t'aurait enfin donné une occasion de voyager, toi qui en rêves depuis tellement longtemps !

Elle a raison sur ce point et une partie de moi le sait et se le cache depuis des semaines. En même temps, je ne peux pas abandonner un programme d'étude au deux tiers complété pour un petit voyage en amoureux ! Ce n'est absolument pas logique. Je n'ai pas fait tout ce travail-là pour rien. En plus, en septembre je ne serai pas plus avancée, j'aurai perdu une année scolaire pour presque rien. Pas question de rester la secrétaire de Miss Agathe toute ma vie non plus ! Si je veux finir par avoir ma propre affaire, je dois rester concentrée et finir mon DEP au plus vite. C'est sûr qu'en n'ayant plus la possibilité d'avoir un salon presque gratuit à même ma maison dans quelques années ça change un peu les plans, mais bon, je m'ajusterai.

— Noé, t'es encore dans la lune. À quoi tu penses ?

Je reviens à la réalité. Je change de sujet.

— Eh Kariane, je sors peut-être avec Mel et Sarah ce *week-end*, tu viens avec nous ?

— Oh non ! Même pas pour tout l'or du monde. Cette fois-ci, tu ne pourras pas utiliser l'excuse que c'est ta fête et tu ne m'auras pas !

Son rire me fait du bien. Son rire qui illumine le monde. Son rire qui illumine ma vie.

Kariane

La nouvelle de Noémie et Sébastien en couple me secoue au plus haut point. Il faut dire que j'étais comme dans un monde parallèle depuis mon départ des Îles et mes « au revoir » avec José. En plus, avec mon père qui m'attendait à la sortie de l'aéroport avec des brownies et un grand latté végan du Tao et Noémie et sa banderole dessinée à la main qui m'attendaient à la maison, mon retour avait pris des airs de rêve éveillé. Donc, la révélation de Noémie m'a ramenée brusquement à la réalité, comme un réveille-matin tonitruant après une douce nuit de rêveries. Honnêtement, je ne sais pas ce que je ressens à propos de leur relation. Je ne suis ni triste ni fâchée, mais pas non plus réellement heureuse pour eux.

Je suis juste stoïque. Est-ce que c'est normal ? Je ne pense pas être jalouse et réalistement, si deux personnes méritent d'être heureuses, c'est bien eux. Ce sont deux des personnes que j'aime le plus au monde, mais quelque chose me trouble. Face aux grands yeux bleus mouillés de larmes de Noémie, je me sens désarmée. Je ressens son besoin vital d'obtenir mon approbation, mais je ne me sens pas en mesure de lui donner. Je suis de marbre, mais je me rends bien compte des secondes qui filent alors que je ne dis rien et que je la regarde, les yeux fixes et stupéfaits. Je décide de me lever sans savoir pourquoi. Je ne pense pas avoir envie de partir, il me semble qu'on a tellement de choses à se dire encore et elle m'a tellement manqué. Quelque chose me gêne et je me sens au pied du mur, même si je me suis mise moi-même dans cette situation. Je me dirige donc vers le bar sans but précis. Cette escapade va me laisser quelques secondes pour faire le point avec moi-même. Je commande deux tequilas et je paie, toujours dans le néant. Je reviens vers Noémie et de mon ton le plus naturel possible, je lance :

— *I DRINK TO THAT !*

Sincèrement, je pense qu'il n'y avait rien de mieux à faire, rien de mieux à dire. Je continuerai ma propre psychanalyse plus tard quand j'aurai quelques tequilas de plus derrière la cravate. Nous continuons donc à discuter ensemble au Pub, tout l'après-midi. Nous parlons de leur histoire d'amour, de ma nouvelle passion pour la vie marine, de ses études en esthétique qu'elle commence à trouver longues, de mes nouveaux amis rencontrés durant mon bénévolat, de ses amitiés en dents de scie avec ses amies du DEP et finalement, de mon histoire avec José...

— Oh, ma petite cachotière. Tu tombes en amour avec un *Gilligan* bronzé infirmier de tortue de mer et tu gardes ça pour la fin ! Moi qui placote sans arrêt à propos d'épilation des sourcils et de manucure française ! Voyons donc !!!

— Objection votre honneur, j'attendais d'avoir ingéré une quantité d'alcool non négligeable avant de t'en parler, c'est pas pareil et je suis pas en amour !

Nous rions toutes les deux, comme des gamines. Comme si la dernière année n'avait pas existé et que rien ne nous avait séparés.

— Allllllllez Kari, raconte !! Arrête de me faire languir.

— Ben là, il s'appelle José. Il gère les groupes de bénévoles pour l'organisation. Il est beau, musclé et il fait du surf. Quoi d'autre ?

— Ben raconte comment tu es tombée amoureuse !

Noémie me regarde avec des cœurs à la place des pupilles comme une adolescente qui écoute *Les pages de notre amour*, en boucle pendant les vacances scolaires. Elle a toujours été passionnée par les belles histoires d'amour torturées et romantiques. Je me rappelle encore la voir dessiner des princes et des princesses dans ses cahiers de dessins quand on était au primaire, une vraie fleur bleue !

— Noé, je ne suis PAS amoureuse. On a juste passé pas mal de temps ensemble à discuter et à sauver les tortues de mer.

Mon regard sarcastique ne la trompe pas.

— Vous avez fait l'amour sur la plage ! Avoue ! Raconte !

— Pas question que je te raconte ça ! Disons juste que c'était assez chaud. Mais, dans les faits, nous avons surtout parlé de nos passés, de nos peurs, de nos craintes. Il ne m'était jamais arrivé de rencontrer quelqu'un avec qui il était aussi facile de parler et de s'ouvrir. Je lui ai parlé de choses que je ne m'étais même jamais avouées à moi-même. Lui, il m'a parlé beaucoup de ses regrets, de la personne qu'il était avant et de celle qu'il voudrait être.

— C'est tellement beau !

— Nouille sentimentale. Finis ta bière, y va être temps qu'on rentre si on veut être encore capable de marcher. Eh pis depuis quand tu bois de la bière, miss vin rosé pétillant ?

— C'est Sébastien qui m'a fait découvrir des bières de microbrasserie. C'est vraiment bon, hein ! Disons que c'est pas mal meilleur que de boire de la *Coors light* tiède en canettes qui traîne dans une boîte de *pick-up*. Bon, je m'en vais aux toilettes avant de partir, je reviens.

Pendant qu'elle s'éloigne, j'observe le soleil qui termine sa course et je repense à mon dernier coucher de soleil avec José, enlacés dans un hamac, sous les palmiers.

— Je peux pas croire que je pars demain, on dirait que je suis arrivée hier.

— T'inquiètes tempête, je connais ça. Je suis ici depuis cinq ans et j'ai toujours l'impression que je viens d'arriver.

J'ai planté mes yeux dans ses yeux verts qui scintillaient au reflet du soleil couchant.

— Peut-être que ça veut dire qu'il serait aussi temps que tu rentres, José. Le printemps arrive au Québec, il me semble que c'est parfait pour un nouveau départ. Peut-être que tu as fait le tour de ta colère et que tu as fini de te pardonner ?

Je voyais lentement valser une lueur triste dans ses yeux, toujours ancrés aux miens. Je savais qu'il ne viendrait pas, mais une partie de moi l'espérait naïvement. Il ne m'a pas répondu. Il s'est relevé tranquillement. Il a pris mes mains dans les siennes pour m'aider à me relever du hamac. Ensuite, il m'a empoignée vivement sous les fesses pour me prendre dans ses bras si forts et il m'a embrassée tendrement, debout devant la plage infinie du pacifique sud. Toujours sans rien dire, il m'a portée jusqu'à son balcon et m'a déposée sur une couverture étalée sur le sol. La nuit était maintenant bien installée. Il a allumé une bougie et la lumière s'est remise à danser dans ses yeux verts, toujours un peu tourmentés et tristes. Contrairement à nos escapades coquines précédentes qui étaient plus sauvages, plus juvéniles, cette fois-ci, nous avons fait l'amour d'une façon tendre, sensuelle et vraie. Comme une vraie connexion entre deux âmes. Cette nuit-là, des barrières ont cédé en moi et je me suis sentie prête à m'ouvrir aux autres à nouveau. Je renaissais de mes cendres, comme un phénix, et l'oiseau magnifique était maintenant prêt à rentrer à la maison. J'avais fait le tour de mes tourments et j'étais prête à revenir.

Je vois Noémie qui sort des toilettes et qui vient vers moi. Un jour je lui raconterai cette nuit, mais pas maintenant. J'ai l'impression qu'en la gardant pour moi, elle reste magique, qu'elle m'appartient encore. Même si

elle adorerait entendre cette histoire, je ne saurais pas comment la raconter sans dévoiler ma vulnérabilité et une partie de moi, tellement fragile que je ne la tolère pas moi-même. Je l’imagine sautiller d’excitation sur son banc et rêvasser. Pauvre elle, il me faudrait minimum 1000 *shooters* pour raconter ça à quelqu’un même à celle que je considère comme mon âme sœur. En plus, José et moi on ne se reverra probablement jamais. Je dois commencer à faire le deuil de cet amour naissant qui n’aura, néanmoins, jamais de suite. Je réfléchis encore un peu. Je crois que maintenant je comprends ce que j’ai ressenti quand Noémie m’a dit pour Sébastien et elle. Depuis des années, je m’étais tellement habituée à ne ressentir que de la colère et de la rage que c’est comme si je ne savais plus comment réagir aux émotions positives. Au fond, je suis tellement heureuse que Noémie ait enfin la chance d’aimer et d’être aimée par quelqu’un d’aussi génial que Sébastien. L’univers les a mis sur le même chemin, ça ne fait aucun doute et j’en suis comblée. Elle prend son manteau. Je la regarde et je lui fais un énorme sourire tendre, en mettant aussi le mien. Je veux lui dire à quel point je suis heureuse pour elle, les mots me brûlent les lèvres pour lui dire à quel point elle et Sébastien méritent de trouver le bonheur ensemble, mais rien ne sort. Noémie, qui me connaît depuis toujours, me regarde compatissante et me prend dans ses bras. Elle me serre très fort, longuement, et me dit doucement à l’oreille :

— Je sais Kariane, je sais... moi aussi.

Chapitre 14

Kariane

Je me réveille en sueur, désorientée, en hurlant « PARS ». Je prends quelques instants pour comprendre où je suis et quelle heure il est. Je ne reconnais pas mon lit de bois sur lequel je dors depuis trois mois. Il fait nuit noire, il fait froid. Je ne vois pas de cadran à proximité. À vrai dire, je ne réfléchis même pas. Je suis en mode panique, je suis troublée. Il est revenu. Le chien-loup blanc aux yeux dépareillés. Moi qui croyais l'avoir abandonné à l'aéroport Montréal-Trudeau, entre un kiosque de revues et un vendeur de chandails « I love Canada », en partant pour mon voyage il y a trois mois. Pas une nuit il ne m'avait dévisagée depuis, pas une et maintenant il est à nouveau là, toujours muet et impassible dans ce décor désertique qui me semble être l'enfer sur terre.

— Kariane ? Ça va ? Je t'ai entendue crier.

— Papa ?

Je sors tranquillement de mon état de panique. Je suis à la maison, ma maison. D'un coup, je me remémore : le retour de voyage, le pub avec Noémie et mon lit qui m'a réclamé, me rappelant mon manque flagrant de sommeil des 48 dernières heures.

— Tout va bien Kariane, tout va bien.

— Il est quelle heure ?

— 21 h 30. Tu n'as pas dormi très longtemps. Je pars travailler dans une heure, aimes-tu mieux que j'appelle pour dire que je suis malade et que je reste avec toi ?

Son geste est touchant, lui qui ne prend jamais de congé pour aucune raison. Je crois y voir une lueur de douceur paternelle qui existait avant quand maman était encore là.

— Non, non, vas-y. J’ai seulement fait un cauchemar. Je vais me recoucher de toute façon je suis tellement fatiguée.

Je le fixe dans la lueur de la porte de ma chambre et il semble déçu de ma réponse. Comme s’il avait vu dans ce mauvais rêve l’occasion de jouer un rôle de protecteur auprès de sa fille et que je lui enlevais ce privilège.

— Mais as-tu le temps de prendre un café avec moi avant de partir travailler à l’hôpital ?

Malgré la noirceur, je vois ce qui me semble être un sourire.

— Je pars la cafetière. Je t’attends en bas.

Je sors de mon lit, attrape ma robe de chambre en gros polar bleu à capuchon, mets mes bas de laine et descends les escaliers. Quelque part, le froid m’a un peu manqué ces derniers mois. Il nous rappelle que nous sommes vivants et il nous apprend à apprécier la chaleur. Sans le froid, le soleil nous semble acquis. À la table de cuisine, nous nous retrouvons à nos places habituelles et dans notre silence habituel, comme si je n’étais jamais partie. Avant ce silence me pesait, je sentais que je devais le combler par mille bavardages futiles, mais maintenant il m’apaise. Il nous ressemble. Au bout de quelques minutes, mon père me tire de mon mutisme.

— Alors ? C’est quoi la suite ?

Sa question me surprend.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Ben, après l’ouest et le sud, c’est quoi tes plans ?

— À vrai dire, je n’en ai pas vraiment. Demain je vais passer au Tao voir s’ils auraient une place pour moi. Sinon je ne sais pas, je n’y ai pas vraiment réfléchi.

Il semble hésiter avant de parler puis se risque.

— Ils cherchent des aides de services pour travailler sur mon unité de soins palliatifs, si jamais...

Je suis déstabilisée par son offre. Elle fait remonter en moi de mauvais souvenirs. Je marque un temps d’arrêt dans notre conversation en évitant

son regard, mais je finis par lui poser la question qui me brûle les lèvres depuis des années.

— Papa, comment tu fais ?

— Comment je fais pour quoi ?

— Comment tu fais pour retourner tous les jours à cet endroit, dans ces corridors sombres et dans cette chambre lugubre où on a vu partir maman ?

Il reste muet quelques minutes, songeur. J'ai peur que ma question l'ait rendu triste. Je regrette de l'avoir posée. Je regrette que nous ne soyons pas simplement restés dans notre silence confortable, comme à notre habitude.

— Tu sais Kariane, parfois la seule façon de guérir de quelque chose, c'est de l'affronter et d'admettre qu'elle existe. Si je n'étais jamais retourné sur cette unité, je n'aurais jamais fait la paix avec la mort de ta mère et je serais resté au même endroit qu'il y a quelques années, triste, aigri et en colère.

La profondeur de notre conversation me surprend et me déstabilise, je n'ai aucun point de repère auquel me référer. Je le regarde cette fois-ci dans les yeux, attentivement. Nous avons toujours eu les mêmes yeux bruns, vifs et déconcertants, mais quelque chose semble maintenant différer. Je comprends soudainement qu'il a raison sur un point : on n'y voit ni colère ni ressentiment. Tout le contraire des miens. Je ne l'avais pas remarqué avant. Mais, j'y vois toujours cette tristesse qui, elle, nous est commune.

— Et la tristesse, papa ?

— Oh, la tristesse, tu sais, elle ne disparaît jamais vraiment. On apprend seulement à vivre avec un jour à la fois et un matin on se lève et on a l'impression d'être moins pesant, de traîner moins de choses. C'est seulement à ce moment qu'on réalise qu'on va un peu mieux.

— Ça prend du temps ?

— Ça prend toute une vie, ma chouette... toute une vie.

Noémie

Depuis mon retour du pub, je tourne en rond dans la maison. Je n'ai pas encore écrit à Sébastien pour lui dire que j'étais revenue et je suis pas allée le rejoindre chez lui, je ressens le besoin d'être seule. Je suis assise dans le noir, dans le salon où j'ai grandi, sous les faisceaux d'une petite lampe d'appoint et je griffonne sporadiquement sur mon bloc à dessins, pour me calmer les nerfs. Sans le vouloir, Kariane a brassé quelque chose dans ma tête en me demandant si j'allais rejoindre Sébastien pendant son stage en France. La vérité c'est qu'on n'a jamais abordé le sujet lui et moi, mais je crois qu'au fond, j'attends qu'il me le demande même si je sais qu'il m'est impossible d'accepter à cause de mes cours. Je suis torturée par le fait qu'il ne me le demande pas. Peut-être qu'il n'a pas envie de vivre cette aventure avec moi ? Peut-être même qu'il a prévu de me laisser avant de partir pour pouvoir vivre son *trip* célibataire. Peu importe sa raison, ça fait déjà quelques semaines que je tourne et retourne le tout dans ma tête et tout ça m'inquiète, mais je ne sais pas comment lui en parler sans briser quelque chose ni avoir l'air insécure. Je m'imaginais assez mal lui dire : comment ça tu ne m'invites pas en France, même si on sait tous les deux que je ne peux pas y aller ? J'aurais l'air d'une vraie folle. Si ça se trouve, peut-être qu'il ne m'invite pas justement parce qu'il sait que je ne peux pas venir et qu'il ne veut pas remuer le couteau dans la plaie. En même temps, ça a beau faire juste trois mois qu'on sort ensemble, quand ton chum part en stage dans un autre pays et qu'il pense peut-être voyager après, ça nécessite quand même de bonnes conversations de couple, non ? Chose certaine, ce n'est pas avec Jay que j'avais ce genre de grosses réflexions sur l'avenir de notre relation. Je n'ai aucune expérience là-dedans. Je suis habituée que les choses soient coulées dans le roc, prévues à l'avance. Est-ce que notre amour peut survivre à distance quand ça fait juste quelques mois qu'on sort ensemble ? Il va être parti presque aussi longtemps que la durée totale de notre vie à deux. C'est normal que ça m'inquiète, non ? Je ne sais pas comment il vit ça de son bord. Est-ce qu'il partage mes inquiétudes ? Je n'ai pas osé parler de mes tourments à Kariane, elle qui est tellement pour l'amour libre, elle m'aurait sûrement dit de ne pas m'inquiéter et de parler de tout ça avec Sébastien. Je ne sais pas trop comment elle se positionne face à notre relation. Elle m'a dit que c'était correct et qu'elle était contente pour nous, mais j'ai senti qu'elle était tendue. Et si j'allais le rejoindre en France après son stage pour voyager avec lui ? Si je prenais enfin l'année sabbatique dont

je rêve depuis la fin du secondaire pour pouvoir explorer le monde. C'est toujours bien juste une année dans toute une vie ! Et une chance comme ça de voyager avant d'avoir une maison et des enfants ça ne se reproduira peut-être pas. Pendant une seconde, je nous imagine Sébastien et moi faisant les vendanges en France et nous embrassant devant la tour Eiffel. Je repars dans mes songes, transformant maintenant les nuages de mon dessin en grappes de raisins juteuses.

— Noémie ? Tu n'es pas chez ton chum ?

Loin dans mes pensées, je n'ai pas entendu ma mère rentrer.

— Allo maman. Non, je suis allée au pub avec Kariane et je suis revenue ici après, j'avais envie d'être seule.

Surprise par mon commentaire, elle me lance :

— Toi ? Envie d'être seule ? Ça ne te ressemble pas. Est-ce que tout va comme tu veux ?

L'instinct maternel ne trompe pas, à ce qu'il paraît. Alors j'ai cédé, je lui ai tout raconté : Sébastien, le voyage, les études. Ma mère a toujours été une très bonne confidente pour moi, mais depuis que je ne suis plus avec Jay, on a très peu parlé ensemble de ce que je vis. Mes parents ont été très déçus de savoir que je l'avais laissé, donc ils n'ont pas accueilli avec joie l'arrivée de Sébastien dans ma vie. Depuis ce temps, je ne lui ai plus rien confié, sachant très bien que son avis serait biaisé, mais ce soir j'ai besoin de parler à quelqu'un qui me connaît mieux que moi-même. J'ai besoin de ma mère et de son amour inconditionnel.

— Toi t'en penses quoi, maman ?

— Je pense que si tu abandonnes ton rêve de devenir esthéticienne et d'avoir ta business pour suivre les rêves de ton chum, tu vas finir comme ta tante Micheline à élever des enfants pendant que ton mari n'est jamais là et tu vas être aussi aigrie qu'elle rendue à son âge.

Ma mère n'a jamais aimé la sœur de mon père. D'ailleurs, je l'ai toujours soupçonnée d'être un peu jalouse. Quelque part, sa réponse me déçoit et m'attriste, moi qui espérais du réconfort de sa part. Peut-être qu'au fond de moi je rêvais qu'elle valide mon projet fou d'aller rejoindre

Sébastien en Europe en me scandant que je n'ai qu'une vie à vivre, qu'il faut que je suive mon cœur et que c'est le moment ou jamais de voyager, même si je sais qu'elle ne dirait jamais ça et surtout qu'elle ne m'encouragerait pas à suivre Sébastien. Mes parents sont ensemble depuis l'école secondaire et ils ne se sont jamais quittés depuis. Un vrai couple digne des livres d'amour « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». Sauf que dans le cas présent, je suis enfant unique et le fait que je ne suive pas leurs traces les déçoit constamment. J'ai, sur mes petites épaules de fille de 18 ans, le poids de toutes leurs attentes. Dépitée, je me remets à griffonner.

— Je ne sais pas quelles idées ce gars-là te met dans la tête Noémie, mais depuis que tu es avec, on dirait que toutes tes affaires vont de travers. Tu te chicanes avec Kariane, tu n'es plus concentrée dans tes études et tu ne sors même plus avec tes amies. Même au salon d'esthétique, Agathe m'a dit que tu étais rentrée travailler ce matin et que tu avais l'air de la « chienne à Jacques ». Il me semble que ça ne te ressemble pas ça.

Je griffonne plus fort.

— Noémie ? M'écoutes-tu au moins quand je te parle ?

Je rage à l'intérieur. Je n'ai jamais levé le ton contre ma mère, c'était clairement proscrit chez nous, mais je sens que je vais bientôt déborder si je ne me calme pas. Au fond, elle ne me connaît pas du tout. Elle n'attache d'importance qu'à l'image qu'elle s'est faite de moi-même : Noémie qui reste dans le rang, Noémie qui dit oui, Noémie qui a le même chum depuis le secondaire, Noémie qui travaille fort, belle et parfaite petite Noémie bien coiffée et maquillée qui ne dit jamais un mot. Elle ne sait rien de la vraie moi, de mes rêves, de mes envies et de mes amours. En plus, sa façon de juger Sébastien sans lui avoir laissé une seule chance alors qu'il est tellement gentil avec moi, tellement plus gentil que son maudit Jay qui me rabaissait tout le temps. Je me sens prête à enfin sortir de ma cage et à lui hurler toute ma rage et ma colère emmagasinée quand le téléphone se met à sonner. Ma mère répond.

— Madame Ouellette ? Ici les urgences de l'Hôpital de Saint-Jérôme. Il faudrait venir immédiatement, votre mari a eu un infarctus.

Elle laisse tomber le combiné sur le sol et me regarde, sans me voir.

OceanofPDF.com

Chapitre 15

Kariane

Je suis horriblement inquiète pour mon oncle. Noémie m'a appelée hier soir pour me dire qu'il était en train de se faire opérer au cœur, en urgence. Quand j'ai appelé, tôt ce matin, pas de réponse. Elle m'a seulement écrit un message, une heure plus tard, pour me dire qu'il était encore inconscient, sous observation, et qu'elle m'appellerait s'il y avait du changement. Je ne peux même pas aller les voir, ils n'acceptent que la famille immédiate pour l'instant. Je ressens sa peine et sa douleur jusque dans mes tripes et je ne peux même pas la prendre dans mes bras. J'ai un sentiment d'impuissance totale. Je vais la texter pour lui dire que je leur apporte des cafés et du *lunch*, pour les aider à tenir bon.

Kariane : *Salut ma cousine d'amour. Je passe au Tao les implorer de me reprendre, j'apporte des cafés et des trucs à grignoter à ta mère et toi pour vous aider à tenir le coup. Rejoins-moi dans le hall de l'hôpital dans trente minutes. Je t'aime.*

J'arrive à la hauteur des vitrines du Café Tao et je prends un temps d'arrêt pour regarder affectueusement à l'intérieur. J'aime tout de ce lieu : ses chaises et ses tasses dépareillées, les arômes enivrants, le menu végan, le coin méditation. Cet endroit a tellement de significations pour moi. Ils m'ont accueillie après le décès de ma mère, même si je n'avais aucune expérience et ils m'ont formée. En vérité, ils m'ont offert un lieu chaleureux où je pouvais me réfugier et me sentir en sécurité. Je ne peux pas croire que je sois partie comme ça, sans explications et sans préavis. J'ai déposé mon tablier sur le comptoir en annonçant à François, le gérant, mon départ imminent aux îles Galápagos. J'ai tourné les talons aussitôt en direction de la porte sans demander mon reste ni les remercier pour tout ce qu'ils avaient fait pour moi. Quand je revois la scène dans ma tête, j'ai l'impression d'assister à une projection, de voir une fille que je ne connais pas agir

n'importe comment. J'ai seulement le goût de crier à cette fille qu'elle est ingrate et qu'elle va le regretter. Mon plan : implorer François de me reprendre en lui expliquant que je vivais une période difficile et espérer qu'il soit clément envers moi. Je n'ai aucune autre carte à jouer, seulement la franchise. Je prends mon courage à deux mains et j'entre par la porte de devant qui émet le son de cloche habituel, mélodie qui m'a tellement manquée elle aussi.

— Tiens donc le retour de la grande voyageuse ! As-tu réussi à sauver toutes les tortues de mer ?

C'est William, mon plus vieux collègue avec qui j'ai passé tellement d'après-midi tranquilles à jouer aux cartes derrière le comptoir en attendant que des clients en manque de caféine fassent retentir la clochette de la porte d'entrée.

— Hello Willy Wonka ! Nah, tu me connais, j'en ai laissé quelques-unes aux autres pour pas les complexer, je suis fine quand même ! François est là ?

— Il me semblait bien aussi ! Oui, il est en arrière dans le bureau.

Je marche lentement dans le corridor derrière le comptoir, celui qui mène au petit bureau du gérant sans porte qu'occupe François quand vient le temps de se réfugier dans le calme pour faire les comptes et les commandes. Je le vois assis à son bureau, concentré sur les factures des fournisseurs et je me sens soudain mal à l'aise comme une gamine gâtée forcée d'admettre une faute devant ses camarades de classe. J'ai envie de rebrousser chemin, mais je sais que le vieux parquet grinçant trahirait ma présence de toute façon. En plus, si je veux revenir, je dois absolument faire amende honorable. Ce qui n'est pas une tâche aisée pour une personne orgueilleuse comme moi.

— Toc toc toc...

Mon Dieu que j'ai l'air innocente avec mon cognement à voix haute d'une voix beaucoup trop joviale à mon goût, trahissant mon stress du moment.

— Tiens donc, Kariane. Je ne pensais pas te revoir ici. Entre.

Je prends place face à lui. J'essaie d'avoir l'air calme et en contrôle, mais j'ai la bougeotte sur ma chaise de cuir délabré, vestige de l'ancienne décoration du café. Il poursuit :

— Qu'est-ce qui t'amène ici ? Ton dernier chèque de paye t'a été posté en janvier, tu l'as bien reçu ?

— Premièrement, je voulais m'excuser de la façon dont je suis partie, c'était pas cool de ma part de vous laisser comme ça sans préavis.

Il me fixe dans les yeux, imperturbable. Je continue.

— J'étais dans une sale période. J'aimerais revenir travailler ici... si vous avez besoin de quelqu'un.

Il ne prend même pas un temps de réflexion et me répond, presque du tac au tac :

— Le problème avec toi Kariane, c'est que depuis un bon moment déjà tu sembles toujours être dans une mauvaise période. J'ai fermé les yeux plus souvent que je ne l'aurais fait pour n'importe quel autre employé. J'ai fermé les yeux sur tes retards, tes journées *off* parce que tu *feelas* pas, ton manque de courtoisie occasionnel avec les clients et tes collègues et tellement d'autres choses. J'ai fermé les yeux parce que je t'aime bien, pour nous tu es de la famille et je sais bien que tu adores ce café, mais je ne peux pas te reprendre dans ces conditions.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « dans ces conditions » ?

Je bafouille. Mon cœur bat fort dans mes oreilles, brouillant partiellement le discours de François. Je ne m'attendais pas à vivre mon propre procès où il joue l'avocat, le juge et le jury. Quelque part, je crois que je pensais égoïstement que de simples excuses allaient me rendre mon poste. Il serait temps que je grandisse un peu. Honnêtement, je ne l'avais pas réalisé jusqu'à maintenant, mais je crois qu'il a raison sur bien des points. Depuis presque un an, je suis à la ramasse dans tout. Je ne le regarde plus dans les yeux, j'ai peur de sa réponse.

— Règle tes problèmes Kariane. Règle-les et ensuite reviens me voir et on discutera.

J'ai la tête qui tourne, exactement comme cette fois où je me suis retrouvée pieds nus dans ce parc que je ne connaissais pas, désorientée. Je quitte son bureau, toujours dans les limbes. En arrivant au comptoir, William remarque que je ne vais pas bien.

— Coudonc, Kariane, ça va ? T'es toute verte, on dirait que tu as vu un fantôme.

— Oui oui, ça va. Hey William, peux-tu me préparer trois grands lattés végan, un croissant, une chocolatine et un croissant aux amandes pour emporter s'il vous plaît ? Je dois aller rejoindre ma cousine à l'hôpital, son père a fait une crise de cœur.

Je suis dans les vapes, sur le pilote automatique. Ma conversation avec François m'a mise dans un état lamentable. « Règle tes problèmes Kariane. Règle-les. » Ces mots tourbillonnent dans ma tête. Je paie et je quitte le café en m'apprêtant à marcher vers l'hôpital rejoindre Noémie quand je tombe nez à nez avec Sébastien. Bon, il ne manquait plus que ça.

— Allo Kariane.

— Sébastien ! Comment ça tu n'es pas à l'hôpital ?!

— À l'hôpital ? Eh bien non, je vais bien, merci de t'inquiéter. Par contre toi tu es pas mal blême pour quelqu'un qui revient du sud. T'es pas avec Noémie ? Hier, elle m'a dit qu'elle allait te retrouver après le boulot et depuis, plus rien.

— Oh, mon Dieu, tu n'es pas au courant ! Le père de Noémie a fait une crise cardiaque hier soir, elle a passé la nuit à l'hôpital. Elle ne t'a pas appelé ? Viens avec moi, je m'en allais justement leur porter à manger.

Sébastien me regarde, livide. Cette fois-ci, c'est lui qui semble avoir vu un fantôme.

— Non, elle ne m'a pas appelé.

Nous pressons le pas, ensemble, vers l'hôpital sans dire un mot.

Noémie

Quand quelqu'un qu'on aime plus que tout au monde passe à deux doigts de la mort, les secondes s'étirent à l'infini. Les minutes durent des heures et les heures des jours. D'ailleurs, quelle heure est-il ? Sommes-nous le matin ? Je n'en sais rien dans cette chambre d'hôpital sans fenêtre. Depuis combien de temps sommes-nous ici ? J'ai perdu le fil du temps. Tout ce qu'il me reste, c'est des mots froids et stériles comme cet hôpital qui tournent dans ma tête « infarctus du myocarde ; soins intensifs, cardiologie, pronostic incertain, dommages à évaluer au réveil ». Comment la vie peut-elle perdre tout son sens en seulement quelques minutes ? J'étais là avec ma mère à discuter de mes doutes et mes incertitudes sur un voyage hypothétique. Nous étions prêtes à nous prendre la tête à propos de mes relations de couple et pendant ce temps-là, mon père se battait déjà pour sa vie sur le sol d'un restaurant où il était pour un souper d'affaires. Cette dualité n'a aucune logique. La vie elle-même n'a aucune logique.

Bzzz bzzz. Mon cellulaire vibre dans ma poche et me tire de mes réflexions. Je ne l'ai que très peu regardé depuis que j'ai appelé Kariane hier soir, en larmes, pour lui raconter que mon père était sur une table d'opération et qu'il allait peut-être mourir et ce matin quand je lui ai envoyé un texto pour dire qu'on n'avait toujours pas de nouvelles de son état. J'ai trois nouveaux messages textes.

Kariane : *Salut ma cousine d'amour. Je passe au Tao les implorer de me reprendre, j'apporte des cafés et des trucs à grignoter à ta mère et toi, pour vous aider à tenir le coup. Rejoins-moi dans le hall de l'hôpital dans trente minutes. Je t'aime.*

Jay : *Salut Noémie. Je sais qu'on ne s'est pas parlés depuis des mois, mais j'ai appris pour ton père et je voulais m'assurer que tu allais bien. Je sais comment vous êtes proches. Je suis là si tu as besoin de moi.*

Sébastien : *Bon matin mon amour. Ta soirée avec Kariane s'est bien passée ?*

Oh merde, Sébastien. Comment j'ai pu oublier de l'appeler, mais aussitôt l'infirmière entre dans la chambre.

— Bonjour mesdames. Nous devons amener monsieur Ouellette passer des examens. Nous en avons pour un moment. Vous devriez rentrer pour

dormir un peu et prendre une douche, la nuit a été longue.

— Il ne s'est pas encore réveillé, est-ce que c'est normal ?

Je voulais qu'elle me dise oui. Je voulais qu'elle me rassure et qu'elle me dise que mon père irait toujours bien, que rien ne pouvait l'atteindre. Je voulais qu'elle me dise qu'il bercerait mes futurs enfants pour les endormir comme il me berçait quand j'étais petite et qu'il serait présent pour leurs rentrées scolaires. Je voulais des certitudes, j'en avais tellement besoin.

— Je ne peux vous en dire plus pour le moment. On va passer les tests et le médecin va venir vous voir plus tard dans la journée.

Sur ses mots, elle débarre les roues de la civière de mon père et quitte avec lui vers l'incertitude. Ma mère et moi nous nous regardons, anéanties. Nous sommes ensemble dans cette douleur, nos querelles d'hier ont complètement disparu et m'apparaissent bien futiles aujourd'hui.

— Étends-toi et dors un peu maman, je vais aller en bas. Kariane va nous apporter du café et des choses à manger. Appelle-moi si tu as du nouveau.

Je sais bien qu'elle ne réussira pas à fermer l'œil. Comment pourrait-elle y arriver avec l'homme de sa vie qui se bat pour survivre à quelques dizaines de mètres d'elle, impuissante ? Je descends dans le hall, pousse de toutes mes forces la grosse porte métallique pour sortir dehors respirer un peu d'air et je tombe face à face avec... Jay ! Dès qu'il me voit, il me prend dans ses bras, j'offre une faible résistance qui dure une fraction de seconde. Malgré la pluie froide du printemps qui tombe sur nous, je me sens automatiquement rassurée, comme un bébé naissant emmaillotté dans sa couverture. Il est tellement grand et fort, j'avais besoin de cette force tranquille. J'avais besoin de certitudes. Malgré tout, je lui murmure :

— Tu n'aurais pas dû venir ici.

— Noé, tu m'as peut-être laissé, mais je vous connais, ta famille et toi, depuis deux ans et je n'étais pas capable de rester à la maison les bras croisés. T'as juste à me dire de partir et je le ferai.

Des larmes se mettent à ruisseler sur mes joues puis sur son manteau se mêlant aux gouttes de pluie froides. Comment aurait-il été possible qu'il ne pleuve pas, en une journée aussi triste et sombre ? Mes larmes sont

maintenant intarissables comme des rivières rêvant de rejoindre l'océan par n'importe quel moyen. Nous restons comme ça des minutes entières qui, cette fois-ci, ne semblent pas durer des heures et quelque part en moi je voudrais que ce moment dure jusqu'au réveil de mon père, s'il se réveille un jour. Il pose son menton rugueux dans le creux de ma tempe. J'ai toujours aimé qu'il fasse une tête de plus que moi, je me sentais en sécurité. Pendant un instant, je ne pense plus à rien. Je laisse seulement couler tranquillement toutes les larmes que j'avais gardées pour moi au chevet de mon père. Je voulais être forte pour ma mère. Mes cheveux sont trempés par la pluie, mais je n'ai pas froid. Je suis ailleurs. Soudain, j'entends une voix forte et assurée m'interpeller.

— Noémie ! Tu es toute mouillée. Rentre là ! Viens te réchauffer et te sécher, je t'ai apporté un café. C'est pas le temps d'être malade en plus. C'est beau Jay, merci d'être venu, mais tu peux t'en aller, je prends le relais.

Je reconnais cette voix et je relève la tête. Kariane arrive comme un ouragan dans son manteau ciré rouge vif. Elle a l'air du petit chaperon rouge en beaucoup moins naïve. Mon père me lisait souvent ce conte quand j'étais petite. Elle me prend par le bras, me tire vers l'intérieur et renvoie Jay d'où il vient. Je n'ai même pas le temps de lui dire au revoir que je suis rendue dans le hall. Je me retourne pour voir s'il nous suit, mais la lourde porte de métal se referme brusquement. Je tourne la tête à nouveau et j'aperçois maintenant Sébastien. Il est là, devant moi, muet et détrempé. Son *trenchcoat* est imbibé de pluie froide et il tient un cabaret de transport rempli de gobelets de café. Nous nous dévisageons longuement, impassibles, sans dire un mot. Mon cellulaire sonne.

— Noémie, c'est maman. Monte vite, ton père s'est réveillé.

Je quitte le hall en courant, y laissant tant de non-dits.

Chapitre 16

Noémie

— Là Noémie, c'est assez, tu SORS ! Ça fait une semaine que ton père est rentré de l'hôpital et que tu passes chacune de tes minutes libres à errer dans la maison au cas où il aurait besoin de toi. Il va BIEN. Va voir ton chum, va voir tes amies ou Kariane, mais je t'en prie, sors de cette maison. Va te changer les idées. Je suis là et je m'occupe de lui. TOUT VA BIEN.

Ma mère a raison. Depuis la crise de cœur de mon père, je suis toujours sur le qui-vive. Je fais même des tournées quand il dort pour m'assurer qu'il respire toujours, comme on fait avec un nouveau-né. Ma vie se résume à aller à l'école, travailler et être à son chevet. Chaque fois que je quitte la maison, je crains qu'il lui arrive quelque chose et que ce soit la dernière fois que je le vois. Cette idée me pétrifie.

— Les médecins l'ont autorisé à reprendre des activités légères dans la maison. Il est sur la voie de la guérison, ma chérie. Je sais que tu as peur, mais il est maintenant temps de reprendre ta vie d'avant.

Ma vie d'avant.

— C'est tellement dur ! J'ai toujours peur qu'il refasse un autre infarctus.

— Je sais Noémie, mais il faut passer à autre chose. Je sais pas moi, va voir Sébastien, tu ne l'as presque pas vu depuis l'hôpital. Il doit s'inquiéter pour toi. Sinon, sors avec tes amies d'esthétique, comment elles s'appellent déjà ?

— Mélanie et Sarah.

— Oui, c'est ça, Mélanie et Sarah. Il me semble que ça fait longtemps que tu n'es pas sortie t'amuser avec des copines. Ça te ferait un bien fou.

Je l'implore du regard de me demander de rester, mais elle reste de marbre face à mes supplications silencieuses. Ma mère est un petit bout de femme incroyablement fort, du haut de ses 5 pieds 2. Me sentant comme David contre Goliath, j'abandonne finalement le combat.

— Je t'aime maman.

— Je t'aime aussi ma chouette. Décampe à c't'heure.

Je monte dans ma chambre réfléchir à tout ça. Je sors mes fusains et je commence à tracer des lignes et des arabesques dans mon carnet de dessins. Sébastien, il ne m'a jamais reparlé de la présence de Jay à l'hôpital. Je pense qu'il n'ose pas me confronter à cause de la situation avec mon père. En fait, nous ne nous sommes presque pas parlé, peut-être qu'il m'évite ? Je crains qu'il me laisse après tout ça, surtout que la date de son voyage approche et qu'on n'a toujours pas parlé de l'avenir de notre couple. Et si c'était moi qui l'évitais pour ne pas aborder ces sujets ? Me servirais-je de la vulnérabilité actuelle de mon père pour éviter mes propres problèmes ? Bref, je suis clairement mal à l'aise face à lui. En plus que Jay m'a textée quelques fois ces derniers temps et que j'ai l'impression d'avoir trahi Sébastien en répondant à ses textos. Je crois que le mieux serait de faire face à mes peurs et d'avoir une bonne conversation avec Sébastien sur l'avenir de notre couple. Ça devient inévitable. Je vais l'appeler, non, lui écrire. Je déteste parler au téléphone, où j'ai peur d'entendre sa voix ?

Noémie : *Salut. Ma mère me congédie de la maison. On se voit ?*

Sébastien : *Si tu veux. Je suis à l'appartement, mais je dois rejoindre des amis du cégep vers 22 h pour une petite soirée.*

Noémie : *Parfait, je me prépare et j'arrive.*

Je traîne le pas. Je continue à dessiner et bien vite mon croquis prend la forme d'un oiseau majestueux qui vole dans un ciel tourmenté avec des airs d'orage. Je détache mon croquis et je le colle dans mon miroir de chambre. Je me frise les cheveux en le fixant attentivement. Et si c'était moi, cet oiseau élégant dans un ciel qui se déchaîne ?

J'arrive chez Sébastien, je cogne quelques petits coups et j'entre dans l'appartement. Il est assis sur son divan devant la télévision. Il ne se lève

pas pour m'accueillir et il tourne seulement la tête pour me saluer. Je m'approche de lui, l'embrasse furtivement et m'assois à côté de lui. Je remarque que l'appartement est en désordre, une première depuis que je connais Sébastien. Des bouteilles de bière vides traînent à côté de l'évier, des assiettes sales sont toujours sur la table du salon et le bac de récupération déborde. Je le détaille du regard et remarque que ses yeux sont sombres, je n'y vois pas la lumière que j'ai l'habitude d'y puiser. Sa barbe n'est pas taillée et il a les cheveux en broussaille. Il semble fuir mon regard en se réfugiant dans la télévision. Serait-il possible que lui aussi soit mal à l'aise face à moi ?

— Qu'est-ce que tu regardes ? Un film ?

— Non, c'est un documentaire sur l'industrie du tourisme en Grèce.

— Ah, c'est pour ton voyage ?

— Probablement.

Il devient clair qu'il fait tout pour éviter mon regard pendant que nous regardons défiler les luxueux hôtels paradisiaques de l'île de Santorin. J'essaie de relancer la conversation.

— Wow, c'est tellement beau ! Ça doit être le rêve de voyager là-bas.

— T'avais juste à t'arranger pour venir avec moi.

Il me regarde maintenant fixement, mais toujours de son regard vide et lourd.

— Ben là ! Tu sais bien que je ne pouvais pas. J'ai de l'école cet été. Je terminerai pas mon DEP avant décembre. On pourrait y aller quand je vais finir, ça serait mon voyage de fin d'études ?

— On voyage pas en Grèce l'hiver, c'est la saison morte. En plus, Noémie, tu détestes ton DEP en esthétique. Pourquoi tu t'entêtes à le terminer ? Je comprends pas.

Je suis happée de plein fouet par ses propos, je m'attendais à tout sauf à ça.

— C'est pas vrai, je déteste pas ça.

— Tu n’arrêtes pas de me dire à quel point tu haïs travailler pour Agathe, à quel point tu trouves les soins esthétiques superficiels et à quel point tes amies d’esthétique t’agacent avec leurs petits problèmes existentiels. Il serait peut-être temps que tu agisses en adulte et que tu acceptes le fait que tu n’aimes pas ce métier et que tu te fais croire que tu aimes ça juste pour faire plaisir à tes parents.

Je reçois ces mots en pleine face, comme une collision frontale. Je suis figée et je sens une boule d’angoisse énorme se former dans mon ventre et prendre instantanément toute la place. Je ne comprends pas d’où viennent toute cette colère et tout ce ressentiment envers moi. Lui qui avait l’habitude d’être tellement tendre, tellement présent et encourageant pour moi. Il me disait toujours qu’à deux on pouvait tout réaliser et puis maintenant ça ! C’est vraiment ce qu’il pense de moi ? Je constate les brûlures infligées par mon homme-soleil qui avait pourtant la douce habitude de me réchauffer comme un feu de cheminée. Mes mains tremblent, comment ose-t-il attaquer ainsi mes parents après l’enfer que nous venons de vivre ? Comment ose-t-il m’attaquer alors que je viens de passer proche d’enterrer mon propre père ?

— Tu es injuste.

Sa colère envers moi ne semble que grandir. Il me jette un regard noir, un regard rempli de reproches et me lance :

— Non Noémie, sais-tu ce qui est injuste ? Être traité comme un étranger dans ta vie et dans ta famille alors que nous sommes en couple depuis bientôt quatre mois. C’est aussi injuste d’arriver à l’hôpital démoli et de te rendre compte que ta blonde qui ne t’a même pas appelé pour te dire que son père était aux soins intensifs est dans les bras de son ex.

— Arrête, s’il te plaît...

Il semble impossible à arrêter après avoir emmagasiné tellement de colère pendant ce long moment sans explications de ma part.

— Non, je n’ai pas fini Noémie. Ce qui est injuste aussi c’est d’être tenu à l’écart de ta souffrance, car tu ne voulais pas m’avoir à tes côtés au chevet de ton père parce que tes parents ne m’aiment pas.

— C'est pas vrai que mes parents t'aiment pas.

— Voyons Noé, à qui tu mens là ? À toi ou à moi. Pas besoin d'être un génie pour savoir que tes parents auraient préféré que tu restes avec le parfait petit Jay, ça crève les yeux.

Je fonds littéralement en larmes. C'est trop : l'école, mon père, Jay, Sébastien. Je n'en peux plus. L'angoisse se condense maintenant à un rythme effréné pour sortir en tristesse à défaut d'avoir le potentiel de s'extérioriser en colère et de répliquer à la dureté de ses mots. Sébastien m'assène alors le coup final.

— Pis ben honnêtement, je commence pas mal à me demander si toi aussi tu n'aurais pas préféré ça.

Un poids immense s'abat d'un coup sur moi, je cherche mon air. Je me sens tout à coup envahi, comme si la pièce était trop petite et Sébastien trop grand, trop volumineux, qu'il empiétait sur mon espace et volait les bouffées d'air que j'essayais en vain d'attraper dans mes respirations saccadées. Je vois des petits picots gris, noirs et blanc devant les images des monuments historiques d'Athènes qui défilent à l'écran et je ferme les yeux pour essayer que tout arrête de tourner un moment. Sébastien reste sur place à observer la tempête qu'il vient de créer, sans réagir. Je ne sais pas s'il ne comprend pas ou s'il ne mesure pas la portée de ses paroles. A-t-il peur ou est-il en colère ? J'ai tellement froid. Je me recroqueville et je réalise que je suis en sueur. Je suis étourdie, j'ai mal au sternum et mes pensées se bousculent : est-ce que je fais moi aussi une crise de cœur ? Comment cet amour parfait que nous partagions, Sébastien et moi, a-t-il pu se transformer aussi rapidement en quelque chose d'aussi laid ? J'ai peur. Je ne veux pas mourir. Je ne veux pas que mon père meure. Est-ce que Sébastien va me laisser ? Je ne veux pas qu'il parte en voyage sans moi. Je ne veux pas qu'il parte tout court. Je ne veux pas rester ici. Je sombre dans une noirceur envoûtante. Le reste me semble flou. Je m'entends murmurer à Sébastien : « Tu ne m'as jamais demandé de partir avec toi, » J'entends des voix lointaines, on me transporte en dehors de l'appartement de Sébastien, des bruits de sirène au loin.

Je m'endors.

Enfin le calme.

Kariane

Barre de recherche internet : « Signification rêve loup » ; « Signification rêve chien-loup » ; « Signification rêve chien désert »

Rien de significatif ou qui semble s'apparenter à mon cas.

Ces cauchemars répétitifs m'obsèdent totalement, tellement que je redoute le moment de dormir. J'étire les heures, seule dans la nuit, à regarder des séries en rafale sur *Netflix*. Je somnole de jour à coup de quelques dizaines de minutes, essayant ainsi d'éviter le sommeil profond. Je suis pathétique. J'ai besoin d'une *job*. J'ai besoin d'un psy. Je dois absolument remettre ma vie sur les rails. Et si j'allais voir une voyante qui lit dans les rêves ? Il me semble que la mère de Noémie en connaît une bonne qu'elle va voir deux fois par année pour se faire tirer aux cartes. Elle, elle pourrait m'éclairer sur la signification de mes cauchemars ? C'est n'importe quoi ! J'évite la réalité. C'est pas le rêve le problème, c'est moi.

— Habille.

Mon père me fait sursauter en m'interpellant ainsi.

— De quoi habille ?

— Tu t'en viens avec moi à l'hôpital.

— Ouf non, je suis fatiguée. Je pense que je vais plutôt monter me coucher.

— C'était pas une question, c'était une affirmation. Penses-tu que je ne sais pas que tu passes tes nuits debout et que tu restes toute la journée dans ta chambre comme un zombie ? Tant qu'à faire de l'insomnie, tu viens travailler avec moi. C'est non négociable.

Son ton autoritaire m'est inconnu et me laisse désarmée devant lui. Je monte en vitesse retirer mon pyjama et j'essaie de m'habiller le plus *low profile* possible pour passer inaperçue dans cet endroit morbide. Si je pouvais être invisible, ça serait encore mieux. Pourtant en ouvrant ma

penderie, je vois la camisole que Noémie m'avait achetée pour son *party* de fête de 18 ans « I make my own sunshine » qui semble être posée en évidence devant les autres vêtements alors que je ne l'ai portée qu'une seule fois dans ma vie, il y a des mois de ça. Pour une raison que j'ignore, cette vision me fait sourire. Pourtant, cette camisole me rappelle des souvenirs amers. Clara et sa copine, mes propos incendiaires envers Noémie, ma colère envers Sébastien et ma fuite dans les semaines qui ont suivis. Une chaîne d'évènements drôlement imbriqués les uns dans les autres qui m'ont menée exactement où je suis aujourd'hui : seule, tourmentée par un chien-loup imaginaire aux yeux dépareillés et couvée par son père qui n'en peut plus de la voir s'isoler comme une ermite. On ne peut pas dire que j'ai progressé beaucoup depuis un an, malgré toutes les nouvelles résolutions post-voyage humanitaire que j'ai prises à mon retour... force est de constater que je suis toujours aussi seule et que je vogue sans buts. Une vraie coquille vide ! Je décide d'enfiler la camisole sous un pull de laine noire.

Je pense beaucoup à José depuis mon retour. Tout était plus facile en sa présence : nommer les choses, affronter les douleurs, pardonner... accepter. Depuis que je suis revenue, je n'y arrive plus. Seule, c'est au-dessus de mes forces. Moi qui croyais être plus forte, tout m'a rattrapée comme un raz-de-marée : mon oncle qui aurait pu mourir, tout comme ma mère. Puis la douleur de Noémie, qui me rappelle tant la mienne, les cauchemars incompréhensibles, répétitifs et envahissants. Le réel problème, cette fois-ci, c'est que je n'ai aucun projet en cours pour partir en voyage, mon échappatoire chronique habituelle. Je n'ai pas d'argent, pas de boulot et aucun plan d'avenir. Je ne peux fuir nulle part. Avant de descendre rejoindre mon père, j'envoie en vitesse un *mail* à José, le premier depuis mon retour.

« Salut matelot,

Comment se portent mes amies les tortues ?

Ici, la tempête prend des proportions d'ouragan.

Tout est plus difficile sans tes rayons de soleil.

Prends soin de toi.

Ta tempête »

J'entends un klaxon, signe que mon père s'exaspère dehors à m'attendre pour partir à l'hôpital. Je me presse de descendre, barre la porte et embarque dans la vieille fourgonnette de mon père.

— Eh papa, ça fait longtemps que Marc est parti de la maison et moi tu ne risques plus de ramener mes compagnons de soccer d'un tournoi junior, tu penses pas qu'il serait temps de te débarrasser de ta vieille minivan ?

— Clothilde !? T'es folle. Jamais ! Clothilde et moi on est fait pour vieillir ensemble. On rouille à la même vitesse. Ça serait ignoble de la tromper avec un beau petit modèle récent. Ma fille, tu sauras que je suis un homme fidèle.

Sa blague me prend au dépourvu et j'éclate de rire. Un vrai beau rire franc qui part du cœur et qui fait plisser les pattes d'oies près des yeux. Je ne me souviens pas d'avoir ri comme ça depuis des années. Quelque chose est en train de changer tranquillement chez mon père, mais je n'arrive pas à savoir quoi. Je réfléchis à la question en route, mais bientôt nous arrivons au stationnement de l'hôpital et les tourments reprennent le contrôle sur moi. J'ai les mains moites et je tripote frénétiquement mon trousseau de clés. Mon père me met une main sur l'épaule :

— Ça va mon bébé, je suis là. Tout va bien se passer.

Ses yeux tendres me réchauffent. Nous entrons dans la bâtisse et prenons l'ascenseur vers cet étage que je connais trop bien, cet étage où j'ai laissé une partie de moi en le quittant la dernière fois. Nous nous asseyons au poste infirmier et je remarque la présence d'une femme que je ne connais pas. Sa discrète beauté et son air bienveillant ont automatiquement un effet réconfortant sur moi, malgré le fait que je me sens en terre hostile sur cette unité de soins.

— Kariane, je te présente Manon, ma collègue de nuit. Manon, je te présente ma fille Kariane.

— Enchantée Manon.

— Heureuse de te rencontrer, ton père m'a tellement parlé de toi.

Son sourire est contagieux.

Je les laisse à leurs tâches de soins infirmiers et je me rends à la machine à café. Si je veux survivre à cette nuit, il me faut de la caféine, beaucoup de caféine. Au moins, le chien-loup de mes rêves ne me poursuivra pas ici, j'ai quelques heures de répit devant moi.

— Vous avez un membre de votre famille hospitalisé sur cet étage ?

Je me retourne, cherchant furtivement du regard d'où vient cette voix faiblarde et je remarque une femme qui se berce doucement dans la pénombre, au fond de la salle à café. Je m'approche d'elle pour lui répondre afin de ne pas crier à cette heure où plusieurs patients doivent déjà dormir.

— Bonjour... non, j'accompagne mon père. Il est infirmier de nuit ici.

— Ah oui, maintenant je vois les ressemblances.

— ...

— Ton père est un homme exceptionnel.

— Merci...

Je suis mal à l'aise. Je ne sais pas comment relancer la conversation et à la vue de son bracelet d'hôpital au poignet, je vois bien qu'elle est patiente ici.

— Tu ne me demandes pas pourquoi je suis ici ?

L'aisance avec laquelle elle me parle ne fait qu'augmenter mon malaise. Je voudrais lui dire quelque chose d'intelligent, mais je ne fais que marmonner des débuts de phrases incompréhensibles.

— J'ai un cancer du sein en phase terminale. Je vais mourir dans les prochaines semaines.

— Comme ma mère... Où est votre famille ?

— Je n'en ai pas, mon chaton. Je suis enfant unique et je n'ai pas eu d'enfant. Mes parents sont décédés il y a quelques années de ça et donc, il ne reste plus que moi.

— Et vos amis ?

— Ah, tu sais, les amis... ça va, ça vient. J'ai passé ma vie à me promener d'un endroit à l'autre, ils ne t'attendent pas toujours, tu sais.

Plus la conversation va, plus il devient facile pour moi de discuter avec elle.

— Je suis impolie, j’ai oublié de vous demander votre nom.

— Je m’appelle Joyce, mon chaton, et toi tu es Kariane j’imagine. Ton père m’a parlé de tes voyages. Il est très fier de toi.

— Pourtant, il n’a pas tant de raisons de l’être.

Elle me fait un sourire tendre, compatissant.

— Je vais me coucher, mon chaton. Tu reviens me voir demain ? Je te parlerai de mes voyages à moi.

— Promis... bonne nuit Joyce.

Ma phrase m’a surprise. Moi qui refusais de venir ici, voilà que je promets à une pure inconnue de la visiter le lendemain le plus naturellement du monde. Définitivement, il me manque une case. Je retourne vers le poste infirmier et j’observe mon père et Manon en train de discuter ensemble en riant aux éclats malgré le climat sombre qui règne sur l’unité de soins palliatifs. Je fige sur place : ça me saute maintenant aux yeux tellement c’est évident, ils sont amoureux ! Leur non verbal ne ment pas, autant l’un que l’autre. Je me cache derrière un cadre de porte dans le corridor et je les observe encore comme une gamine qui voit sa mère embrasser le père Noël, le 24 décembre à minuit. Soudain, la voix de Joyce me fait sursauter. Je réalise que je suis sur le pas de sa porte et qu’elle m’observe d’un œil moqueur.

— Ils sont beaux, n’est-ce pas, mon chaton.

— Toi aussi Joyce, tu as remarqué ?

— Oui mon chaton, l’amour ça ne ment pas. L’amour ne ment jamais. Bonne nuit.

Je décide d’aller me promener dans l’hôpital pour ne pas interrompre leur moment de complicité. À la lueur des néons, je me promène sans itinéraire précis dans les corridors, en réfléchissant à ce que je viens de voir. Alors c’est vrai ? Mon père est amoureux... d’une autre femme que ma mère. Je n’avais jamais pensé vivre ça un jour. En même temps, la vie est

faite ainsi et maman ne reviendra pas. Il mérite d'être heureux à nouveau. Tout le monde mérite d'avoir une vie heureuse, non ? Je suis contente pour lui, mais je me demande pourquoi il ne m'en a jamais parlé et surtout pourquoi ils ne sortent pas ensemble en dehors de l'hôpital ? Sait-elle même qu'il l'aime ? La vie est quand même surprenante, non... retrouver l'amour exactement au même endroit où tu as dit adieu à la femme de ta vie. Brrr, des frissons me parcourent le corps. Je marche toujours, pensive, à travers les corridors de l'hôpital lorsque je réalise que je suis en plein dans le chemin d'une civière qui fonce à toute vitesse vers moi, poussée par deux ambulanciers qui donnent un rapport verbal à un infirmier qui les suit au pas :

« Noémie Ouellette, 18 ans. Signes vitaux stables. C'est son petit copain qui a appelé l'ambulance après ce qui semblait être un pincement dans la poitrine et un évanouissement. Pas de signes de crise cardiaque ou d'AVC. »

La civière s'éloigne rapidement de moi. Je reste en plan dans le corridor figée sur place et je n'entends plus que le murmure de leur conversation au loin. Je regarde par la porte d'où est arrivée la civière et je vois Sébastien accoté au mur, en larmes. Il semble porter le poids de l'univers sur ses épaules.

Mon cœur s'arrête moi aussi.

Mon père avait tort, tout ne va pas bien se passer.

Chapitre 17

Noémie

— Je veux que tu ailles voir une psychologue.

— *Noway* maman, il n'en est pas question. Je n'ai rien à lui dire. Le docteur l'a dit, c'était juste une crise de panique, rien de grave.

— Rien de grave ? Ma fille de 18 ans se retrouve aux urgences en ambulance et tu vas me faire croire que ce n'est rien de grave.

Je ne suis plus capable d'avoir cette discussion avec elle. Depuis « l'incident » comme elle aime l'appeler, elle est constamment sur mon dos et elle me suit comme une détective privée. Elle bouffe littéralement mon air.

— En tout cas, j'ai appelé Agathe et je lui ai dit que tu ne travaillerais pas au salon pour un certain temps. Nous allons subvenir à tes besoins jusqu'à ce que tu aies fini tes études.

Je la fusille du regard.

— PARDON ? De quel droit tu as fait ça ? Maman, c'est MA vie, pas la tienne. Je suis majeure et je peux décider pour moi. En plus, j'ai besoin d'argent, j'aimerais ça aller en Grèce le printemps prochain pour fêter la fin de mes études.

— En Grèce !? Tu penses à partir en Grèce alors que tu viens tout juste de faire une crise de panique ? Je pensais qu'avec la disparition du fameux Sébastien de ta vie, tes idées « de grandeur » disparaîtraient aussi et qu'on pourrait tous reprendre une vie normale.

C'en est définitivement plus que je peux en supporter. Son arrogance envers moi et ma relation avec Sébastien atteint des limites inégalées et je me sens comme un volcan prêt à exploser avec ma rage qui crépite en dedans de moi.

— Qu'est-ce que tu viens de dire !? Tu as dit « mes idées de grandeur » ? C'est quoi, tu penses réellement que je suis pas assez intelligente ou autonome pour avoir des rêves par moi-même et qu'il me faut absolument un chum pour avoir des projets de vie ? Pour toi, je ne suis que le reflet d'une autre personne ? C'est pas parce que toi et matante Micheline vous êtes pas capables de vivre autrement qu'à travers vos maris que je suis comme ça moi aussi. Je ne suis le reflet de PERSONNE et je ne suis certainement pas trop conne pour faire ce que je veux dans la vie.

C'est la goutte qui fait déborder le vase de ce que je peux humainement endurer. Sur ces mots, je claque la porte de la maison et je me rue sur ma voiture, hors de moi. Mon père doit se compter chanceux d'avoir été autorisé par les médecins à faire des sauts rapides au bureau pour mettre de l'ordre dans ses affaires professionnelles, il évite ainsi de se retrouver perpétuellement coincé entre ma mère et moi. Je ne sais plus où aller. Je décide de me promener dans la ville en voiture pour pouvoir réfléchir à tout ce qui s'est passé dernièrement autour de moi. Quel chaos... comment ma vie a-t-elle pu prendre une tournure aussi catastrophique. De façon purement impulsive, j'arrête au dépanneur m'acheter un paquet de cigarettes. Le caissier me demande :

— Régulières ou *king size* ? Paquet de 20 ou de 25 ?

Je ricane nerveusement. Moi qui n'ai fumé que quelques fois avec Kariane lors de nos soirées papotage, je n'ai encore aucune idée à 18 ans de comment on achète des cigarettes.

— Euh, ben comme vous voulez.

Le caissier me dévisage, sceptique.

— Est-ce que je peux voir vos pièces d'identité, mademoiselle ?

Évidemment, une petite blonde en larmes qui achète un paquet de cigarettes pour la première fois, de façon incertaine et qui ne fait pas tout à fait son âge. Je quitte le dépanneur et je me promène en voiture en fumant des cigarettes dégueulasses qui me font tousser comme un vieux phoque. Ma balade m'amène inévitablement devant le Café Tao. J'étire ma tête pour apercevoir une trace de vie de Sébastien dans son appartement... en vain. Je

suis pathétique. Je ne sais pas ce que j'espère. Je n'ai eu aucune nouvelle de lui depuis ma sortie de l'hôpital, sauf à travers cette petite lettre que j'ai trouvée sur mon lit, déposée par Kariane à sa demande.

« Noémie. Je t'ai aimé à la première seconde où je t'ai vue.

Je ne peux pas t'expliquer ce qui nous est arrivé, tellement moi-même je ne le comprends pas encore.

Chose certaine, je ne veux pas être celui qui te fait souffrir.

Je te laisse continuer ta route sans moi, j'espère que tu trouveras ainsi le bonheur.

Je t'aimerai toujours,

Sébastien »

Je n'ai jamais eu la force de répondre à sa lettre, pas même en texto. Je ne sais même pas s'il attendait réellement une réponse de ma part. Les émotions sont tellement mélangées dans ma tête. Un amour si grand, mais tellement de doutes, de craintes... de douleurs. Comment je pouvais gérer tout ce qui m'arrivait, en plus de tous les reproches qu'il me faisait ? Depuis cette soirée et cette crise d'angoisse, j'ai l'impression de ne plus savoir qui je suis. J'ai l'impression que les remises en question qu'il m'a imposées contre mon gré ont brisé quelque chose en moi et qu'elles m'ont projetée durement en avant, sans préparation. Bonjour la vie d'adulte... Je voudrais retourner dans le cocon douillet où j'étais, mais il n'existe plus. Il n'existera plus jamais.

Soudain, mon cœur se met à palpiter quand une pancarte rouge et blanche attire mon attention. Posée dans la fenêtre de la chambre de Sébastien, face à la rue : « Appartement à louer – Libre immédiatement ». Je me gare brusquement, ferme les yeux et tente d'effectuer les exercices de respiration qu'une infirmière de l'urgence m'a brièvement enseigné afin d'éviter de faire encore une crise de panique. Inspirer en 5 secondes, expirer en 5 secondes... encore et encore. Malgré ma tête qui tourne, persévérer... imaginer un lieu calme et un moment agréable où j'ai vraiment été heureuse. Mes mains tremblent, je tente de les déposer sur mes cuisses à plat pour calmer les tremblements.

Donc, c'est vrai... il est parti. Il est vraiment parti. Comme ça... Comme s'il n'avait jamais existé. C'est fini. Notre relation est réellement finie, il n'y aura aucun retour en arrière possible. Je suis seule. Tous mes souvenirs avec lui dans son appartement vont s'envoler, tranquillement. Ils ne seront bientôt plus que des fantômes du passé. Est-ce que tout ça a vraiment existé ou je me suis fait des films ? J'ouvre les yeux subitement. J'ai tout à coup retrouvé un semblant de contrôle sur mon corps, mais un élan de passion dévorante m'habite maintenant, sensation nouvelle et inconnue. Je démarre la voiture et je décolle en trombe du centre-ville, comme un chauffard après un délit de fuite. Je fais le trajet qui me sépare de chez Kariane à toute vitesse, comme pressée par quelque chose d'invisible qui me pousse pourtant vers l'avant, comme si chaque seconde comptait. Je me gare, j'entre en trombe dans la maison, salue viteement mon oncle assis au salon qui me regarde comme si j'étais une bête curieuse et je monte les escaliers deux par deux jusqu'à la chambre de Kariane. Je pousse la porte comme une furie et m'écris :

— KARIANE. Toi et moi on déménage en haut du Café Tao.

Kariane

Je n'ai toujours pas de nouvelles de José depuis mon courriel de l'autre jour. Si au début je me disais qu'il n'avait tout simplement pas eu le temps d'aller voir sa boîte *mail*, pour me rassurer, je commence à me dire qu'il ne me répondra probablement jamais. Les tortues de mer ne sont quand même pas si énergivores. Mes espoirs fanent peu à peu. Peut-être qu'au fond c'est son truc, s'enticher des bénévoles de passage en sachant très bien qu'elles repartiront dans quelques mois et qu'il n'aura plus jamais à les revoir. L'amour facile, sans engagements, sans lendemain. Je réalise que mon histoire se répète et que je tombe toujours dans les mêmes pièges, je m'entiche de personnes qui n'en ont rien à foutre de moi et qui me jettent après usage, comme ces vulgaires bouteilles d'eau qui polluent l'habitat naturel des tortues de mer. Clara, José... même combat. Je suis naïve, j'aurais dû voir le piège venir en regardant mes dernières cicatrices, encore visibles. On n'oublie pas ce type de douleur alors comment peut-on perpétuellement faire en sorte de le recréer ?

Je décide de sortir marcher dans mon quartier, dans ces rues qui m'ont vue grandir. Le temps est merveilleux et j'espère qu'il me sortira de mes sombres ruminations. Dehors, le printemps laisse tranquillement sa place à l'été et tout prend des airs de fête : fleurs, feuilles, abeilles, enfants. Si je pouvais seulement réussir à canaliser toute cette joie et cette énergie pour l'amener en moi et faire partir toute la noirceur... À quel moment j'ai perdu cette capacité d'émerveillement qui m'habitait plus jeune ? Depuis quand le soleil n'est plus le soleil et les trous d'eau ne sont plus des lacs infinis à explorer ? L'hospitalisation de Noémie aux urgences m'a fait réaliser qu'il était temps de faire quelque chose de ma vie et j'ai finalement pris la décision d'accepter l'emploi dont mon père m'a parlé à l'hôpital. Il est tellement heureux de mon choix et moi je suis ravie de partager autre chose avec lui que nos matins silencieux. J'ai obtenu un remplacement d'aide de services sur son unité et ça me permettra de ramasser des sous pour penser à la prochaine étape de ma vie. Le problème c'est que je ne sais pas encore de quoi elle sera faite. Est-ce que toutes les filles de 18 ans sont aussi perdues et complexes que moi ou si je n'ai vraiment pas tiré le numéro gagnant en obtenant cette conscience qui n'est jamais tranquille et qui me caractérise ? Le point positif, c'est que ma présence sur l'unité me permet de visiter régulièrement Joyce à qui je me suis rapidement attachée. Je prends toujours mes pauses et mes repas avec elle pour l'écouter pendant de longues minutes me raconter la vie qu'elle a vécue et que je trouve si fabuleuse. Elle m'a raconté ses voyages magnifiques en Israël, en Jordanie, au Maroc, au Pérou et j'en passe ! Des voyages si peu communs pour une femme de son âge. Elle a eu une vie tellement excitante et bien remplie, je suis comme un enfant qui écoute des contes fantastiques remplis de licornes et de dragons, je suis insatiable devant ses paroles. Pourtant, hier soir elle m'a parlé de ses regrets et de ses déceptions face à la vie et je n'arrive pas encore à bien organiser le tout dans ma tête, tellement je suis déstabilisée par ces nouvelles informations. C'est comme découvrir tout d'un coup la face cachée de la lune. Je l'entends encore, en boucle dans ma tête : « Qu'est-ce que tu fais réellement ici, Kariane ? Qu'est-ce que tu fais à perdre ta jeunesse à écouter les vieilles histoires d'une femme seule et mourante ? Tu devrais être quelque part, blottie dans les bras d'un amoureux beau comme un dieu ou en train de refaire le monde avec des amis idéalistes qui aiment la vie. Tu n'as rien à faire sur une unité remplie

de gens tristes et d'histoires d'horreur, de mort. Je ne sais pas ce que tu fuis, mais arrête de le fuir, maintenant.» Ces mots m'ont complètement chamboulée. Déstabilisée, je lui ai répondu que je ne fuyais pas et elle m'a alors rétorqué : « Je n'en crois pas un mot. Sais-tu comment je le sais ? Je me vois en toi. La même rage, les mêmes colères qui prennent toute la place. J'ai passé ma vie à fuir. J'ai fui mes peurs, j'ai fui mes douleurs, j'ai fui l'amour aussi. Regarde-moi aujourd'hui, mon petit chaton, regarde-moi bien dans les yeux : j'ai eu une vie incroyablement bien remplie de voyages exceptionnels et de souvenirs grandioses, mais je suis vieille maintenant et je suis seule, terriblement seule. Je vais mourir et personne n'en a rien à faire. Tu envies réellement ma vie ? Tu crois réellement que tu veux être comme moi ? Regarde-moi bien, encore une fois. Tu n'as pas envie de cette vie, mon chaton. Arrête de te cacher, arrête de fuir. Affronte tes douleurs, affronte tes peurs. Aime. Sois toi-même et surtout crée une vie dont tu seras pleinement satisfaite, le jour où tu devras faire le bilan que je dois faire aujourd'hui. »

Je suis restée assise au poste infirmier un long moment après cette conversation à essayer de bien décortiquer et comprendre toutes ces informations qui m'ont submergée comme un raz-de-marée. J'avais envie de pleurer toutes les larmes de mon corps, mais en même temps je n'étais pas réellement triste. Je crois que je ressentais de l'empathie et de la compassion envers cette femme et je venais tout juste de comprendre que je l'avais aimée instantanément, car moi aussi je me voyais en elle, dans son besoin de liberté, dans son besoin de fuir, de chercher un sens à la vie, dans des expériences plus grandes que nature. Je suis rentrée à la maison après mon quart de travail et je me suis couchée, épuisée par cette conversation et les réflexions qu'elle m'a amenées. Le plus surprenant dans toute cette histoire, c'est que j'ai encore une fois rêvé au chien-loup, dans le décor désertique et venteux de mes rêves. Par contre, cette fois-ci, je ne ressentais pas de colère envers lui, même s'il restait de glace devant moi, immuable comme un roc. Je sentais qu'il avait peur de moi. À un moment, j'ai tout simplement mis un genou par terre et j'ai tendu une main en signe d'ouverture vers ce chien nordique pour qui j'avais l'habitude d'avoir tellement de ressentiment et de hargne. Une chose aussi magnifique qu'incompréhensible s'est alors produite : il a bougé. Il s'est approché de

moi lentement, comme craintif, les oreilles basses et il a frotté sa tête tendrement à l'extrémité de ma main tendue vers lui. Il avait toujours l'air aussi sauvage et il plantait ses yeux dépareillés dans les miens. Je tentais d'y voir une émotion, un signe, mais tout ce que je voyais dans ses pupilles noires, c'était le reflet de moi-même et de la végétation agonisante autour de moi. J'allais tenter de l'approcher de nouveau, mais quelque chose m'a abruptement tirée de mon sommeil. Un cri, une voix connue.

— KARIANE. Toi et moi on déménage en haut du Café Tao.

Bien que les circonstances soient étonnantes, ses propos, eux, ne m'ont ni étonnée ni brusquée malgré le fait qu'elle m'ait tirée d'un sommeil tellement profond et significatif. En moi, je savais que ce qu'elle me disait n'était pas une question, c'était une évidence ! Je n'avais absolument pas besoin d'y réfléchir, c'était là.

— Attends-moi en bas, je prends ma douche et on va signer le bail.

Chapitre 18

Kariane

— Alors c'est vrai, ma petite fille à moi, mon petit bébé va partir vivre en appartement ?

— Ben là papa, je vais vivre à dix rues de chez toi ! Tu pourras venir me visiter quand tu veux et en plus je vais vivre avec Noémie. Tu n'as pas à t'inquiéter.

— N'empêche que ça me donne un méchant coup de vieux tout ça.

— C'est peut-être seulement signe qu'il est temps...

Il me regarde, perplexe.

— Qu'il est temps de quoi ?

— D'inviter Manon à souper.

Le regard qu'il me lance me fait mourir de rire, on dirait un ado pris en flagrant délit d'amour avec sa première copine dans le sous-sol de ses parents. Ses joues prennent une belle teinte rougeâtre qui lui donne des airs de chérubin de Saint-Valentin, mais je me garde de lui faire remarquer, la situation semble déjà le rendre assez inconfortable comme ça.

— Quelle date vous emménagez déjà ?

— Dans une semaine, mais essaie pas de changer de sujet, je te vois venir à des kilomètres.

Il se lève, se ressert du café et retourne s'isoler dans son mutisme, les yeux dans le vide. Au bout d'un certain moment, voyant qu'il ne flanche pas, je prends mon courage à deux mains et je lui dis :

— Il est temps de passer à autre chose, papa. Tu mérites d'être heureux.

Il me regarde, les yeux remplis de larmes, et ne dit rien. C'est un moment extrêmement puissant que nous vivons, ce genre de moment où aucun mot n'est nécessaire et où les âmes se comprennent sans paroles. Après un moment, il me dit simplement :

— Je t'aime Kariane.

— Moi aussi je t'aime papa.

Pour la première fois depuis des années, mon père se lève, marche vers moi et me prend dans ses bras pour me serrer fort, très fort. Nous n'avions pas ressenti cette connexion depuis des lunes... depuis la mort de maman en fait. C'est comme si nous nous retrouvions après avoir été séparés pendant très longtemps.

— Je vais appeler Marc tantôt pour savoir ce qu'il en pense.

— Je suis convaincue qu'il sera d'accord avec moi. D'ailleurs, tu lui diras de ramener ses fesses et que sa petite sœur a besoin de lui pour l'aider à peindre son appartement. Il... il me manque.

Mon père me sourit et nous quittons tous les deux la cuisine étrangement plus légers qu'à notre arrivée. Je m'installe à l'ordinateur et j'ouvre ma boîte *mail*. Je vois un message de José qui est arrivé ce matin et mon cœur se met à s'emballer, à battre la chamade... Soudain, une pensée s'impose à moi : serais-je amoureuse de lui ? Je plonge tête première dans ma lecture.

« Salut tempête,

Tes amies les tortues en avaient assez de m'entendre ruminer alors nous avons décidé d'un commun accord de nous quitter.

J'en avais fini avec le sud, je suis parti explorer de nouvelles routes pour l'été, d'où le retard dans ma réponse à ton courriel. Tu connais la rengaine : vols cheap à plusieurs escales, décalages horaires et Wifi merdique.

Je ne sais pas où le vent me mènera ni quand, mais je t'envoie tous mes rayons de soleil pour calmer ton ouragan.

Tu peux toujours venir me rejoindre si tes orages deviennent trop forts.

Je pense à toi.

Ton Gilligan. »

Mon cœur fond... il pense à moi. *My God !* Je ris intérieurement de ma réaction : on dirait Noémie et sa sentimentalité à l'eau de rose. Qu'est-ce qui me prend ? Pendant quelques secondes, j'évalue mes possibilités pour aller le rejoindre dans son périple vers l'inconnu, mais je dois rapidement me raisonner : j'ai un travail important que je dois respecter, car de vrais humains fragiles comptent sur moi, j'emménage dans une semaine avec Noémie dans notre premier appartement qui est en plus l'appartement de nos rêves, juste au-dessus de notre brûlerie favorite et comble de l'histoire, je n'ai absolument pas d'argent pour voyager considérant que j'ai dépensé mes dernières économies pour aller sauver des tortues de mer quelque part vers l'Équateur. Il est temps de suivre mes résolutions, de m'organiser et d'arrêter de courir après ma queue. Je dois me poser, réfléchir et faire des plans. J'ai eu 19 ans cette semaine, presque la vingtaine et je ne sais toujours pas comment je veux passer le reste de ma vie. Chose certaine, je ne veux plus jamais me sentir comme je me suis sentie dans la dernière année... Si mon père est capable de retrouver le bonheur et de passer à autre chose, je suis capable aussi. Et puis, il y a Joyce.

L'amour peut attendre.

Pour une fois, je mise sur moi.

Noémie

— *Shoooooooooters !*

— Oh oui *shoooooooooters* ma *chum* !

Finalement, cette amitié avec Sarah m'a manqué plus que je ne le pensais. Elle n'est peut-être pas si superficielle que ça, en définitive. Je l'ai sans doute jugée trop rapidement... et trop sévèrement.

— C'est tellement dommage que Mélanie ne pouvait pas venir avec nous ce soir. D'ailleurs, qu'est-ce qu'elle t'a dit au juste ?

— Je sais pas trop, à ce que j’ai compris elle a trouvé une nouvelle job, elle faisait son training ce soir et elle avait prévu d’aller voir un mystérieux garçon après. Elle ne veut pas m’en dire plus, la cachotière, et ce n’est pas parce que je n’ai pas essayé de lui tirer les vers du nez !

— Ooooooh, potin, potin ! Eh, parlant de job, va falloir que je me mette sérieusement en mode recherche moi aussi. Mon intense de mère a démissionné à ma place de chez Agathe parce que, selon elle, je suis trop fragile pour travailler et aller à l’école en même temps. Elle m’a dit et je cite « qu’ils subviendraient à mes besoins ». Tout ça à cause d’une petite crise d’angoisse, franchement.

— Bah, en même temps, tu détestais travailler là non ? Dans le fond, elle t’a rendu service en démissionnant à ta place.

Elle a raison, je n’avais pas vu les choses sous cet angle.

— Oui, sauf que je te rappelle que j’ai signé un bail avec Kariane pour l’appartement en haut du Café Tao et je doute fortement que mes parents aillent envie de « subvenir à mes besoins » quand ils vont apprendre que je quitte la maison avant la fin de mes études pour habiter en appartement avec ma cousine alors que j’habite à dix minutes d’auto de l’école.

— Ouch ! Tu es en train de me dire que tu ne leur as toujours pas dit ?

— Non madame, je suis toujours en froid avec ma mère et j’essaie d’éviter à mon père une deuxième attaque. Je joue la fille invisible et pour l’instant ça me réussit assez bien.

— En même temps, si j’étais toi, je ne niaiserais pas trop avec ça Noémie... plus tu vas attendre, pire ça sera.

— Ouin... tu as raison. Bon, on change de sujet, j’ai zéro envie de continuer à parler de mes parents. Est-ce qu’on va prendre un verre au pub avant de rentrer ?

— *For sure, my dear.* Mais, mais, mais, faudrait quand même être raisonnables, on a de l’école demain.

— Beurk. En plus, c’est le module sur l’épilation. Je peux-tu te dire que les poils me sortent littéralement des oreilles actuellement et sans jeux de

mots douteux !

Sarah rit à gorge déployée et nous traversons la rue qui nous sépare du pub bras dessus, bras dessous en ayant déjà quelques verres derrière la cravate. Nos bonnes intentions semblent un peu contradictoires avec nos décisions, mais la vie me semble tellement facile ce soir... je n'ai pas ressenti ça depuis longtemps, allégresse ! En entrant dans le pub, Sarah se met à crier comme une vraie folle et à sautiller sur place en voyant une annonce dans la fenêtre « *Barmaid* recherchée ».

— Noé !! C'est un signe du destin !

— Moi *barmaid* ? T'es malade !? Allez jusqu'à il y a quelques mois, tout ce que je buvais c'était du rosé mousseux, on peut pas vraiment dire que je sois la reine des *cocktails* ! En plus, je suis pas assez sexy et bien trop gênée. Je me vois beaucoup plus dans les cosmétiques d'une pharmacie que derrière un bar à servir de la bière.

— *Hey boy*, pauvre Noémie. J'espère qu'un jour tu réussiras à sortir de ta tête et à te voir tel que les autres te voient.

Je ne trouve rien à répondre à son commentaire. Il me laisse perplexe et je tombe une minute songeuse, tentant de décortiquer son propos tandis que nous nous dirigeons vers le bar. Lorsque je reviens sur terre, j'entends Sarah qui parle à haute voix, tentant de couvrir le niveau sonore du bar :

— Oui, oui, c'est elle là, la belle blonde aux yeux bleus.

Je la dévisage et le garçon derrière le bar m'interpelle.

— Eh, mais on se connaît, non ? Tu es venue avec Kariane l'autre jour, c'est ça ? Je m'appelle Benjamin. Comme ça, tu rêves de devenir *barmaid* ?

— Je euh... Ben...

— Tu euh ben quoi ? Mets ça et traverse derrière le bar. Tu commences tout de suite.

Il me lance un tablier.

— Tout de suite comme ça là ? Sans me préparer, sans formation ?

— Oui ma belle. Ici, c'est comme ça qu'on apprend, dans le feu de l'action.

Sarah me regarde, toujours en sautillant comme un elfe à l'approche de Noël. Devant mon hésitation, elle me crie :

— Déniaise Noé ! Tu voulais une job, je t'en ai trouvé une ! Tu en as besoin pour payer ton appartement de rêve. Allez GO !!!

Elle a raison, j'ai cruellement besoin de ce travail. Je prends mon courage à deux mains, inspire à fond, mets le tablier autour de ma taille et traverse l'autre côté du bar. Je suis prête à me jeter dans le vide sans filet de sécurité, du quasi-jamais-vu pour moi. Je suis angoissée, mais l'aisance de Benjamin est contagieuse et rapidement j'essaie de retrouver mes esprits : ce n'est pas le temps de réfléchir, c'est le temps d'agir !

— On va voir comment tu te débrouilles avec les bières en fût.

Je m'approche de la pompe et commence à couler un verre de bière blonde. Catastrophe. Le comptoir entier est recouvert de mousse. Je suis morte de honte et je me mets à me frotter les mains, nerveusement.

— Eh ho, t'en fais pas. Comment tu t'appelles déjà ?

— Noémie.

— Eh ben, Noémie, ici tout le monde commet des erreurs. Ça m'a pris un mois avant d'arrêter d'inonder le comptoir, sois un peu clément(e) envers toi-même. Bon, pour ce soir, je te mets aux bières en bouteilles et aux *shooters* simples. Tu vas rester avec moi et me suivre comme mon ombre. Demain, viens me rejoindre avant l'ouverture du bar et on regardera les cocktails ensemble. *Deal* ?

Il me redonne le sourire.

— *Deal*.

Le reste de la soirée se passe merveilleusement bien, au-delà de toutes mes attentes. Je me découvre même une assurance presque naturelle derrière le bar à rire avec les clients. Je réalise que je ne me suis jamais sentie aussi à l'aise au salon d'esthétique d'Agathe, même après des semaines derrière le petit bureau aseptisé et froid. Je suis aux anges et Sarah

me lance de gros sourires de sa table en me faisant des *thumbs up* chaque fois qu'elle me regarde. Elle est assise avec un groupe de garçons qu'elle semble bien connaître. Elle me crie :

— *You got it girl !*

Avant je me serais dit que, décidément, elle ne restait jamais seule bien longtemps celle-là, mais je regrette maintenant de l'avoir jugée aussi sévèrement. Après tout, c'est peut-être moi qui suis superficielle et qui prends facilement les gens de haut. J'ai l'impression que rien ne peut venir gâcher le petit nuage sur lequel je flotte jusqu'à ce que deux nouveaux clients traversent la porte du bar, complètement ivres en se *frenchant* à pleine bouche.

Jay et Mélanie.

De sa table, Sarah me lance des regards d'étonnement que je lui renvoie, impuissante devant cette scène. Il est 2 h 30. Ils s'approchent du bar en tanguant tous les deux et ils foncent droit vers moi. Sans réfléchir, je lance :

— Benjamin, je te laisse ces deux clients-là, je vais aux toilettes.

— Pas de problème.

Je me sauve du bar en faisant signe à Sarah de me rejoindre pour un *debriefing* urgent aux toilettes.

— Noémie, je te JURE que je ne savais pas que Mélanie voyait ton ex. PROMIS sur notre amitié. D'ailleurs, c'est sûrement pour ça qu'elle ne voulait rien me dire.

Je le regarde et elle a réellement l'air sincère.

— Je te crois. Mais *FUCK !* Qu'est-ce qu'on fait ? Si je pars sans explications, Benjamin ne voudra jamais me garder comme *barmaid* et en même temps j'ai pas trop envie de voir ces deux-là s'embrasser dans ma face toute la soirée comme deux ours en chaleur. Je ne peux pas non plus me cacher ici jusqu'à la fermeture du bar. C'est définitivement une situation merdique et sans issues...

Au même moment, la porte de la salle de bain s'ouvre en trombe et une brunette en mini-jupe court vers la toilette la plus proche et vomit

l'équivalent d'un baril de bière dans la cuvette. Nous nous regardons toutes les deux, figées sur place : c'est Mélanie. Sarah me chuchote :

— Vite, cours et retourne derrière le bar, je m'occupe d'elle.

Elle me pousse dehors de la salle de bain. quinze minutes plus tard, je les vois ressortir de la toilette, Sarah traînant littéralement Mélanie sur son épaule. Elle s'approche du bar et me dit :

— C'est bon, je m'occupe d'elle. J'ai appelé un taxi. Par contre, pour l'autre, je ne peux absolument rien faire pour toi...

Elle me désigne Jay de la tête, quasi endormi sur une banquette.

— C'est bon, je m'en occupe. Merci pour tout, Sarah, tu es une vraie amie.

Elle me fait un sourire chaleureux et sort dans la nuit pour attraper leur taxi.

Chapitre 19

Kariane

Mon téléphone sonne.

— Salut Kariane, c'est papa. Je m'excuse de te déranger, je sais que tu es en congé aujourd'hui, mais l'état de Joyce s'est beaucoup dégradé dans les dernières heures et nous pensons qu'elle n'en a plus pour très longtemps. Je sais que vous êtes proches, je me suis dit que tu voudrais probablement avoir la chance de lui dire au revoir.

Mon sang se glace dans mes veines.

— Merci papa, j'arrive tout de suite.

Même si cette fin était prévisible, voire inéluctable, un serrement me prend dans la poitrine et dans l'estomac. Je ne me sens pas prête à lui dire au revoir, pas prête du tout même. Honnêtement, je me sens incapable de dire encore au revoir à quelqu'un que j'aime dans cet endroit... dans ce lit d'hôpital, sous ces néons qui nous donnent tous un air cadavérique. Ça fait remonter trop de souvenirs en moi. Je puise tout ce qu'il me reste de force intérieure et je me mets en route vers l'hôpital. Après tout, Joyce mérite ma présence. Elle mérite que, pour une fois, je fasse preuve d'altruisme et que je l'assiste dans son passage vers l'au-delà. Je ne sais pas s'il existe un monde meilleur quelque part, mais il est sûr que Joyce y sera accueillie en reine, entourée de paysages merveilleux et de tous les amis qu'elle a connus. Je ne peux pas la laisser partir seule, pas après cette connexion que nous avons ressentie l'une pour l'autre. Dès mon arrivée à l'unité, je rentre dans sa chambre sans même avoir pris le temps de saluer les membres du personnel qui sont maintenant mes collègues. En arrivant à son chevet, sa lividité me pétrifie sur place et me rappelle les dernières heures de ma mère. Je crains qu'il ne soit déjà trop tard. J'avance doucement vers elle et je prends sa main dans la mienne. Elle est froide comme un vent d'hiver et je

me sens soudainement seule dans une tempête. Elle murmure quelques mots sans même ouvrir les yeux. J'approche d'elle pour mieux l'entendre.

— Tu es venue, mon petit chaton.

— Joyce. Je suis là. Je ne bouge pas d'un poil. Je reste avec toi.

Des larmes se mettent à couler sur mes joues... des larmes tendres, des larmes tranquilles. Étrangement, elles ne s'apparentent pas à des larmes de rage ou de colère comme je l'avais anticipé... Elles sont justes là, elles vivent le moment présent comme moi et m'accompagnent. Elles sont authentiques.

— Merci d'avoir égayé mes derniers moments avec ta présence, mon petit chaton. Ta rencontre a été un des plus beaux cadeaux que l'univers m'ait faits.

J'appuie sa main sur ma joue pour la réchauffer, pour la sentir près de moi.

— Je ne suis pas encore prête à te dire adieu, Joyce, j'ai encore besoin de temps. J'ai besoin de toi pour me dire que je ne vais nulle part.

— Tu n'as jamais vogué vers nulle part, mon petit chaton. Tu cherchais seulement ta voie à toi... Nous la cherchons tous, à un moment ou à un autre.

Sa voix se fait de plus en plus faible et ses respirations semblent de plus en plus difficiles. J'ai peur que ma présence l'épuise. Je voudrais lui faire remarquer et lui dire de se reposer, mais elle continue :

— J'ai bon espoir que tu la trouveras bientôt, tu as tellement progressé en quelques semaines. Ta lumière éclaire encore plus qu'avant.

— Ma lumière ?

Elle ne me répond pas. Elle ne me répond plus. Je ne sais pas ce qu'elle a voulu me dire. Mon père entre dans la chambre quelques instants plus tard, prend ses signes vitaux et lui injecte de la médication antidouleur par son intraveineuse. Avant de repartir, il passe derrière moi et me donne un bec dans les cheveux. Il me dit :

— À partir de maintenant, il est possible que tu observes des pauses dans sa respiration. C'est normal, ça fait partie du processus. Ça semble inquiétant, mais c'est le cheminement normal vers la fin de vie. Tu peux sonner ou venir nous voir, Manon et moi, au poste infirmier si tu as besoin d'aide ou si tu as des questions. Il est possible qu'elle ne parle plus. Elle peut rester dans cet état quelques minutes, quelques heures ou même plus. Je reviendrai régulièrement faire des tournées.

— Merci de m'avoir appelée papa et merci de m'avoir obligée à venir travailler sur cette unité. C'est grâce à toi si je l'ai rencontrée.

Il me sourit et quitte la chambre. Je dépose ma tête sur le lit de Joyce, à quelques centimètres d'elle, et je l'écoute respirer. Je ne sais pas combien de temps je reste là... quelques minutes, quelques heures ? Le temps ne compte pas dans ces moments-là. Malgré la tristesse de la situation, je me sens en paix. J'ai cette étrange impression d'être à la bonne place, au bon moment. Comme si l'univers tout entier avait conspiré pour que je me retrouve exactement dans cette chambre d'hôpital, avec Joyce. Malgré toutes mes craintes et mes appréhensions, la vie semble m'avoir donné la leçon dont j'avais besoin, même si elle est douloureuse et qu'elle me laisse un goût amer. Je ne sais pas si je dors ou si j'ai atteint une espèce d'état méditatif, mais à un moment, la douce caresse de la main de mon père sur mon épaule me tire de ma transe. Je regarde par la fenêtre, le soleil se lève timidement à l'horizon.

— C'est terminé Kariane, Joyce est partie. Je viens de constater le décès. Je te laisse tout le temps qu'il te faut et ensuite on t'attend au poste, on a quelque chose pour toi.

Je me rassois sur ma chaise droite et froide et je contemple le corps inanimé de Joyce dans la lueur du petit matin. Un ange est parti rejoindre le ciel, Dieu, Bouddha ou qui elle voudra, tant qu'elle est heureuse pour sa deuxième vie. Je m'adresse à elle à haute voix, pour une dernière fois avant de m'en aller :

— Merci Joyce. Merci d'avoir croisé ma route. Merci d'avoir fait de moi « ton petit chaton » et de m'avoir servi la leçon d'humilité que je méritais.

Merci de m'avoir obligée à regarder à l'intérieur de moi. Maintenant, je me sens prête à affronter ce qui s'y trouve.

Je me lève, l'embrasse sur le front et quitte sa chambre en lui adressant un dernier regard. Je me demande si ce ne serait pas ma mère qui l'aurait envoyée sur ma route pour m'obliger à revenir ici, à affronter mes colères et ma peine et à reprendre le contrôle de ma vie. Advenant que ce soit le cas, elles doivent bien rire en ce moment, assises ensemble à prendre un cappuccino quelque part dans un Café des anges, que j'imagine à l'image du Tao, mais en version paradis céleste. Je rejoins mon père au poste, plus sereine que je l'anticipais à mon arrivée ici. Je le prends dans mes bras et il me contemple, surpris par cet élan d'amour.

— Papa, maintenant je comprends ce que tu voulais me dire quand tu m'as dit qu'accompagner les gens sur cette unité t'a fait guérir de la perte de maman.

Il m'adresse un sourire bienveillant, heureux. Il me tend deux enveloppes. Sur la première, je peux lire « Kariane » écrit d'une écriture tremblotante. Sur la deuxième, je lis « Amy » d'une écriture soignée. Manon, qui s'était jusqu'à maintenant faite très discrète pour nous laisser de l'espace, s'approche doucement de nous.

— Elle a écrit la première lettre pour toi et nous a fait promettre de te la remettre à son décès. La deuxième, elle me l'a dictée plus récemment et je l'ai écrite pour elle, car elle n'avait plus la force d'écrire. Joyce m'a dit que tu comprendrais quoi en faire après avoir lu la lettre qui t'est adressée. Je n'en sais pas plus.

— Merci Manon.

Je la serre elle aussi dans mes bras. Je quitte l'hôpital et je décide de me rendre en marchant à notre nouvel appartement pour être seule et réfléchir un peu aux émotions que je suis en train de vivre et d'expérimenter. J'ai besoin de méditer sur la situation et je ne me sens pas encore prête à ouvrir sa lettre. J'ai l'impression qu'une fois que je l'aurai lue, Joyce sera véritablement partie. Comme si cette lettre était la dernière chose qui gardait notre relation vivante. Même si nous n'avons pas encore emménagé officiellement, nous avons eu un double des clés pour pouvoir peindre

l'appartement. Noémie et moi avons installé deux chaises de camping en plein milieu de l'appartement tout blanc et nous passons beaucoup de temps assises là, sans peindre, à profiter du calme de cet appartement. Je crois que ni elle ni moi n'avons réellement envie d'effacer les souvenirs de Sébastien qui se trouvent en ces murs. Je prends un grand latté au Tao et je monte les escaliers de l'appartement pour aller me blottir dans ce calme douillet qui sera bientôt notre chez-nous. Pourtant, en entrant dans l'appartement, j'ai l'impression d'avoir fait un saut dans une quatrième dimension : Noémie est assise en plein milieu de l'appartement, toutes les fenêtres sont ouvertes, un nuage de fumée de cigarette vole autour d'elle et une grosse bouteille de vin blanc de dépanneur git à ses pieds. Elle me regarde, gobelet de styromousse à la main en guise de coupe, et me dit :

— Bon matin Kariane. Un petit verre de blanc ?

Noémie

Kariane me regarde comme si j'étais une extraterrestre.

— Ben là, quoi !?

— Euh, ben il est 8 h pour commencer et tu bois du vin de dépanneur dans un gobelet alors que tu es censée être à l'école. Pis depuis quand tu fumes toi ? Laisse-moi te dire que ça *fit* vraiment pas avec ta face de poupée bout de chou.

Je lui lance un regard mi-amusé, mi-offusqué en rejetant l'infâme fumée de ma bouche en un jet puissant.

— Non Kari, ça *fit* peut-être pas avec ma face, mais laisse-moi te dire que ça *fit* en maudit avec mon état d'âme du moment.

Kariane tire sa chaise de camping à côté de la mienne et me tend un gobelet de styromousse. Je la regarde, étonnée, et elle me lance un sourire espiègle.

— On ne laisse pas un homme seul au combat.

Elle prend une cigarette dans mon paquet et tire une longue bouffée.

— Je ne peux pas croire que c’est toi la petite fille modèle qui m’incite à boire de la piquette de dépanneur en fumant des cigarettes avant même l’heure du *brunch*. Tu sais que j’ai pas fumé depuis mon retour de voyage ? Est-ce que quelqu’un aurait échangé nos corps à la *Freaky friday* ?

Je laisse échapper un rire puissant : elle a TELLEMENT raison. On aurait pu attendre ce genre de comportements de Kariane, mais la Noémie que j’étais encore en septembre dernier s’évanouirait si elle me voyait aller en ce moment.

— Bon Noémie, tu me dis ce que tu as ou je dois te tirer les vers du nez.

J’hésite à commencer le récit de mes douze dernières heures tellement je suis moi-même dans un état de confusion extrême face à tout ce qui s’est passé.

— J’ai été engagée comme barmaid au pub. J’ai fait mon training hier soir.

— C’est génial ça ! Ça va te permettre de voir du nouveau monde et de sortir des griffes de l’horrible Agathe la dictatrice. *It’s all good*. Mais bon, je ne crois pas que ce soit ça qui te met dans un état pareil, non ?

Rien à faire, je ne pourrai jamais rien lui cacher, elle lit encore en moi comme dans un livre ouvert. Je finis mon gobelet cul sec et je me ressers un autre verre de vin.

— Hier soir au pub, j’ai vu Jay et Mélanie ensemble. Ils s’embrassaient comme deux adolescents en rut. Ça m’a fait quelque chose de savoir qu’il était avec quelqu’un d’autre.

— Beurk, Jay et Mélanie. En même temps, je te dis ça, mais ça ne me surprend pas du tout d’eux autres. Jay est incapable de vivre sans une femme à ses côtés et j’ai jamais été capable de sentir ton amie Mélanie, une vraie pimbêche. Il a trouvé chaussure à son pied. Tu sais quoi ? *They deserve each other*. Pis toi, ben tu mérites juste mieux.

Je reste silencieuse. Elle me lance un regard perçant, interrogateur.

— Je pensais que tu ne l’aimais plus Jay ? Je comprends que ça puisse être un choc, mais de là à te faire manquer l’école et boire à 8 h, c’est pas

un peu excessif, surtout pour toi ? Qu'est-ce que tu me caches d'autre.

—

— Hum, y'a un truc que tu ne me dis pas et je sens que c'est du lourd. T'as quand même pas couché avec Benjamin à ton premier *shift* au bar toujours ?

— ...

— NOÉMIE !

— Non... j'ai pas couché avec Benjamin, mais j'ai couché avec Jay.

Cette fois-ci, c'est elle qui boit son verre de vin cul sec en faisant des gros yeux.

— TU AS QUOI ? Non ! Raconte, tout de suite !

Je prends une grande inspiration, je ferme les yeux et puis je me lance d'un coup, sans respirer.

— J'ai fermé le bar avec Benjamin hier soir et quand on est arrivés pour partir, Jay était encore là, seul sur sa banquette à cuver sa soirée de débauche avec Mélanie. Il n'était pas capable de s'en retourner seul alors, plutôt que de le mettre dans un taxi, je suis allée le reconduire chez lui. Avant de sortir de la voiture, il a commencé à me parler à cœur ouvert comme il ne l'avait jamais fait en presque trois ans de relation.

J'ouvre mes yeux et je vois Kariane me fixer, la bouche grande ouverte, ébahie.

— Ben là, continue !!! Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a dit qu'il m'aimait toujours et qu'il sortait avec Mélanie pour essayer de m'oublier. Il m'a aussi dit que je lui avais brisé le cœur en sortant avec Sébastien et qu'il avait eu l'impression de ne plus me reconnaître, mais que maintenant, quand il me voyait, il voyait une femme forte et plus indépendante et qu'il réalisait qu'il ne m'avait pas laissée être moi-même dans notre relation. Il avait les yeux pleins d'eau Kariane, je te jure ! Il avait l'air vraiment sincère et, après... ben il m'a embrassée.

— Ouin, peut-être qu'il avait l'air sincère, mais il était saoul. Alors, il t'a simplement embrassée ou il t'a retiré ta petite culotte de force ?

— Il m'a embrassée et il m'a invitée à rentrer chez lui. Tu le sais trop bien, Kariane, j'ai jamais été capable de résister à Jay, il y a quelque chose de chimique entre nous. Je t'en ai déjà parlé, c'est une attraction tellement forte, je suis pas capable de me retenir avec lui et c'était tout ce que je voulais à ce moment précis...

Elle s'allume une autre cigarette, pensive, et semble réfléchir longuement avant de me répondre. Je m'attends à un sermon digne de Kariane, empreint de féminisme et super moralisateur sur mon choix d'homme, mais non, elle me regarde finalement et me dit le plus calmement du monde :

— Et maintenant ?

C'est à mon tour de m'allumer une autre cigarette, de m'isoler dans mes réflexions et d'y rester un moment avant de poursuivre mon récit.

— Ce matin, quand je me suis levée, Jay s'est réveillé. Il m'a demandé si je revenais dormir chez lui ce soir et je lui ai répondu que je ne pouvais pas parce que je travaillais au bar, que j'avais besoin de ce boulot pour payer mon appartement et là il m'a regardée le plus sérieusement du monde et il m'a dit que je devrais casser mon bail, que c'était une perte d'argent de partir en appartement dans la même ville alors que je pouvais rester chez lui ou chez mes parents et que ma job chez Agathe aurait été plus prometteuse pour moi, pour mon avenir, que ma job au bar.

Je prends une autre gorgée de vin.

— Sa réponse m'a soudainement fait réaliser que je venais de faire un bond en arrière de six mois dans ma vie et que je me retrouvais exactement à la même place inconfortable que j'avais voulu quitter. Finalement, il était encore le même, rien n'avait changé. J'ai pris mes affaires et je suis sortie de sa chambre sans dire un mot. Quand je suis arrivée à la hauteur de la porte de sortie, sa mère était assise à la table de cuisine. Elle semblait réellement heureuse de me voir. Elle m'a dit : « Il me semblait bien que j'avais reconnu cette voiture. J'ai toujours su que vous reviendriez

ensemble, vous êtes faits l'un pour l'autre. Tu as peut-être fait un petit détour, mais je savais que tu reviendrais et que vous reprendriez vos projets exactement là où vous les aviez laissés. C'est votre destin à tous les deux. »

— Et donc, tu bois du vin de dépanneur dans un appartement vide en contractant un cancer du poumon à la place d'aller à l'école parce que... ?

— Parce que j'ai réalisé que je n'en voulais pas de cette vie-là. Je ne veux pas avoir de maison dans deux ans, je ne veux pas d'un chum qui aime mieux jouer au *PlayStation* avec ses amis plutôt que de voir ma famille, je ne veux pas élever d'enfant dans un foyer froid entre un salon d'esthétique pompeux et un chum qui ne fera jamais d'efforts pour que je sois épanouie. Je veux voir le monde, je veux aller en Europe, je veux travailler dans un bar et avoir le sentiment d'être en vie. Je veux vivre en appartement avec la personne que j'aime le plus sur terre et boire des milliers de lattés végan au Café Tao. Je veux tout simplement vivre MA vie ! Tu sais ce que je réalise ? Au final, Sébastien avait raison sur toute la ligne le soir où j'ai fait ma crise de panique... Tout ce qu'il m'a dit était exact. Je n'étais tout simplement pas encore prête à l'entendre.

Je marque une pause, essoufflée par toutes les révélations qui sont sorties de ma bouche. J'ai l'impression de peser dix kilos de moins et que la boule d'angoisse qui avait établie domicile dans mon ventre depuis plus d'un an vient de disparaître en un éclair.

— Et puis, je vais lâcher le DEP en esthétique.

Kariane se redresse d'un coup dans sa chaise et me regarde maintenant fixement comme si j'étais cinglée.

— Noémie, tu es sûre que tu ne prends pas de décisions précipitées ? Je sais que c'est ironique que ce soit moi qui te dise ça, mais je crois que tu dois bien réfléchir avant de faire ça... C'est un gros changement de cap.

— C'est tout décidé. Je crois que je le sais depuis longtemps, au fond de moi. C'est un beau métier que je respecte beaucoup, mais il ne me correspond plus et je n'arrête pas de le dégrader à force de suivre une voie qui ne me correspond en aucun point.

— Alors, tu vas faire quoi ?

— Premièrement, je vais arrêter de fumer. C'est vraiment dégueulasse et ça pue.

Kariane rit de bon cœur, un vrai rire puissant. Ce rire qui rend heureux quiconque l'entend. C'est tout ce qu'il me fallait à ce moment précis.

— Je ne m'attendais pas à ça, mais c'est un bon départ. Ensuite ?

— Je vais aller à la maison et faire face à mes parents. C'est ce que j'aurais dû faire depuis longtemps d'ailleurs. Je vais leur dire que j'arrête le DEP, que je déménage avec toi et que je travaille au pub. Je vais leur dire que je suis sûre de mes choix et je vais leur demander de me faire confiance et de m'accepter comme je suis. Ensuite, je vais aller dormir parce que je travaille au bar ce soir et que j'ai une gueule de bois matinale et une mine affreuse.

Elle me fixe toujours la mâchoire et les bras pendants, surprise de l'aplomb avec lequel je lui ai balancé tout ça.

— Wow Noémie, tu m'impressionnes ! Dire que j'ai toujours pensé que tu avais un chemin tout tracé qui t'attendait et que c'était réellement ça que tu voulais. Je t'enviais même beaucoup pour ça. Je suis super fière de toi, de la femme que tu deviens.

— Arrête Kariane, c'est moi qui t'ai toujours secrètement envie d'être aussi spontanée et libre. En parlant de spontanéité, je viens d'allumer. Qu'est-ce que TOI tu fais ici à 8 h un matin de semaine ?

C'est alors que Kariane me raconte sa nuit en détail, le départ de Joyce, sa sérénité malgré les ressemblances avec le décès de sa mère et son ambivalence à lire la lettre que Manon lui a remise à son départ de l'hôpital, craignant de boucler la boucle d'une relation si représentative pour elle.

— Franchement ! Tu aurais dû me dire de me fermer la boîte avec mes bavardages futiles ! Je me sens nouille maintenant avec mes histoires d'ex pendant que toi tu vivais quelque chose d'aussi intense. Tu sais quoi, je te laisse la place pour que tu puisses réfléchir à tout ça en paix, sans mes faux problèmes existentiels. En bonus, je te laisse un fond de vin blanc et quelques cigarettes pour t'accompagner. Mais après, on fait une détox,

promis ? Détox d'alcool, de cigarette, d'hommes ou de femmes ou *whatever* et surtout une détox de mauvaises décisions... on prend un nouveau départ.

Je lui lance mon regard malicieux de jeune fille, celui que j'avais l'habitude d'avoir avant que la vie d'adulte vienne nous happer, nous submerger et elle me le rend très bien. Pendant quelques secondes, nous sommes jeunes et naïves à nouveau. Mon Dieu que ça fait du bien !

— Promis. Je passe te voir au bar ce soir pour prendre des nouvelles de ton duel idéologique avec tes parents, s'ils ne t'ont pas enfermée en haut d'une tour comme la belle au bois dormant d'ici là.

Je prends mon sac, serre ma cousine dans mes bras et pars vers la maison de mes parents afin d'avoir la conversation la plus difficile de toute ma vie.

Confiante et plus libre que jamais.

Chapitre 20

Noémie

— Wow Kari, j'en reviens toujours pas comment notre super détox fonctionne bien ! Regarde ça : on est en train de faire une randonnée en forêt, un lundi matin, on a des économies en poche, aucun drame en cours et on est toutes les deux inscrites à l'école pour la rentrée ! Qui aurait cru ça de nous il y a quelque temps.

Je m'arrête pour prendre une gorgée d'eau. Je me sens radieuse. Je lui lance la bouteille d'eau pour qu'elle puisse boire à son tour.

— Tu imagines, dans trois ans quasiment jour pour jour, on va pouvoir faire faire nos nouvelles cartes d'affaires : « Noémie Ouellette, designer d'intérieur », « Kariane Ouellette, infirmière ». Tiiiens, dans tes dents matante Micheline ! Boom ! J'ai assez hâte au jour de l'an pour lui fanfaronner ça dans face. En plus, on va pouvoir le faire ensemble, ton maudit voyage de fin d'études en Grèce avec lequel tu me casses les oreilles depuis des mois.

Je réalise qu'elle aussi est radieuse. C'est fou à quel point cette année nous a changées. Au final, quand on arrête de se battre contre la vie, elle nous amène exactement là où nous devons aller, comme par magie. Sur le chemin du retour vers notre appartement, nous continuons nos discussions.

— Alors, as-tu enfin ouvert la lettre de Joyce ? Je meurs littéralement d'impatience de savoir ce qu'elle contient. Je ne peux pas croire que tu puisses vivre avec un suspense aussi insoutenable, tu vas finir par avoir ma peau !

— Je te l'ai dit, je ne peux pas tout simplement la lire comme ça. J'attends que ce soit le bon moment, que la vie m'envoie un message clair... et elle le fera.

— *Hey boy*, tu deviens trop spirituelle pour moi.

Nous sortons de la voiture et nous commençons à gravir tranquillement les marches des escaliers qui mènent à notre appartement, crevées par notre randonnée matinale en forêt. Toujours d'humeur euphorique, je lance :

— Non, mais eh, on va se le dire là, on est tu ben dans vie sans maudits homm...

— Bonjour Noémie, Bonjour Kariane.

Je m'arrête net dans les escaliers de fer et Kariane me fonce dedans, passant proche de nous faire débouler toutes les deux les marches qui nous séparent du sol de béton.

Il est là, devant moi. Sébastien... en chair et en os. Il a l'air d'un nouvel homme, barbe et cheveux courts, vêtements clairs et ses yeux ayant retrouvés leur éclat d'avant. Son regard me rappelle celui qu'il avait, le jour où nous nous sommes rentrés dedans, dans le portique du Café Tao. Le jour où tout a commencé...

Je le fixe et je me rends compte que je dois avoir l'air d'une truite qu'on aurait laissée au soleil, à peine sortie de l'eau. Je reprends mes esprits et lui souris, gênée, avant de réaliser qu'un autre homme l'accompagne, légèrement plus âgé. Son visage m'est inconnu.

Ébahie, je lui lance :

— Sébastien !!! Mais qu'est-ce que tu fais ici ?!

— Pendant mon escale au Portugal, j'ai rencontré cet inconnu qui rentrait également au pays. Nous avons parlé longuement et nous avons réalisé que nous rentrions tous les deux pour reconquérir une femme dont nous étions tombés fous amoureux. Je lui ai donc offert de rentrer avec moi.

Je regarde Kariane et je suis un peu perdue, ne comprenant toujours pas le lien avec cet étranger. Je n'arrive pas à saisir ce qui se passe dans sa tête tellement son regard est indéchiffrable, même pour des âmes sœurs comme les nôtres. Je suis troublée par la bizarrerie du moment. Elle prend une grande respiration et dans un souffle, elle me dit :

— Noémie, je te présente José.

Kariane

Un mois.

Ça fait un mois que Joyce est décédée et je tripote toujours frénétiquement sa lettre encore cachetée dans mes mains dès que je pense à elle. J'ai cherché le bon moment pour l'ouvrir... tellement de fois j'ai cherché un signe du destin, un sentiment précis qui me ferait comprendre que c'est le bon moment, en vain. Chaque minute me semblait trop insignifiante pour que j'ouvre cette lettre, entre mon boulot à l'hôpital et ma cohabitation avec Noémie. Le ciel ne semblait jamais m'envoyer le signal que je cherchais, que j'attendais.

Jusqu'à ce matin...

Quand j'ai vu José sur le pas de ma porte, j'ai compris que c'était le signe que j'attendais depuis tout ce temps. Joyce n'avait pas fini de m'envoyer de sa magie, même de l'au-delà, elle continuait à veiller sur moi.

J'ai ouvert sa lettre, ne sachant absolument pas ce que j'allais y trouver.

Chère Kariane,

Je ne sais pas par où commencer cette lettre tellement j'ai de choses à te dire. C'est très difficile à admettre, mais je n'ai pas toujours été totalement sincère avec toi. J'ai cette horrible impression de n'être qu'un imposteur et de ne t'avoir montré que le côté de moi dont j'étais fière, tel un paon fanfaronnant avec ses plumes colorées.

Encore une imposture de cet égo qui aura finalement mené toute ma vie... ou plutôt qui l'aura malmenée.

Je t'ai parlé de voyages, je t'ai parlé de liberté et ensuite je t'ai reproché de vivre exactement de la même façon que cette vie rocambolesque que je te faisais pourtant miroiter. Je t'ai décrit un paradis pour ensuite te faire promettre de ne jamais y mettre les pieds. C'était égoïste de ma part. Je nous sentais tellement connectées que je voulais mourir en ayant l'impression de t'avoir impressionnée, d'avoir ton approbation... d'avoir ton amour. La vérité, c'est que ce paradis n'est que mensonges et

supercheries et que j'aurais dû comprendre, une fois pour toutes, que l'amour et l'amitié ne se gagnent pas de cette manière.

Tu sais, mon petit chaton, même en haut de la plus grande et de la plus belle montagne du monde, on peut se sentir étrangement vide. Dans la plus dense place publique d'Europe, devant les monuments historiques les plus admirables du monde entier, on peut se sentir affreusement seule. Même en mangeant dans les restaurants les plus renommés du monde, les aliments peuvent manquer bizarrement de goût et notre faim peut nous sembler insatiable.

Mon petit chaton, je vais mourir dans quelques jours et même si ma tête est remplie de souvenirs incroyables, mon cœur lui est toujours aussi vide et triste. Du moins, il l'était... jusqu'à notre rencontre. J'aurais dû te parler de Gladys dès le début, mais je n'en ai pas eu le courage et aujourd'hui le temps me manque cruellement.

Je t'ai déjà dit à quel point tu me faisais penser à moi plus jeune, ta fougue, ta rage de vivre, ta soif du monde. Déjà à ton âge, je ne réussissais jamais à apaiser mon feu intérieur et à me poser quelque part plus que quelques instants. J'ai vécu ainsi jusqu'à ce que je rencontre cette femme... Elle était professeure de peinture dans un village anodin du Maine aux États-Unis. J'y étais seulement de passage, comme toujours, mais une petite galerie d'art sur une rue piétonnière m'obsédait. Ces peintures... je ressentais ces peintures à l'intérieur de moi. Comment dire... elles me faisaient vivre des émotions que je ne réussis toujours pas à expliquer aujourd'hui, même après cette longue et tumultueuse vie. Après m'être arrêtée plusieurs fois devant la vitrine, je suis finalement entrée, attirée par une force invisible.

J'ai rencontré Gladys un mardi froid d'octobre, dans sa boutique d'art. Elle m'a proposé de suivre un cours de peinture avec elle, plus tard dans la journée, dans sa classe pour débutants. J'y suis allée et, finalement, j'y suis retournée le lendemain et le surlendemain. Sans même la connaître et sans même savoir son histoire, auprès d'elle, j'avais le sentiment d'avoir trouvé un refuge, comme cette impression que l'on ressent quand on rentre à la maison après un long voyage. Les sentiments que je ressentais étaient incompréhensibles pour moi et tu sais à mon époque, les relations entre

conjoints du même sexe n'étaient pas aussi dédouanées qu'aujourd'hui. J'étais donc troublée par cette femme à un point tel que je sentais ma vie basculer en sa présence. J'ai annulé tous mes projets et j'ai suivi ses cours de peinture pendant tout le mois d'octobre, dans ce village côtier à l'automne froid et venteux. Au fil des semaines, nous nous sommes rapprochées et j'ai appris qu'elle était divorcée et qu'elle élevait seule sa fille de 7 ans, Amy. Une fois, nous avons pris un café dans sa galerie d'art, après un cours. Ce café est lentement devenu une habitude, puis l'habitude a ouvert la porte à une plus grande proximité entre nous, ce qui a finalement mené à de la tendresse, doucement et naturellement. Ça n'avait rien à voir avec ce que j'avais connu avant, les amours torrides, les passions qui brûlent, qui se consomment. Quand j'ai compris que j'étais amoureuse d'elle, il était déjà trop tard pour moi, trop tard pour lever les voiles comme je l'avais toujours fait auparavant. Même si ça allait à l'encontre de tout ce que j'étais, j'avais pour une fois dans ma vie cette envie irrésistible de m'engager, de miser sur l'avenir, de faire confiance et de m'ouvrir à quelqu'un d'autre... et je l'ai fait. J'ai posé mes vieilles valises crevassées et j'ai rencontré sa fille que j'ai aimée instantanément, comme ma propre enfant. J'étais faite pour atterrir dans cette famille, dans cet ancien village de pêcheurs. La vie semblait avoir guidé mes pas vers cette galerie d'art semblable à cent autres que j'avais pourtant croisées, sans jamais m'y arrêter. Nous avons vécu ensemble trois magnifiques années où je les ai vues s'épanouir comme des fleurs pendant que, à l'intérieur de moi, la noirceur grandissait lentement malgré tous mes efforts pour la faire taire et la masquer. La petite voix dans ma tête me disait incessamment que je finirais par saboter ce bonheur, par gâcher leur vie... Il ne pouvait en être autrement. Quelque temps avant mon départ, l'ex-mari de Gladys a refait surface et lui a demandé de reprendre sa place dans sa vie et celle d'Amy. Sans même qu'elle ne m'ait menti ou trahie, elle avait, sans le savoir, donné à ma noirceur tous les arguments dont elle avait besoin pour justifier un départ précipité de leur vie. La voix dans ma tête avait repris le dessus, se disant la voix de la raison et me faisant miroiter qu'elle finirait par me quitter pour cet homme et que de toute façon, elles seraient mieux sans moi... Comment rivaliser contre un père et un mari ?

Jusqu'au jour même de mon départ, Gladys n'avait pas deviné qu'elle avait choisi de faire entrer dans sa vie et celle de sa fille une bombe à retardement qui allait immanquablement finir par sauter, sans préavis. Mais moi, je le savais... j'avais toujours su que, sans le vouloir, un jour je les briserais, tel le monstre que j'étais. J'avais vécu avec cette idée en moi pendant les trois années où j'avais partagé leur vie. Je suis donc partie de la même façon que j'étais arrivée, par un mardi froid d'octobre. En plein milieu de la nuit et sans lettre d'adieu, mes vieilles valises aussi crevassées que mon cœur ont quitté cette maison qui les avait accueillies trois ans plus tôt, ne se doutant alors pas de la douleur qu'elles laisseraient sur leur passage. Je n'ai pas eu de nouvelles de Gladys et de Amy pendant vingt ans. Je n'en ai pas demandées, me répétant et répétant à qui voulait l'entendre que j'avais fait le bon choix. Elles n'ont pas cherché à me retrouver, j'imagine qu'elles savaient que ça ne donnerait rien et que je ne serais jamais celle qu'elles espéraient.

J'ai passé vingt années de ma vie à nier le fait que j'avais gâché ma seule chance d'être réellement heureuse, dans ce foyer qui était devenu le mien, quelque part sur la côte est américaine. Un jour, mon médecin m'a annoncé que j'avais un cancer du sein. J'avais prévu partir en Turquie cette année-là, mais je n'ai évidemment pas pu voyager. J'ai donc passé une année entière, seule avec moi-même, pour la première fois de ma vie. Entre deux traitements de chimiothérapie, je me regardais dans le miroir et j'essayais de comprendre comment j'avais pu en arriver là. Comment avais-je pu atteindre cet âge, sans amour et avec seulement les regrets comme carburant ? En revendiquant sans cesse le droit d'être libre, je n'avais pas compris que j'avais érigé moi-même les barreaux de ma propre prison mentale et que je m'y étais enfermée à double tour. J'ai réalisé que j'étais littéralement passée à côté de ma vie, entre un café à Paris et un verre de vin en Toscane. C'est ironique, n'est-ce pas mon chaton ? J'avais eu peur de m'attacher aux seules personnes auprès de qui j'avais finalement ressenti la liberté d'être moi-même, pour la seule et unique fois de ma vie. Parce que j'avais eu peur, peur de me perdre, de perdre mon identité... et terriblement peur de souffrir.

Kariane, j'ai gâché ce qui aurait pu être vingt ans de bonheur à courir après du vent, seule dans les bourrasques que la vie m'envoyait,

inlassablement.

Cette année-là, j'ai voulu retrouver Gladys et Amy... je le voulais plus que tout, mais pour leur dire quoi ?

Qu'est-ce qui aurait pu justifier mon retour, malade et piteuse, vingt ans plus tard ? Comment peut-on demander pardon après tant d'années et qu'aurais-je pu espérer d'elles ? Alors, fidèle à mes vieilles habitudes, je n'ai rien fait pour arranger les choses. J'ai attendu, encore.

Il y a six mois, j'ai demandé à un ami de me conduire dans le Maine. Je voulais voir la galerie d'art de Gladys une dernière fois avant de mourir. Quand nous sommes arrivés devant la galerie, je suis restée longtemps à observer, en retrait. J'ai vu Amy à travers la fenêtre en train de jouer avec deux jeunes garçons qui étaient assurément les siens vu leur beauté et les gestes tendres qu'elle leur portait. Elle était magnifique. Ainsi, elle était devenue mère à son tour, assurément aussi aimante que sa propre mère l'avait été avec elle. Lorsqu'elle est partie de la boutique, je n'ai pas eu la force de l'interpeller. Je l'ai contemplée alors qu'elle s'éloignait, main dans la main avec des enfants que je ne connaîtrai jamais, qui ne prononceront jamais mon nom et qui ne sauront probablement même jamais qui je suis. Je me sentais comme une étrangère devant cette scène de bonheur. Je ne méritais pas de lui parler. Je me sentais comme une moins que rien devant la splendeur de leur quotidien que je contemplais. Après son départ, j'ai pris mon courage à deux mains et je suis entrée dans la boutique. Une demoiselle à l'accueil m'a demandé si je cherchais quelque chose. Je lui ai demandé si c'était toujours Gladys qui tenait la boutique, car les toiles que je voyais au mur me semblaient étrangères, différentes. Elle m'a alors annoncé la nouvelle la plus difficile à entendre de toute ma vie. Gladys, la seule vraie amour de ma vie, était décédée quelques mois auparavant d'une tumeur au cerveau. La jeune commis m'a alors expliqué que Amy avait repris la galerie d'art au décès de sa mère et qu'une nouvelle professeure donnait les cours. Je suis sortie de la boutique aussi rapidement que j'y étais entrée, devant le regard perplexe de la demoiselle. J'étais dévastée... J'ai marché d'un pas chambranlant jusqu'à la voiture et j'ai demandé à mon ami de me ramener à la maison. Depuis ce jour fatidique, mon état de santé n'a fait que se dégrader, rongée par mes remords et mes regrets. Me

voilà donc seule et en fin de vie à écrire une lettre à une jeune inconnue, sur mon lit de mort. Je t'écris cette lettre, mon petit chaton, car ta présence à mon chevet m'a redonné espoir en la vie. Il est trop tard pour sauver mon corps de ce cancer, mais je peux sauver mon amour pour Amy en lui racontant ma vie, en lui racontant mes tourments et en lui demandant pardon, une seule et vraie fois, pour ne pas avoir compris assez tôt que sa mère et elle auraient dû être ma seule et unique raison de vivre, ma seule définition d'une vie réussie. Ces excuses n'effaceront en rien la douleur que je leur ai infligée, mais elles peuvent me réconcilier avec la vie et ainsi me permettre de mourir en paix.

Kariane, promets-moi de vivre une vie qui te rendra non seulement fière, mais aussi heureuse. Promets-moi que tu ne seras pas seule pour affronter la mort et que tu seras en paix avec la vie que tu auras menée.

Tu mérites d'être heureuse, ne laisse pas tes pensées et ta colère t'enfermer comme je l'ai fait.

Envole-toi, mais garde tes pieds profondément ancrés dans le sol pour ne jamais oublier qui tu es.

Prends la lettre adressée à Amy et promets-moi que tu iras lui remettre en mains propres, dans sa galerie d'art dans le Maine. Je t'ai indiqué l'adresse sur l'enveloppe. Je sais que je t'en demande beaucoup pour une femme rencontrée dans une chambre d'hôpital, mais tu es mon seul et unique espoir de réparer les erreurs que j'ai commises, pour que je puisse enfin me reposer et quitter cette vie en paix.

Mon petit chaton, merci pour ta lumière. N'en prive plus jamais personne.

Joyce

Épilogue

Kariane

— Promettez-moi d’être prudents, mes petits aventuriers.

— Promis papa et merci encore de m’avoir légué Clothilde, je te promets qu’elle vivra un voyage à la hauteur de la minivan qu’elle est.

Mon père me serre dans ses bras. Manon sort à son tour de la maison et vient nous rejoindre. Je la prends également dans mes bras.

— Merci Manon de faire partie de nos vies. Je t’aime beaucoup.

— Moi aussi je t’aime Kariane. Je vais prendre soin de ton père. Fais bon voyage.

Je me rends vers notre minivan rebaptisée Clothilde L’Aventurière pour l’occasion et je m’installe au volant. Je regarde dans le rétroviseur et Noémie m’adresse un adorable sourire, l’excitation se lit sur son visage.

— Eh bien Noémie, toi qui as toujours rêvé de vivre un *roadtrip*, tu vas être servie !

Je la vois se tourner vers Sébastien et lui lancer un regard complice. Ils sont réellement magnifiques ensemble. Tout d’un coup, je ne regrette plus toutes les épreuves que nous avons traversées cette année. Elles nous ont fait cheminer vers cette aventure et nous sommes toutes de meilleures personnes à présent, prêtes à affronter l’avenir. La portière de droite claque et José s’installe sur le banc passager, à côté de moi.

— Tu es prête à décoller, tempête ?

— Plus prête que jamais.

Il m’embrasse dans le cou et murmure un *I love you* au creux de mon oreille avant de mettre ses lunettes de soleil, prêt à l’aventure.

Je regarde une dernière fois dans ma poche pour m'assurer que la lettre destinée à Amy y est bien rangée et mes yeux se posent un instant sur le chien-loup aux yeux dépareillés fraîchement tatoué sur mon avant-bras. Même s'il ne vient plus me visiter dans mes rêves depuis que j'ai fait la paix avec mon passé, j'ai choisi de le garder près de moi pour me rappeler à jamais que la vie est trop précieuse pour m'enfermer dans le désert de ma colère. Je démarre Clothilde et elle ronronne doucement à l'idée de faire ce voyage avec nous. Je me retourne vers mes compatriotes de route et de mon plus beau sourire, je leur lance :

— Avant toute chose, que diriez-vous si on passait par le Café Tao se chercher quatre grands lattés végan pour la route ?

FIN

OceanofPDF.com



Café Tao est une histoire à deux voix qui démontre comment deux personnalités diamétralement opposées peuvent à la fois être des âmes sœurs. C'est le passage à la vie adulte avec le flot d'angoisses et de questionnements qui le caractérise si bien. C'est Karianne qui voyage en Équateur pour sauver des tortues de mer et qui finit par se sauver elle-même, mais c'est aussi Noémie qui morcelle sa vie rêvée pour avoir, enfin, l'impression de vraiment vivre. C'est une vie qui se met soudainement à changer juste après avoir foncé dans un inconnu, dans le portique d'un café pas comme les autres. Quelque part en trame de fond, ce sont des cauchemars qui nous hantent la nuit et des centaines de lattés végans au Café Tao, lieu de paix intérieure qui voit défiler les amours, les peines et les joies.

Des histoires ordinaires pourtant extraordinaires.

Café Tao, c'est cette odeur réconfortante que vous sentez en entrant dans votre café de quartier favori et qui fait votre journée.

ISBN: 978-2-89775-559-1



www.leseditionsdelapothese.com

